TOTALITÉ

POUR LA RÉVOLUTION CULTURELLE EUROPÉENNE

Automne 1981 : **20 F**



13

POURQUOI « TOTALITE » ?

Alors que le monde bourgeois, apparu en Europe avec les premières révoltes anti-impériales et la pseudo-Renaissance, n'a cessé de renforcer ses propres structures et de s'affirmer toujours plus, selon un processus involutif dont une historiographie antimarxiste et antilibérale — en voie de formation — doit et devra décrire les étapes, dans les termes d'une négation absolue de tout ce par quoi s'était exprimée l'Europe traditionnelle, ce même monde bourgeois se trouve présentement « contesté », de façon parcellaire et impuissante, par des idéologies et des courants de pensée qui ne sont, en dernière analyse, que ses sous-produits et qui, en tant que tels, sont foncièrement incapables de détruire son support — la dictature aliénante et réductionniste de l'économie sur tous les champs de l'activité humaine — et d'enterrer définitivement l'*homo œconomicus*, condition impérativement nécessaire, sinon suffisante, pour toute restauration de l'humain.

C'est ainsi qu'une grande partie de la « contestation » continue à se réclamer de Marx, lequel, par une ironie sublime de l'histoire, a énoncé le credo ultime de la société des marchands : « L'économie, c'est notre destin » ; tandis qu'une autre partie, appelée à se répandre de plus en plus, s'enlise, via le néo-marxisme, la psychanalyse, la drogue, la sexualité pandémique et le spiritualisme de bazar, dans une déliquescence de fin de cycle, et sert seulement à donner au monde bourgeois des images de marque renouvelées pour la distribution de ses propres marchandises.

A côté de cette impuissance généralisée, le moment est venu de poser les fondements métapolitiques d'une Droite radicale et cohérente, destinée, dans un avenir encore éloigné mais inéluctable, à se présenter clairement pour ce qu'elle est : non pas une forme supplémentaire de la contestation récupérable

et récupérée, mais la négation du monde moderne, la révolte intégrale contre le système bourgeois. Au niveau de l'espace linguistique français, la revue « *Totalité* » aura donc pour tâche de redéfinir, à la lumière des témoignages traditionnels eux-mêmes et des œuvres des rares contemporains qui ont réaffirmé les catégories normatives du monde de la Tradition, les notions d'autorité, d'aristocratie, de hiérarchie, de communauté et d'action, et d'ancrer un certain nombre d'hommes dans les « terres immobiles » de ce qui ne passe pas : l'idée d'Empire et la doctrine de l'Etat vrai.

A l'égard des régimes politiques d'hier, qui ont incarné le dernier sursaut de l'Europe, il s'agira de porter un jugement dénué de tout romantisme et de toute sentimentalité : un jugement *historique*, capable de décanter nettement ce qu'il y avait en eux de valable, et de laisser à jamais ce qui ne l'était pas.

Le titre de « *Totalité* » n'implique aucune référence à un quelconque totalitarisme politique. Il marque simplement, à l'aurore de la longue marche de la révolution européenne, la volonté d'engager un combat total — spirituel, culturel, politique — contre les forces, manifestes ou occultes, décidées à mener à terme le processus, entamé de longue date, de dénaturation complète de l'Europe et à ranger celle-ci au musée de l'histoire. En ce sens, « *Totalité* » éclairera et soutiendra, en Europe et hors d'Europe, les mouvements agissant dans la direction des luttes de libération nationale et populaire contre les oligarchies mondialistes, luttes qui sont le reflet opaque, dans les conditions historiques présentes, du combat permanent mené derrière les coulisses de l'histoire entre la Tradition et la Subversion.

TOTALITE

Pour la révolution culturelle européenne

INSEE 0152-6510

Trimestriel

Numéro 13 **AUTOMNE 1981**

SOMMAIRE

BULLETIN D'ABONNEMENT

A partir du numéro : ....

NOM : ....

PRÉNOM : ....

ADRESSE : ....

LOCALITÉ : ....

AGE : ....

PROFESSION : ....

Prix du numéro : 20 F.

Prix de l'abonnement : (4 numéros) : 50 F.

Abonnement spécial lycéens, étudiants, travailleurs sans emploi et retraités : 35 F.

FRANCE — NOUVELLE ADRESSE :
TOTALITÉ : B.P. 141 - 75263 PARIS Cedex 06.
C.C.P. Totalité 1392503 W Paris.

BELGIQUE :
TOTALITÉ - F. Desenne : B.P. 2 - 1950 KRAAINEM.

ITALIE :
Diffusion : Edizioni all'insegna del Veltro, viale Osacca 13, 43100 PARMA.

ESPAGNE :
Diffusion : Aztlân, Apartado 8389, MADRID.

OBJECTIF : Mille nouveaux abonnés

Une revue comme **Totalité** ne doit pas stagner sous peine de régresser. Il faut donc, pour sortir des graves difficultés de tous ordres qui en compromettent l'existence et qui retardent le lancement de nouvelles revues et la création de structures adéquates, faire un considérable bond en avant. Celui-ci nous permettrait de paraître avec une plus grande régularité et de mieux définir la place qui reviendra à **Totalité** dans notre nouvelle stratégie.

En vous abonnant, vous permettrez à **Totalité** d'améliorer sa présentation et de manifester plus efficacement sa présence dans la bataille des idées. En vous abonnant, vous lui assurerez ce dynamisme sans lequel aucune revue non alignée sur le mode de pensée bourgeois ou marxiste ne peut s'imposer. Par le passé, trop d'initiatives politiques ou culturelles ont été compromises voire même « sabotées » par le manque de solidarité des lecteurs pour que nous n'insistions pas sur ce point. En toute cohérence, le lecteur qui vient de lire le présent avis devrait s'abonner, même s'il ne partage pas toutes nos positions. Si chaque lecteur du présent numéro s'abonne et fait en sorte que d'autres s'abonnent, l'objectif de mille abonnés supplémentaires avant la fin 1981 ne sera pas une vaine ambition mais une réalité tangible.

BULLETIN D'ABONNEMENT

(à découper ou à recopier)

Nom : .... Prénom : ....

Profession : .... Age : ....

Adresse : ....

— Abonnement normal (un an, quatre numéros) : **50 F.**

— Abonnement spécial lycéens, étudiants, travailleurs sans emploi, retraités : **35 F.**

— Abonnement de soutien : 100 F (et plus).

Paiement par mandat, chèque bancaire ou postal à l'ordre de **Totalité.**

Toute personne s'abonnant pour la première fois entre le 1er juin et la fin de 1981 recevra en cadeau la brochure du Groupe des Dioscures : **L'assaut de la vraie culture.**

Totalité : B.P. 141 - 75263 Paris Cedex. 06
C.C.P. 13 925 03 W Paris.

Campagne d'adhésion

CERCLE DES AMIS DE « TOTALITE »

En dépit de débuts opaques et de difficultés constantes, **Totalité** a pu continuer à paraître grâce à la générosité de quelques-uns. Nous avons décidé de donner une forme à ces soutiens financiers en créant le cercle des amis de **Totalité.**

Le C.A.T. représente une association non déclarée à laquelle on adhère en versant une cotisation mensuelle. Il a pour but de réunir les conditions matérielles nécessaires au maintien de la revue et à la réalisation de nouveaux projets.

Les adhérents bénéficient des avantages suivants : abonnement permanent à la revue ; service gratuit de toutes les brochures qui seront éditées par les soins de la revue ; réception d'un bulletin périodique (la « Lettre du C.A.T. ») qui les informera de nos activités, collaborations, projets, etc. et auquel sont joints des documents à tirage limité. Ces avantages prennent fin avec l'arrêt du paiement des cotisations, la démission ou l'exclusion de l'adhérent. Ils ne sont valables qu'à partir du versement de la cotisation, qui ne donne pas droit à l'envoi des précédentes publications.

BULLETIN D'ADHESION

(à découper ou à recopier)

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

Pays : .... Profession : ....

Tél. : .... Age : .... Nationalité : ....

déclare adhérer au Cercle des Amis de **Totalité** et s'engage à verser chaque mois la somme de .... (cotisation normale : 100 F minimum ; cotisation spéciale lycéens, étudiants, travailleurs sans emploi, retraités : 50 F). Mode de versement choisi : .... (virement postal, chèque, prélèvement automatique, etc.). Versements à l'ordre de **Totalité** (C.C.P. 13 925 03 W Paris). Fait à ...., le .... Signature : ....

Jusqu'à la fin 1981, tout nouvel adhérent recevra **gratuitement,** comme cadeau de bienvenue, le livre de Julius Evola intitulé **Le Fascisme vu de Droite.**

TOTALITE : B.P. 141 - 75263 PARIS Cedex 06.

ENTRE TRADITION ET RÉVOLUTION

« Nous fûmes quelques-uns à nous demander s'il ne serait pas possible de parvenir à une synthèse de la révolution et de la tradition (...). Comme fruit de cette inquiétude naquit la Phalange. »

José Antonio Primo de Rivera.

« Nous sommes les seuls hommes qui, en Espagne, se battront avec un même courage pour la cathédrale de leur enfance et pour le syndicat national des électriciens. »

Rafael Sanchez Mazas.

Entre la Première et la Seconde Guerre mondiale sont apparus dans plusieurs pays européens des mouvements qui tentèrent, avec plus ou moins de bonheur, de concilier ce qui jusqu'alors, dans la pensée politique européenne, avait paru contradictoire. Ces mouvements — les fascismes — cherchèrent à reconstruire l'unité nationale de leur pays sur une réconciliation des classes sociales déchirées par le marxisme. Ils revendiquèrent tout haut un héritage national que l'internationalisme bolchevique entendait nier et détruire, mais tout en ayant pleinement conscience que le dépassement de la lutte des classes supposait une politique de justice et de solidarité sociales. Ils conçurent une voie originale où les idées les plus traditionnelles recevaient une expression profondément révolutionnaire.

La Phalange, variante espagnole de cette « inquiétude européenne » — pour reprendre les mots mêmes de José Antonio — que fut le fascisme, est certainement le seul des mouvements fascistes à avoir su faire une synthèse doctrinale aussi **exemplaire** et aussi **essentielle.** José Antonio a magnifiquement laissé entendre ce que représentait le national-syndicalisme : « Nous voulons implanter une justice sociale profonde, pour que sur cette base les peuples retournent à la suprématie du spirituel ». Il y a dans cette phrase

simple et claire, à l'image de son auteur, la clé d'interprétation de ce qu'il y eut de meilleur dans la Phalange et dans les fascismes : la volonté de concilier des contraires, de ne plus envisager les choses **latéralement**, de côté, mais **totalement**, de face. Comme l'a bien vu Arnaud Imatz dans un livre qui est déjà l'ouvrage français de référence, dans la synthèse nationale-syndicaliste, « le national » incarne les valeurs historiques, chrétiennes et proprement espagnoles dans un cadre universel ; le « syndicalisme », quant à lui, conception inhérente à la structure des sociétés modernes, doit résoudre la crise du système libéral capitaliste » (1).

Le traditionalisme-révolutionnaire que nous défendons n'a pas d'autre raison d'être que d'assimiler ce message national-syndicaliste, de l'amplifier et de l'intensifier en tenant compte des erreurs que purent commettre les fascismes et, surtout, en prenant en considération les conditions actuelles. Notre action traditionnelle a des références beaucoup plus lointaines ainsi qu'une ambition plus importante. Car ne nous y trompons pas : « A propos de ce qui aujourd'hui existe comme civilisation et sociétés modernes, on peut effectivement dire que rien n'a autant un caractère révolutionnaire que la Tradition, s'agissant à cet égard, exactement et hégéliennement, d'une « négation de la négation », la seconde étant celle qui, grâce au « progrès », désacralisant tout, subvertissant tout ordre normal, nous a conduits où nous en sommes aujourd'hui. Cette négation est à nier » (Julius Evola) (2). Nous devons moins, de nos jours, mettre l'accent sur les revendications sociales et plus insister sur ce qui a le plus souvent séduit dans les mouvements subversifs : la volonté de changer radicalement de société, la volonté de mettre à bas un système inhumain. De même,

---

(1) A. Imatz : **José Antonio et la Phalange Espagnole,** Albatros, 1981, p. 324.

(2) « La Destra e la Tradizione », in **Ricognizioni,** Mediterranee, 1974, p. 240. Evola semble avoir été séduit par le programme de la Phalange (cf. « Che cosa vuole il « Falangismo » spagnolo », in **Lo Stato,** VIII, I - Janvier 1937, p. 55-57). Ce programme, par sa richesse et son contenu, l'a « presque surpris ». Evola y reconnaît « l'idée spirituelle et transcendante de la nation, opposée à tout collectivisme — de droite ou de gauche — et à tout mécanisme ». De plus, « le relief donné à la dignité de la personnalité humaine, que l'on doit distinguer nettement de la volonté individualiste », lui semble « un des traits les plus saillants et caractéristiques du programme phalangiste espagnol et l'effet d'une vision sainement traditionnel ». Evola émet le jugement suivant : « Ce sont des idées qui, dans leurs lignes générales, nous semblent parfaitement « en ordre » (...) ».

nous devons, plus que les mouvements nationaux d'avant-guerre, donner une dimension spirituelle, transcendante, à notre combat, en dépassant certaines limites propres au nationalisme. Nous devons unir la Tradition et la Révolution. Contre la Subversion. En attendant l'aurore, si prodigieusement pressentie par la Phalange Espagnole.

Georges GONDINET

⁂

1) **Quelques remarques pour une bonne lecture de notre numéro spécial :**

— les lecteurs trouveront le plus grand profit à lire complémentairement au présent numéro le livre d'Arnaud Imatz sur **José Antonio et la Phalange Espagnole.** Ils y trouveront de nombreux documents qui n'ont pu prendre place ici (nous pensons principalement au manifeste politique de **La Conquête de l'Etat** - p. 110-111 de l'ouvrage cité ; aux dix-sept points des J.O.N.S. - p. 114 ; au résumé des neuf points initiaux de la Phalange - p. 120-121 ; aux bases de l'accord entre les J.O.N.S. et la Phalange - p. 122-123 ; aux fameux vingt-sept points du programme du mouvement Falange Espanola de las J.O.N.S., p. 132-135 ; etc.) ;

— les textes d'Antonio Medrano (auquel nous devons déjà une excellente étude sur **L'Islam et l'Europe — La valeur de la Tradition islamique pour la Révolution européenne ;** cf. les numéros 8 et 9 de **Totalité**) sont tous inédits, sauf un : « La Phalange Espagnole : une voie solaire ». Ces textes, dont la plupart sont des résumés, constituent un exemple parfait de la richesse et de l'impact qu'apporte la méthode traditionnelle. Antonio Medrano a bien voulu nous communiquer quelques résultats de ses recherches sur la symbologie de la Phalange (le joug et les flèches, etc.) et de son analyse de l'hymne phalangiste, « Face au Soleil » ;

— en raison de l'abondance de textes, nous avons dû reporter au prochain numéro les présentations de certains phalangistes (Ruiz de Alda, Onesimo Redondo, etc.) ainsi que d'autres articles.

2) **A propos de notre campagne d'abonnement :**

Malgré nos avertissements, certains lecteurs n'ont pas encore compris la nécessité dans laquelle une revue comme **Totalité** se trouve de recueillir le plus grand nombre d'abonnements. Devant cet état de fait, nous préférons les prévenir d'ores et déjà que le présent numéro est le dernier où nous

pratiquerons des tarifs aussi bas (compte tenu de notre tirage et de l'augmentation incessante des coûts de fabrication).



Georges GONDINET

METAPHYSIQUE DE LA JEUNESSE

Les sociétés modernes sont confrontées au délicat problème d'une jeunesse rebelle ou réfractaire, sinon démissionnaire. D'où un « complexe de la jeunesse ». Chacun, dans notre civilisation de marchands, cherche à la flatter, à satisfaire ses instincts les plus bas, à l'acheter. Le plus souvent, par une action consciente, on cherche à la corrompre pour mieux la museler. Et la jeunesse actuelle se laisse faire : elle accourt au festin et prend sa part de gabegie et de confort.

Il faut donc partir de l'idée que le monde moderne cultive des valeurs de **sénescence** et que la pseudo-jeunesse, loin de le corriger en lui donnant des exemples, devient de plus en plus sénile. Il importe, par conséquent, de redéfinir ce qu'est la jeunesse, de proposer une **métaphysique de la jeunesse.** La civilisation arabo-perse, par exemple, désignait sous le terme de **futâwa** (qui vient de **fatà** : jeune) la qualité « être jeune », dans un sens spirituel, comme une disposition de l'âme.

Georges Gondinet, à qui l'on doit un essai sur la dissidence en Europe de l'Ouest (**La nouvelle contestation**) et une critique positive du fascisme (**Pour en finir avec le fascisme,** en collaboration avec Daniel Cologne), a cherché dans le présent opuscule à saisir l'essence de la jeunesse et à la confronter à la réalité de la jeunesse du monde bourgeois.

Plan de l'ouvrage : I. Le vieux monde est en nous — II. « Sois jeune et tais-toi » (ou de la jeunesse conformiste) — III. Les enfants de l'absurde (ou de la jeunesse perdue) — IV. Hériter de l'avenir (ou de la jeunesse rebelle) — V. La jeunesse est une dissidence. En annexe : **Sur la jeunesse,** par Maurice Bardèche.

Parution : automne 1982. Prix 25 F. Prix de souscription (jusqu'à la fin 1981) : 15 F. Envoi gratuit aux membres du C.A.T.

Commandes : **Totalité — B.P. 141 — 75263 Paris Cedex 06.**

MYTHE ET RÉALITÉS DE LA PHALANGE

Tenter de répondre à la question : « Qu'est-ce que la Phalange Espagnole ? », après une lecture attentive de la majorité des écrits qui lui sont consacrés, s'avère une entreprise fort décevante. Selon les sympathies ou les intentions de ses exégètes et de ses critiques, on déduira des interprétations différentes sinon opposées. La Phalange est une chose ou son contraire, en fonction de la personne qui prononce le mot. Il y a ceux qui prétendent que la Phalange et le Movimiento de Franco sont une seule et même chose et ceux qui, au contraire, soutiennent que la Phalange n'a rien à voir avec le Movimiento. Il y a ceux qui estiment que la Phalange n'a jamais occupé le pouvoir et ceux qui, au contraire, maintiennent qu'elle l'a toujours monopolisé. Il y a ceux qui affirment que le régime de Franco n'a rien mis en pratique de la théorie révolutionnaire nationale-syndicaliste et ceux qui déclarent qu'il l'a fait en partie. Il y a ceux qui pensent que la Phalange est autoritaire et ceux qui proclament qu'elle est démocratique. Il y a ceux qui voient dans la doctrine de la Phalange la synthèse classique du socialisme-national, qui l'apparente au fascisme, et ceux qui, à l'inverse, soulignent l'incompatibilité des composants doctrinaux du national-syndicalisme (**philosophia perennis** d'essence chrétienne) avec ceux du fascisme (vitalisme, hégélianisme, etc.).

A cela, des phalangistes ne manquent pas d'objecter que la lecture des prétendues ambiguïtés et contradictions de la Phalange, relevées par une pléiade d'exégètes, le plus souvent mal intentionnés, n'a guère d'intérêt. Néanmoins, nous lui reconnaîtrons un mérite incontestable. Celui de révéler une incompréhension radicale de la réalité nationale-syndicaliste qui a toujours pour origine une ignorance ou une occultation délibérée.

Répondre honnêtement à la question « Qu'est-ce que la Phalange ? » implique que l'on distingue immédiatement :

1°) « La Phalange de José Antonio », Phalange originelle et révolutionnaire qui va du 29 octobre 1933 au 20 novembre 1936. 2°) « La Phalange Traditionaliste » ou « Phalange Officialisée » qui est celle de la bureaucratie, des fonctionnaires et des contradictions, qui s'étale du décret d'Unification — 17 avril 1937 — à la disparition légale par la loi organique de l'Etat — 14 décembre 1966 —, enfin, 3°) « La Phalange Proscrite », Phalange clandestine, dissidente ou mentale, née dès la mort de José Antonio et qui devient une réalité tangible après la condamnation à mort, le 5 juin 1937, de Manuel Hedilla.

Faute de pouvoir analyser chacune de ces trois dimensions (1) dans le cadre restreint d'un article, rappelons brièvement l'évolution historique de la Phalange afin de mieux comprendre la nature et l'ampleur exacte de ses relations avec l'Espagne née du 18 juillet 1936.

La Phalange de José Antonio

Le 29 octobre 1933, le héros national de l'aviation, Julio Ruiz de Alda, le professeur de droit Alfonso Garcia Valdecasas et le jeune avocat madrilène José Antonio Primo de Rivera organisent un meeting au « Théâtre de la Comédie » de Madrid. Cet acte, qualifié vaguement « d'affirmation nationale », sera retenu par l'histoire comme date de fondation de la Phalange.

Au cours de son discours, José Antonio critique l'échec du libéralisme et déplore l'égarement du socialisme, désormais prisonnier du matérialisme marxiste. Son mouvement — dit-il — se présente comme un « anti-parti », ni de droite, ni de gauche, au-dessus des intérêts de groupes et de classes. Quant à ses moyens et à ses fins, ils seront avant tout :

— l'irrévocable unité de destin de l'Espagne,

— la disparition des partis politiques,

— le respect des valeurs éternelles de la personne humaine,

— la participation du peuple au pouvoir au travers des entités naturelles que sont la Famille, la Commune et le Syndicat,

— la défense du travail de tous et pour tous,

---

(1) Pour une étude approfondie et documentée on se reportera à l'ouvrage d'Imatz (Arnaud) **José Antonio et la Phalange Espagnole**, Paris, 1981, éd. Albatros.

- le respect de l'esprit religieux « clef de voûte de l'histoire de l'Espagne » mais en distinguant l'Eglise de l'Etat,
- la restitution à l'Espagne du sens universel de sa culture et de son histoire,
- la violence, si nécessaire, mais, seulement après avoir épuisé tous les autres moyens : « Il n'y a pas d'autre dialectique admissible que celle des poings et des revolvers quand on porte atteinte à la Justice et à la Patrie »,
- enfin, une nouvelle manière d'être : « Il faut adopter devant la vie entière l'esprit de service et de sacrifice, le sens ascétique et militaire de la vie ».

A peine née, la Phalange se lance dans une première campagne électorale. Le 19 novembre, elle se retrouve pourvue de deux sièges aux Cortès : Primo de Rivera et Moreno Herrera. Parallèlement, des pourparlers sont engagés avec divers représentants des J.O.N.S.

Les J.O.N.S. (Juntas de Ofensiva Nacional-Sindicalista) sont un groupement constitué deux ans plus tôt, le 30 novembre 1931, à l'instigation d'un jeune intellectuel de 26 ans, Ramiro Ledesma Ramos. Parmi les fondateurs des J.O.N.S., on retrouve, outre Ramiro Ledesma Ramos, la majorité des rédacteurs de l'hebdomadaire « La Conquista del Estado » (mars-octobre 1931) et, à Valladolid, le fondateur de la « Junta Castellana de Actuacion Hispanica » : Onesimo Redondo.

Les membres des J.O.N.S. viennent de positions idéologiques diverses, en général de la gauche révolutionnaire anarchiste ou marxiste. Une déception commune en face des différentes attitudes des partis révolutionnaires et une volonté identique de « resituer l'Espagne dans l'Histoire » les réunissent. Ils se trouvent en outre rapprochés par un même rejet du système capitaliste et des défauts du parlementarisme. Tous enfin sentent la nécessité d'un changement total des structures sociales à partir d'un principe directeur.

Les voies parallèles, l'enthousiasme juvénile des militants, la projection révolutionnaire tant de la Phalange que des J.O.N.S. conduisent les deux mouvements à se rapprocher. Le 13 février 1934, les négociations aboutissent. Elles donnent naissance à un nouveau mouvement : « F.E. de las J.O.N.S. ». Devises et symboles des J.O.N.S. sont adoptés par la nouvelle entité : les slogans « Arriba Espana ! Espana

Una Grande y Libre ! », « Por la Patria, el Pan y la Justicia ! » et le drapeau rouge et noir des anarchistes avec au centre l'emblème : le faisceau de cinq flèches (blason d'Isabelle Ire de Castille) croisé par un joug (blason de Ferdinand V d'Aragon). L'appellation « camarade » et le tutoiement sont de rigueur. La chemise bleue « couleur nette, sérieuse et prolétaire », sera choisie personnellement par José Antonio. Enfin, la fusion est parachevée par la désignation de triumvirats exécutifs dans toutes les provinces et d'un exécutif national à Madrid, formé par José Antonio, Ramiro Ledesma Ramos et Julio Ruiz de Alda.

Huit mois plus tard, début octobre 1934, le premier Conseil National de la Phalange élit José Antonio Chef National à la majorité des voix. Elu pour trois ans, conformément aux statuts, il a alors 31 ans. Les séances du Conseil seront écourtées. Dehors la révolution socialiste a éclaté dans toute l'Espagne et la Généralité de Catalogne s'est soulevée. Dans la nuit du 6 octobre, les conseillers retournent précipitamment dans leurs provinces respectives. Ils doivent contrôler la participation et l'organisation à la lutte contre l'insurrection.

En novembre, les membres du Comité Exécutif rédigent un projet de programme du Mouvement pour répondre au vœu du Conseil National. Ledesma Ramos articule l'ensemble et le transmet à José Antonio, qui se charge de la rédaction définitive. Les fameux 27 points sont bientôt publiés dans toute l'Espagne.

A cette époque, la police perquisitionne les locaux phalangistes sous le moindre prétexte. La révolution socialiste d'octobre vaincue, la Phalange apparaît comme un redoutable compétiteur aux yeux de la droite conservatrice et libérale. Celle-ci, qui est alors au pouvoir, va s'employer à l'affaiblir. Tout au long de l'année 1935, une série interminable de fermetures de locaux, d'interdictions de réunions, de refus de légaliser les sections provinciales, de suspensions et de censures de presse frappera la Phalange. En réponse, les organes nationaux-syndicalistes réserveront leurs polémiques les plus dures à l'usage de la coalition gouvernementale Cedo-radicale.

En janvier 1935, la Phalange doit faire face à de sérieuses difficultés. Ledesma Ramos et une minorité de jonsistes quittent le parti. A l'origine des griefs de Ledesma, il y a l'insurrection socialiste et séparatiste d'octobre 1934. Il reproche à José Antonio de n'avoir pas été capable de lancer ses troupes à l'assaut du pouvoir. D'accord sur les

fins, les deux hommes s'opposent sur les moyens. Pour l'un, « il faut se lancer dans la lutte quel que soit le résultat », pour l'autre, « il faut d'abord convaincre ». José Antonio se méfie de la démagogie révolutionnaire de Ledesma et ce dernier lui reproche ses doutes, ses scrupules, ses hésitations, son manque d'allant révolutionnaire. Le conflit d'abord latent, puis ouvert, se solde, le 15 janvier, par l'exclusion de Ramiro Ledesma et d'un petit groupe de ses fidèles. Une réconciliation entre les deux hommes suivie d'une nouvelle collaboration n'interviendront qu'en mai 1936.

José Antonio sort indemne et renforcé de la scission. Tirant les leçons de l'expérience, il accentue les préoccupations sociales et révolutionnaires de son mouvement. « Primo de Rivera — constate Ramiro Ledesma — sut avec intelligence tirer les enseignements de ce révulsif. Ce qui lui permit (...) de reprendre à son compte les propositions des éléments scissionnistes. » « Il insista avec plus de force que jamais sur les consignes du jonsisme, se faisant leur meilleur propagandiste. Dans ses discours, il accentua son caractère anti-réactionnaire et juvénile (...) Il épura son mouvement des phalangistes les plus ineptes de la première heure, et accentua la consigne d'un syndicalisme national. »

Dans le même temps, l'enthousiasme de José Antonio pour le fascisme italien semble diminuer. Dans ses discours, il met régulièrement en cause la valeur de l'un des piliers du système fasciste : les corporations. A l'inverse, il développe l'idée d'un syndicalisme total fonctionnant organiquement sans comités paritaires. Cette aspiration repose essentiellement sur « l'assignation de la plus-value, non au capitaliste, ni à l'Etat, mais au producteur encadré dans ses syndicats ». « Contre le critère capitaliste qui assigne la plus-value au capital, dit-il, nous défendons le critère syndicaliste de la plus-value pour la communauté organique des producteurs. » Il faut donc « substituer au capitalisme la propriété familiale, communale et syndicale ». Enfin, deux réformes sont nécessaires : « celle du crédit par la nationalisation des services de la Banque et une réforme agraire installant révolutionnairement — c'est-à-dire avec ou sans indemnisation — la population paysanne espagnole en unités familiales et syndicales selon la nature des terres ».

En décembre 1935, le cabinet Portela Valladares ne peut éviter la septième crise ministérielle de l'année. Il doit se résoudre à la dissolution des Cortès. A la veille des élections, José Antonio tente vainement de rompre l'isolement de la Phalange dû à l'hostilité conjointe de la gauche et de la droite. A trois reprises, durant la campagne, il visite

le chef de la CEDA : Gil Robles. Ce dernier expliquera l'échec des négociations par le caractère excessif des demandes phalangistes (25 à 30 candidatures). En réalité, il est heureux d'écarter de la vie politique le chef de la Phalange. Il ne lui pardonne pas ses critiques féroces contre son action au pouvoir.

L'échec des pourparlers laisse la Phalange en dehors du « Bloc National », coalition anti-révolutionnaire comprenant la CEDA (démocratie chrétienne présidée par Gil Robles), Rénovation Espagnole (monarchiste de Calvo Sotelo), la Communion Traditionaliste (carlistes de Fal Condé), les Agrariens, les Radicaux (de Lerroux) et les Républicains Conservateurs (de Miguel Maura). Notons bien la composition de ce « Bloc National » ! Cinq mois plus tard, il constituera l'essentiel des forces civiles qui soutiendront le soulèvement du 18 juillet 1936.

Les phalangistes, sans illusions sur leurs possibilités électorales, présentent une vingtaine de candidats. Ils obtiendront un peu moins de 45 000 voix. Sans doute la majorité des militants, qui a moins de vingt ans, n'a pu voter, mais ce chiffre donne une idée du caractère marginal de la Phalange. Dès le début, la trajectoire historique de la Phalange est conditionnée par l'absence d'une base importante. A sa naissance elle compte 2 000 à 3 000 membres. Trois ans plus tard, à la veille des élections, l'effectif total n'excède guère 15 000. Surgissant dans l'arène politique alors que les fronts idéologiques sont clairement délimités, la Phalange apparaît condamnée à demeurer une minorité activiste ou à intégrer un bloc plus représentatif. La fidélité à son programme idéologique exige nécessairement son isolement. Inversement, le développement de sa base implique la renonciation ou la modification de ses objectifs doctrinaux. Poursuivre à la fois la fidélité au programme et l'audience populaire est quasiment irréalisable en 1935 et 1936. Or, si l'on ne tient pas compte de ce dilemme, on se condamne à ne rien comprendre à l'histoire du mouvement phalangiste.

Cependant, on aurait tort de chercher la raison de la faiblesse des effectifs de la Phalange dans l'absence de toute attraction de ses idéaux sur les secteurs prolétariens. Le ralliement d'une série de leaders d'extrême-gauche témoigne bien du contraire. Alvarez de Sotomayor, Guillen Salaya, Olalla, Llorente sont tous d'anciens leaders et membres de la Centrale anarchiste ; Guitarte, Quesada, Garcia Vara, Rivas Villar, Montero Diaz sont d'anciens responsables des jeunesses communistes. Le leader de la

C.O.N.S. (Centrale Ouvrière Nationale-Syndicaliste), Manuel Mateo, était membre du Comité Central du Parti Communiste Espagnol en 1931-1932 (2). L'écrivain phalangiste Maximiano Garcia Venero souligne non sans raison : « Dialectiquement, il n'est pas acceptable que le seul angle d'observation d'un mouvement politique et social soit celui de l'importance numérique. L'Histoire contemporaine est féconde en mouvements qui commencèrent avec une base numérique dérisoire ». La première Internationale fut constituée par cinquante hommes... En février 1917, après plus de cinq ans d'existence, le Parti bolchevik avait une base numérique insignifiante : elle ne dépassait guère les 20 à 25 000 membres. En 1905, après dix-sept ans d'existence, aux élections, les voix obtenues par le parti socialiste espagnol s'élevaient à peine à 26 000. Or, au début de l'année 1936, la Phalange venait juste de célébrer son troisième anniversaire...

Dès son entrée en fonction, le gouvernement Azana, du Front Populaire, décide la clôture de tous les centres de la Phalange et la suspension de ses publications. Le 14 mars, José Antonio est incarcéré. Il ne recouvrera plus jamais la liberté. Sous la pression du gouvernement, il subira une interminable série de procès dont le seul but est de le maintenir en prison. Incarcéré quatre mois avant le soulèvement, il n'en sera pas moins condamné à mort par un « Tribunal Populaire », aux ordres du gouvernement, pour conspiration et rébellion militaire.

Le 14 mars, en quelques heures, la quasi-totalité des membres du Comité Exécutif de la Phalange est emprisonnée. La répression s'étend ensuite à toute la province. Elle touchera près de 2 000 militants. Le jour même de sa détention, José Antonio vainc ses derniers scrupules et déclare une guerre totale au Front Populaire : « La lutte n'est plus entre droite et gauche alternant au pouvoir (...) — écrit-il dans un manifeste remis à son frère —. Aujourd'hui deux conceptions totales du monde s'affrontent ; celle qui vaincra, interrompra définitivement l'alternance accoutumée : ou la conception spirituelle, occidentale, chrétienne, espagnole, avec ce qu'elle suppose de sacrifice, mais aussi de dignité individuelle et politique, vaincra, ou vaincra la conception matérialiste, russe, de l'existence (...) »

---

(2) Notons au passage les rapports de José Antonio avec le célèbre leader anarcho-syndicaliste Angel Pestana, et ses contacts avec l'un des principaux représentants de la fraction non-marxiste du Parti Socialiste, Juan Negrin.

Début mai, le Congrès ayant annulé les élections de plusieurs députés, de nouvelles élections sont organisées dans quelques circonscriptions. Des amis de José Antonio décident de présenter sa candidature à Cuenca. Vu la tournure des événements, son prestige s'est considérablement accru et il a désormais toutes les chances de polariser l'ensemble des voix de la droite. Aussitôt, sans le moindre scrupule, le gouvernement réagit et ordonne de ne pas comptabiliser les voix des candidats qui ne se sont pas présentés au soi-disant « premier tour ». La dernière chance de sortir José Antonio de prison s'évanouit.

En dépit de multiples mesures répressives du Front Populaire, le nombre des affiliés de la Phalange ne cesse d'augmenter. Les jeunes des J.A.P. (démocrates-chrétiens) rejoignent en masse les rangs de la Phalange. En peu de temps le nombre des militants passe de 15 000 à 50 000 début juin. Ils seront 150 000 fin juillet et 500 000 en octobre de la même année.

Le débordement par la droite devient l'obsession de Jose Antonio. Il multiplie les mises en garde à l'usage des cadres : « La Phalange n'est pas une force cipaye — écrit-il le 20 juin — (...) A gauche, on nous assassine (...) Le gouvernement du Front Populaire nous asphyxie. Mais attention, camarades, tout le danger n'est pas à gauche. Il y a encore des gens à droite (...) ne suscitant en nous que colère et dégoût, qui croient encore que la mission de la Phalange est de mettre à leurs ordres de naïfs combattants (...) Nous ne serons l'avant-garde, ni la force de choc, ni l'auxiliaire d'aucun mouvement confusément réactionnaire. Nous préférons même la claire lutte d'aujourd'hui à l'apathie d'un conservatisme vulgaire qui renaîtrait au profit de réactionnaires ambitieux ». Dans une circulaire du 24 juin il insiste : « (...) Que tous nos camarades sachent combien il est offensant pour la Phalange d'être invitée à prendre part comme comparse à un mouvement qui ne mènerait pas à l'Etat National-Syndicaliste (...) mais restaurerait une médiocrité bourgeoise conservatrice (comme l'Espagne en a trop connu) embellie, pour plus de dérision, par l'accompagnement chorégraphique de nos chemises bleues ».

Fermement décidé à se soulever avec l'Armée, José Antonio et les principaux leaders de la Phalange s'inquiètent de l'influence grandissante des autres secteurs du complot. Un membre du Comité Exécutif, Manuel Valdès Larranaga témoignera des années plus tard : « (...) à mesure que des groupes étrangers à la Phalange prenaient part à

ce que l'on peut appeler le « Mouvement », il y eut un secteur de la direction qui pensait que nous devions nous abstenir de participer ».... La méfiance et le doute ne quittent plus José Antonio, qui écrit le 12 juillet : « Une des choses redoutables serait « la dictature nationale républicaine » (...) qui chercherait à feindre une prospérité économique sans rien construire sur des bases profondes. A la fin du cycle de bien-être fébrile, une grande crise surviendra, trouvant un peuple spirituellement démantelé, incapable de résister au dernier assaut décisif communiste (...) Une autre expérience trompeuse que je redoute est l'implantation violente d'un faux fascisme conservateur, sans volonté révolutionnaire, ni sang jeune ».

L'accord définitif de la Phalange avec les militaires intervient les derniers jours du mois de juin. Celle-ci pactise exclusivement avec les militaires et compte sur eux pour éviter d'être débordée par les autres forces du complot. Enfin, l'action est envisagée comme un coup de force, en aucun cas comme une guerre civile sanglante et prolongée. Or, l'Espagne de 1936 est un pays où la guerre civile est devenue inévitable. La vie de la communauté nationale est désormais impossible. Un long processus de détérioration des rapports sociaux débouche inexorablement sur une lutte implacable entre le peuple et l'armée contre une autre partie du peuple et de l'armée, entre l'Espagne catholique, traditionnelle et spirituelle contre l'Espagne laïque, anarcho-communiste et matérialiste (3).

---

(3) A l'usage des victimes de la désinformation qui douteraient de cette interprétation « trop simpliste », nous rappellerons quelques témoignages édifiants : M. Sanchez Albornoz (chef du Gouvernement en exil à Paris de 1962 à 1971) : « Si nous avions gagné la guerre, le communisme se serait installé en Espagne. On s'étonnera de lire que je ne désirais pas gagner la guerre civile, mais Azana ne le souhaitait certainement pas non plus, car nous aurions dû quitter l'Espagne ». (**Arriba**, 4 avril 1975).

W Churchill : « Franco a entièrement raison, parce qu'il aime sa Patrie. En outre, Franco défend l'Europe du péril communiste » (**La Nacion,** Buenos Aires, 14 août 1938).

Dr Gregorio Maranon (co-fondateur de l'Association des intellectuels au Service de la République) ... « Je défends les rouges parce que je suis communiste » ou « je sympathise avec les nationaux parce que je suis ennemi du communisme ». Voilà le nœud du problème » (**Libéralisme et Communisme,** Paris, 1961, N.E.L., p. 16). Nous ne pouvons — faute d'espace — reproduire les témoignages dans le même sens des plus prestigieux intellectuels espagnols de l'époque : Ortega y Gasset, Perez de Ayala, Unamuno, Pio Baroja, Manuel de Falla, José Maria Sert, Azorin, Andrés Segovia, Gutierrez

La Phalange se voit donc emportée malgré elle dans une lutte qui la détourne de sa vocation initiale. Ce qui la convertit en un mouvement anti-révolutionnaire, ce n'est pas son programme, mais le fait d'accepter de se soumettre aux directives globales de la droite. A partir de cet engagement historique le phalangisme est redéfini. Jusque-là, la Phalange de José Antonio se caractérisait par une doctrine antithétique se mouvant entre la droite et la gauche, entre nationalisme et socialisme. Tout le futur de la Phalange sera ensuite conditionné par son rôle nécessaire dans le 18 juillet 1936.

La Phalange et l'Espagne du 18 juillet 1936 :

Déjouant les espoirs de toute une partie de l'Espagne, le soulèvement est un semi-échec. Les forces nationales ne peuvent compter que sur la moitié des effectifs de l'Armée (83 000 hommes sur 170 000) dont, à l'échelon des officiers, 50 % des généraux, 30 % des colonels et lieutenants-colonels et 80 % des jeunes officiers capitaines et lieutenants (4). Dès le lendemain du soulèvement, la Phalange connaît des heures particulièrement difficiles. L'historien Hugh Thomas constate : « Il n'y avait pas un seul parti, chez les vaincus de la guerre civile, qui eut subi une hécatombe comparable à celle de la Phalange ». A Madrid, la majorité du Comité Politique, prisonnière des républicains, ne tarde pas à périr. En quelques mois tous les principaux leaders trouvent la mort. Onesimo Redondo tombe dans une embuscade le 24 juillet, Julio Ruiz de Alda est assassiné en prison le 23 août, Manuel Mateo est « liquidé » par un commando communiste en septembre, Ledesma est abattu d'une balle dans la tête le 29 octobre, José Antonio est fusillé le 20 novembre après une parodie de procès... Environ 60 % des « vieilles chemises » périssent au cours du conflit.

Le 21 novembre, le IIIe Congrès National de la Phalange se réunit à Salamanque. Informé de la mort récente

---

Solana, Garcia Morente, Menendez Pidal, Ignacio Zuloaga, Manuel Machado, Jacinto Benavente, Peman, Dali, etc... N'en déplaise aux « écrivains d'histoire » qui prétendent que tous les intellectuels soutenaient le Front Populaire, à l'heure de citer des noms, seuls Antonio Machado, Alberti, Pablo Casals, Duperier et Picasso reviennent inévitablement sous leurs plumes !

---

(4) En 1939, l'armée nationale comptera 550 000 hommes dont 100 000 dans les « milices nationales » (phalangistes : 75 000, carlistes-requetés : 25 000).

de José Antonio, il n'en décide pas moins de confirmer les pouvoirs d'un Comité Exécutif provisoire de cinq membres, présidé par Manuel Hedilla. La difficulté essentielle à laquelle ne tarde pas à se heurter le Comité naît de sa volonté naturelle de s'affirmer en tant que direction indépendante des forces militaires. Les militaires veulent que les volontaires des milices nationales soient de simples soldats disciplinés, état excluant toute expression politique. De graves frictions ne manquent pas de se produire. D'autant plus que certains s'emploient à envenimer ces relations, développant une campagne de discrédit contre l'action de la Phalange. Les phalangistes sont appelés par les partis de droite « FAI-langistas » en jouant sur le sigle de la Fédération Anarchiste Ibérique ou encore « nos rouges ». On leur reproche de nourrir leurs effectifs de tous les gens de gauche, anarchistes, socialo-communistes désireux d'échapper aux poursuites. Les journaux phalangistes ne proclament-ils pas inlassablement : « Notre parti est ouvert à tous les camarades désireux de sauver la Patrie » ? Toutes ces accusations ne manquent pas d'alarmer les autorités militaires qui ne veulent voir dans la Phalange qu'une force auxiliaire...

Au printemps, le Conseil National, soucieux de bien marquer son indépendance, décide, enfin ! d'élire un second Chef National. Le 18 avril 1937, dès le début de la session, Manuel Hedilla informe les conseillers qu'il a de bonnes raisons de croire que le Général Franco s'apprête à assumer la direction de la Phalange. L'élection risque d'être perçue comme une provocation par l'Etat-Major. Néanmoins, après délibération et mûre réflexion, la majorité des conseillers élit Manuel Hedilla second Chef National de la Phalange.

Hedilla conservera sa charge fort peu de temps. Le lendemain, 19 avril, un courrier du Quartier Général lui remet une volumineuse enveloppe contenant le texte du discours que prononcera le Chef de l'Etat à « Radio Nationale ». Il s'agit du décret d' « Unification » déclarant la fusion de la Phalange Espagnole des J.O.N.S. et de la Communion Traditionaliste. Moins d'un mois plus tard, les monarchistes d'Action Espagnole et de Rénovation Espagnole sont inclus dans l'Unification par disposition spéciale. Enfin, en avril, Gil Robles remet l'organisation et les milices des JAP et de la CEDA (démocratie chrétienne) dans les mains du Caudillo.

Les milieux phalangistes n'estiment pas suffisantes les garanties accordées par l'Unification ; ils ne peuvent pour

autant réagir avec profit. Seul Franco inspire confiance à ceux qui soutiennent économiquement les armées nationales. Aux yeux des conservateurs, Hedilla et ses « vieilles chemises » ne sont que de « dangereux démagogues » tolérés dans la mesure où leur action reste limitée.

Deux voies s'ouvrent alors aux phalangistes : refuser tout compromis par fidélité à l'idéal — ce qui ne gênerait en rien l'entreprise de captation de la Phalange, l'immense majorité des néo-phalangistes étant plus franquiste que nationale-syndicaliste — ou accepter le fait accompli comme irréversible et choisir la voie de la participation afin de sauver du programme ce qui peut l'être.

Hedilla adoptera la première solution. A trois reprises, tentant de le séduire, des représentants de l'Etat-Major lui proposent le Secrétariat Général de la « Phalange Traditionaliste ». Devant son refus, ils finissent par le placer devant l'alternative : le Secrétariat ou la prison. Le 25 avril 1937, la menace est mise à exécution. Accusé de rébellion, Manuel Hedilla comparaît, les 5 et 7 juin, devant deux Conseils de Guerre, en même temps qu'une vingtaine de phalangistes. Cinq accusés — dont Hedilla — seront condamnés à mort, les autres à des peines allant de deux ans de prison correctionnelle jusqu'à la réclusion à perpétuité (5).

Dans l'ensemble, l'Unification est accueillie avec joie dans le camp nationaliste. Parmi les phalangistes qui l'admettent, bon gré mal gré, certains, comme le Dr Perales Herrero, s'en expliquent : « Beaucoup, parmi nous, pensaient que nous n'avions pas le droit de mettre en péril le sort de la guerre, ni la vie et la liberté de nos camarades (...) Nous démontrâmes par-là notre patriotisme et notre ingénuité (...) »

Cette compromission phalangiste avec le régime de Franco, qu'incarnent Pilar Primo de Rivera, José Antonio Giron et Raimundo Fernandez Cuesta, ce dernier la défend, lorsqu'il juge l'action des phalangistes dissidents : « Selon moi, cette attitude, respectable et si l'on veut esthétique, est politiquement inefficace, stérile, parce qu'elle ne sert qu'à abandonner des positions que d'autres se chargent vite d'occuper. En politique, il faut être présent ou se résigner à l'oubli. »

---

(5) Gracié 40 jours plus tard, Hedilla est emprisonné jusqu'en juillet 1941. Il sera ensuite confiné à Palma de Mayorque. Libéré en avril 1946, ses antécédents pénaux seront radiés le 14 mai 1953.

Après la condamnation de Manuel Hedilla, des foyers phalangistes plus ou moins en désaccord avec la Phalange Officielle de Franco, ne cessent jamais d'exister. Tous les deux à trois ans, de petites révoltes éclatent mais avortent toujours de la même façon. Dans l'Espagne de l'après-guerre civile, il ne saurait en être autrement. Le Caudillo et son régime ont, par la force d'attraction des causes triomphantes, un crédit d'opinion comme il en a très rarement existé. La nouvelle Phalange Traditionaliste comptera jusqu'à 2 millions d'affiliés dont 600 000 femmes.

A la fin de 1937, des éléments non identifiés se réclament de la F.E.A. (Falange Espanola Autentica) clandestine. L'éphémère F.E.A. ne réunit qu'une poignée d'hommes. Plus sérieusement, en 1940, un Comité Clandestin phalangiste fonctionne à Madrid. Il compte sur l'appui du Général Yagüe, ardent phalangiste, pour écarter Franco du pouvoir et instaurer un régime national-syndicaliste. Découvert en mars 1941, le réseau est immédiatement dissous. Les conspirateurs se regroupent alors au sein de l'O.R.N.S. (Ofensiva de Recordo Nacional-Sindicalista) sous la direction d'Eduardo Ezquer. Ce dernier sera emprisonné six fois et comparaîtra cinq fois devant les tribunaux, sans que cela n'entame jamais sa résolution.

Il faut ensuite attendre les années cinquante pour assister à de nouvelles tentatives d'organisation de la Phalange proscrite. Naissent alors successivement l' « Associacion 18 de Julio », les « Juntas de Accion Hispanica », les « Juntas de Accion Nacional-Sindicalistas » et les « Juntas de Ofensiva Nacional-Sindicalistas ». Une agitation quasi permanente est également entretenue dans plusieurs centuries de la « Guardia de Franco ». Enfin, des foyers d'idéalisme phalangiste renaissent dans les « Falanges Universitarias ». Ces dernières seront à l'origine des Cercles « Marzo » dont les autorités ne tarderont pas à suspendre les publications et à fermer les locaux.

En 1959, après l'avènement au pouvoir des technocrates de l'Opus Dei, 1 500 phalangistes de Madrid créent « Les cercles José Antonio ». De 10 à 12 cercles au départ, on en compte bientôt 82 réunissant plus de 50 000 membres. Luttant contre la « falsification du National-Syndicalisme par l'appareil officiel », les Cercles José Antonio sont tolérés par le gouvernement mais leur revue « Es Asi », extrêmement critique, est rapidement interdite.

En novembre 1961, afin de redonner vie au courant phalangiste ouvrier, le cercle Manuel Mateo est constitué. Il

organise des conférences et participe activement à la création des premières Commissions Ouvrières. Ses activités, jugées subversives, lui valent d'être définitivement fermé en 1966.

Enfin, en 1975, la mort de Franco sonnera le glas du « Mouvement National ». Une minorité de « phalangistes officiels », fidèle à l'idéal national-syndicaliste, rejoindra dans la dissidence ses adversaires d'hier (6). Quant à l'immense majorité des cadres militants, elle se ralliera très vite au nouveau régime et soutiendra sans conditions l'action de démantèlement du franquisme de l'ex-Secrétaire Général du Movimiento, devenu Premier Ministre par décision du Roi : Adolfo Suarez.

A l'heure du bilan, on retiendra que le destin de la Phalange fut d'être confronté — lors de circonstances exceptionnelles — au problème de la ligne de partage entre son projet révolutionnaire et son projet possibiliste. A partir de 1937, la F.E.T. ou « Mouvement National », alliance des droites en vue de maintenir un ordre conservateur, utilise le langage, les symboles, la rhétorique phalangiste, mais n'a plus rien à voir avec le mouvement jeune et dynamique de José Antonio. Certains phalangistes de la première heure parviennent — à titre individuel — au pouvoir, mais alors ils le partagent, dans des proportions variant selon les moments, avec les représentants d'autres tendances ayant participé au soulèvement national. A l'échelon gouvernemental, sur 114 ministres du Caudillo, 7 seront phalangistes (7). Leur action consistera à maintenir, avec plus ou moins de succès, une demande à caractère social et à freiner les appétits de l'oligarchie capitaliste. La quasi-totalité de l'œuvre sociale du régime de Franco sera d'ailleurs le produit de leur action politique (8).

---

(6) Rappelons au passage qu'il convient aujourd'hui de distinguer nettement : F.E. de las Jons de R. Fernandez Cuesta et D. Marquez Horrillo (qui revendique l'orthodoxie nationale-syndicaliste) de Fuerza Nueva de Blas Pinar qui incarne, non sans succès, l'esprit de la Phalange Traditionaliste née du décret d'Unification.

(7) Raimundo Fernandez Cuesta, Juan Yagüe, Rafaël Sanchez Mazas, Miguel Primo de Rivera, José Antonio Giron, José Luis de Arrese et Fermin Sanz Orrio.

(8) Citons plus particulièrement : la création de Centres de formation professionnelle, la politique des salaires, la sécurité sociale, l'hygiène du travail, la participation aux bénéfices de l'entreprise, la stabilité de l'emploi, les logements, l'Université du travail, les comités d'entreprises, la juridiction du travail, les congés payés, les coopératives, le crédit populaire.

Mais les phalangistes seront toujours le même secteur du gouvernement : le secteur « social » ; celui qui tient compte des demandes, et jamais celui qui recueille ou administre l'argent, celui qui définit les lignes de la politique économique et budgétaire. A part le Secrétariat Général du « Movimiento » et des Syndicats, les phalangistes s'occuperont seulement, avec une certaine exclusivité, des portefeuilles du Travail, du Logement et en partie de l'Agriculture, qui sont des ministères pauvres dans l'échelle de la stratification bureaucratique.

En 1975, à la veille de la mort du Caudillo, l'Espagne n'est en rien comparable à celle de 1936. L'Espagne franquiste a réalisé avec succès, pendant près de 40 ans, une série de réformes de structures qui ont arraché le pays au sous-développement économique et l'ont hissé au neuvième rang des nations industrialisées. Cela, seul l'aveuglement passionnel conduit à le nier ! Mais un simple regard sur la réalité socio-politique permet de constater qu'il n'y a pas eu de Révolution Nationale-Syndicaliste. Celle-ci supposait non le perfectionnement d'un ordre existant, le libéralisme capitaliste, mais son remplacement par un autre ordre fondé sur des principes distincts. Comment nier que les idées essentielles du National-Syndicalisme soient restées inédites : la désarticulation du système capitaliste par l'assignation de la plus-value du travail au Syndicat, la nationalisation du crédit et la création de formes communautaires de propriété tant syndicales que communales ; la profonde réforme agraire afin d'abolir latifundia et minifundia ; l'essai de synthèse de la dichotomie politique... ?

Enfin et surtout, dans la dialectique nationale-syndicaliste, la société du bien-être matériel, désirable et recherchée, ne peut être une fin en soi mais seulement un moyen pour parvenir à la société du bien-être moral, seul but véritable. « Nous voulons implanter une justice sociale profonde — répétait José Antonio — pour que sur cette base les peuples retournent à la suprématie du spirituel. » On ne saurait mieux mesurer l'écart qui sépare l'Espagne rêvée par le jeune leader de la Phalange de celle d'aujourd'hui.

Jean de CALATRAVA

ARNAUD IMATZ

JOSE ANTONIO ET LA PHALANGE ESPAGNOLE

Prévoyant l'inquiétante situation politico-sociale actuelle, le futurible Hermann Kahn envisageait, dès 1937 (Cf. « The Year 2000 », New York, Hudson Institute), parmi les scénarios possibles pour l'Europe, une solution déjà ébauchée en Espagne mais demeurée jusqu'ici méconnue en France. « Dans cette situation — écrivait-il — un groupe d'intellectuels (espagnols) — essentiellement d'anciens phalangistes — publie un manifeste qui rejette la faute des difficultés économiques et l'actuelle impuissance de l'Espagne — et de l'Europe — sur la capitulation du XXe siècle et des valeurs bourgeoises et « américaines »... Leur manifeste implique une réinterprétation de caractère très romantique des traditions aristocratiques et chevaleresques de l'Europe, mais en les étendant aux masses d'une nouvelle Europe sans classes... »

En effet, il y a près de cinquante ans, un jeune aristocrate, espoir du barreau espagnol, José Antonio Primo de Rivera, entrait sur la scène politique à seule fin de défendre la mémoire de son père. Deux ans plus tard, le 29 octobre 1933, l'atonie morale du milieu politique le conduisait à fonder la « Falange Espanola ». Ce mouvement, immédiatement détesté par la droite libérale et capitaliste pour sa conception avancée de la justice sociale et farouchement combattu par la gauche bourgeoise et marxiste pour son élan nationaliste et sa vision chrétienne du monde, allait connaître une vie aussi courte qu'agitée.

Après l'exécution de son leader et la mort de ses principaux cadres, au lendemain du soulèvement du 18 juillet 1936, les fondements doctrinaux de la Phalange ne sont plus utilisés que de façon fragmentaire. Le langage, les symboles, la rhétorique sont abondamment propagés, mais le dynamisme et l'originalité « nationale-syndicaliste » perdent vite leur virtualité...

Qu'auraient été les conséquences pour l'Espagne, voire

même pour l'Europe, d'un développement et d'une pleine application de cette doctrine ? A cette question difficile, ce livre aidera chacun à apporter sa propre réponse...

Editions ALBATROS, 14, rue de l'Armorique, 75015 Paris.

« Les ambiguïtés doctrinales du nationalisme espagnol. »
Le Monde, 17 avril 1981.

« Un grand livre qui devrait être traduit en espagnol et lu par tous. »
Alberto Torresano, **Unidad,** mai 1981.

« Il était plus que plausible, opportun, de tracer autour de la figure, finalement presque évanescente, de José Antonio, une fresque politique de l'Espagne contemporaine... C'est l'œuvre qu'a entreprise Arnaud IMATZ, et il n'a point lésiné sur la documentation, le travail et l'exposé. »
André Figueras, **Monde et Vie,** 22 mai 1981.

« Ce livre passionnera tous ceux qu'intéresse le mouvement des idées, non seulement en Espagne, mais en France et en Europe. »
Henri Lebaindre, **Aspects de la France,** 11 juin 1981.

« Le résultat de plusieurs années de travail minutieux, sans passion, intelligent, d'un universitaire français, se concrétise aujourd'hui dans 600 pages très denses. »
Ismael Medina, **El Alcazar,** 13 juin 1981.

« Une étude exhaustive, honnête, bienveillante et passionnante de la vie et de l'écho politique du Fondateur, qui mériterait d'être traduite de suite pour la connaissance des lecteurs espagnols. »
Vizcaino Casas, **El Alcazar,** 16 juin 1981.

« Une somme appelée à devenir l'ouvrage de référence indispensable. »
Totalité, été 1981.

— Cet ouvrage peut être commandé à **Totalité** (B.P. 141 - 75263 Paris Cedex 06). Prix : 110 F (franco de port).

RAMIRO LEDESMA RAMOS :

LE CRÉATEUR DU NATIONAL-SYNDICALISME

La figure et l'œuvre de Ramiro Ledesma Ramos, presque inconnues hors d'Espagne et même en Espagne, éclipsées par l'influence de l'héritage de José Antonio, méritent d'être présentées aux yeux des nouvelles générations européennes, d'être portées à la connaissance de ceux qui cherchent une voie révolutionnaire de radicale rénovation et normalisation traditionnelle, pour l'Europe prostrée d'aujourd'hui et pour l'Occident décadent. Et ce, non seulement parce que Ramiro Ledesma fut un des plus brillants penseurs de la révolution nationale espagnole, le génial créateur du national-syndicalisme, le grand précurseur du mouvement phalangiste et du soulèvement national du 18 juillet 1936, un homme d'action et de pensée dont le message possède beaucoup de vie et d'actualité, mais aussi parce que l'analyse de son œuvre se prête à une discussion propice à une série de considérations doctrinales de la plus grande importance pour l'heure actuelle, où la désorientation commence à se faire sentir de manière aiguë parmi ces milieux de la jeunesse qui prétendent chercher avec ardeur une alternative au système.

Ramiro Ledesma naît en 1905 dans un petit village de la province de Zamora, d'une famille modeste. « Petit-fils de paysans », comme dit de lui Juan Aparicio, il connaît dès ses premières années la vie dure et résignée des paysans castillans. Et de « sa race paysanne, de son entêtée ascendance sayagaise (1) » viendra cette « dureté innée » qui le caractérisera plus tard dans tout son intense travail. Son père est instituteur de campagne, et il recevra de lui son instruction primaire et les bases de ce qui sera sa formation intellectuelle, solide et étendue. L'enseignement reçu,

---

(1) Cet adjectif fait référence à la région de Sayago, dans la province de Zamora (dans l'ancien royaume de Léon). (N.D.T.)

auquel s'ajoutent une volonté de fer et un intense travail d'étude, lui ouvrent plus tard les portes de l'université, alors réservée à une petite minorité, et lui permettent d'obtenir une activité professionnelle grâce à laquelle il gagne modestement sa vie, de prendre, après avoir passé les concours (2) correspondants, un poste de fonctionnaire dans l'administration des Postes de Madrid. Deux faits qui auront une influence décisive dans la configuration de son destin.

Santiago Montero Diaz, un de ses fidèles compagnons, distingue dans la vie de Ledesma trois périodes clairement différenciées : une période littéraire, durant laquelle il écrit des essais, des contes et des romans d'un violent et déchirant ton romantique ; une période philosophique, dans laquelle s'éveille en Ramiro la passion du savoir et de la science, et une période politique, pendant laquelle il se consacre pleinement à l'action et au travail théorique configurateurs d'un nouveau mouvement.

De la première période datent ses œuvres **El sello de la muerte** (1924) et **El Quijote y nuestro tiempo** (1925 ; inédit jusqu'en 1971) dans lesquelles se profile la vigueur de sa personnalité passionnée — de la dernière, Tomas Borras dira qu'elle « semble annoncer dans le lointain le Donquichottisme de la Croisade ». Dans la seconde période, Ledesma découvre le monde de la philosophie et de la science : il suit à un moment les cours de Philosophie et Lettres et de Sciences physico-mathématiques, deux domaines dans lesquels il parviendra à se distinguer brillamment. Il s'impose une discipline de travail de fer grâce à laquelle il acquiert une formation étendue et solide comme peu en son temps. « De longues heures d'études — écrit Montero Diaz — lui apportent un considérable capital scientifique, une des plus efficaces et des plus vastes cultures auxquelles on soit parvenu dans sa génération. » La rigueur méthodologique des disciplines philosophiques et mathématiques laisse une marque indélébile sur son caractère, marque qui par la suite se manifestera dans son style sobre, concis, foudroyant, plein de logique et de richesse d'expression. A cette époque naît son admiration pour l'œuvre de Kant, de Scheller, de Heidegger, de Hegel et, surtout, de Nietzsche, dont l'impact sera décisif sur sa vie intérieure. Il se passionne aussi pour les nouveaux apports de la vie intellectuelle espagnole, et spécialement pour l'œuvre de Unamuno et celle d'Ortega. Il sera le disciple et le colla-

---

(2) En espagnol : **oposiciones**. Il s'agit de concours que l'on doit passer pour obtenir un poste dans l'administration publique. (N.D.T.)

borateur de ce dernier, et collaborera par différents travaux et traductions à la **Revista de Occidente,** la prestigieuse publication dirigée par Ortega et qui représente le sommet de la pensée espagnole d'alors. « Si son intime et irrévocable destin — également uni d'une manière irrévocable et intime au destin de l'Espagne — ne l'avait pas arraché aux premiers devoirs de sa vie intellectuelle, Ramiro aurait figuré dans l'histoire de la culture espagnole comme l'un de nos premiers philosophes » (S. Montero Diaz). « Le Fichte espagnol du XX[e] siècle », l'a appelé José Maria Sanchez Diana.

Finalement, dans les années 1929 et 1930, sous l'influence de Nietzsche et de Maurras et devant les turbulents événements qui se produisent en Espagne et en Europe, s'éveille sa vocation politique. Dans sa réponse à une enquête sur « Qu'est-ce que l'avant-garde ? » réalisée par la **Gaceta Literaria** en juillet 1930, Ledesma affirme qu'aussi bien aux libéraux qu'aux socialistes et aux catholiques, aux républicains qu'aux monarchistes, qu' « à tous échappe le secret de l'Espagne actuelle, affirmatrice d'elle-même, nationaliste et à la volonté de puissance ». La même année, il fait un voyage d'études en Allemagne, où il sera impressionné par les formations paramilitaires du mouvement de Hitler et par son violent combat contre le marxisme. En février 1931, ayant à peine vingt-cinq ans, il se lance dans la politique, avec le célèbre **Manifeste politique de la Conquête de l'Etat,** un des documents les plus importants et de la plus grande force créatrice de l'histoire politique espagnole. En mars de la même année il publie le premier numéro du périodique **La Conquista del Estado,** auquel sera réservée une vie brève et malheureuse en raison de la continuelle répression gouvernementale. Ce sont les moments critiques dans lesquels la Monarchie parlementaire se débat dans ses derniers râles et où est déjà imminente la proclamation de la République. **La Conquista del Estado,** dont le nom ne peut être plus éloquent, naît avec le but non d'être un simple organe d'expression mais de regrouper autour d'elle les « phalanges de jeunes » qui mèneront à bien la révolution espagnole.

En novembre 1932, le groupe de **La Conquista del Estado** fusionne avec les « Juntas Castellanas de Actuacion Hispanica » d'Onésimo Redondo ; naissent de cette fusion les **J.O.N.S.,** « Juntas de Ofensiva Nacional-Sindicalista », dont Ramiro sera le principal mentor idéologique et le premier activiste. Ce sont des années de lutte intense et épuisante, celles qui suivent la création des J.O.N.S. ; années d'intense effort pour diffuser les cellules de la nouvelle organisation

à travers toute la Patrie. L'effort de Ledesma visera principalement à gagner à l'idée nationale de jeunes militants marxistes et anarchistes. « Il vivait obsédé par la nationalisation des masses syndicalistes » et « il fit des efforts désespérés et magnifiques pour doter les multitudes anarchistes, déracinées et violentes de la C.N.T. d'un contenu national, du sens de la Patrie, de l'amour filial de l'Espagne » (Guillén Salaya). Du succès de son apostolat font foi des noms comme ceux de Santiago Montero Diaz, Manuel Mateo, Alvarez de Sotomayor, Francisco Bravo, Sinforiano Moldes et Emilio Gutiérrez Palmas, tous anciens communistes ou membres de la C.N.T.

En février 1934 a lieu la fusion des J.O.N.S. avec la Phalange Espagnole, le nouveau mouvement d'inspiration nationale-révolutionnaire commandé par José Antonio Primo de Rivera. La nouvelle organisation prend le nom de « F.E. de las J.O.N.S. », et Ramiro, qui reçoit la carte n° 1, fait partie, avec Ruiz de Alda et José Antonio, du premier triumvirat qui assume la direction collective du mouvement.

En 1935, Ramiro Ledesma, en désaccord avec la ligne du mouvement phalangiste (selon son diagnostic : refroidissement de l'élan révolutionnaire, passivité et inactivité, immersion dans la stérile politique parlementaire, présence croissante d'écrivains et d'esthètes éloignés des préoccupations du peuple et de la véritable vocation politique, excessive « droitisation » du parti, etc.), se sépare de la Phalange avec une minorité de jonsistes établis dans différentes régions espagnoles. Dans les mois qui suivent, comme cela se produit d'habitude dans ces cas-là, ont lieu une série de lamentables incidents et de violents affrontements, non simplement verbaux, entre le groupe dissident et l'organisation dans laquelle ils militèrent. Pendant cette même année, Ledesma fonde le périodique **Patria Libre** et écrit son œuvre **Fascismo en Espana ?** qui relate, d'un point de vue âprement critique, l'histoire du fascisme espagnol et, spécialement, de la Phalange. Il publie aussi le célèbre **Discurso a las juventudes de Espana,** la plus importante de ses œuvres, classique de la pensée politique nationale espagnole. Dans ce livre, plus œuvre de tactique et de stratégie que de doctrine, il trace le chemin de la révolution nationale que doivent mener à bien les jeunesses espagnoles, unique force capable de sauver la Patrie, en se mettant à la tête des masses.

D'après ce que rapportent certains de ses biographes, au cours de l'année suivante, année-clef de l'histoire de l'Espagne, Ramiro, devant le tour que prend la situation politique espagnole et devant la courageuse lutte de la

Phalange, a différents contacts avec des dirigeants phalangistes et même avec José Antonio, à qui il rend visite dans sa prison, en vue de sa réincorporation au sein du mouvement. Le 11 juillet 1936, sept jours avant le soulèvement, venant à bout des difficultés économiques — il se trouvait pratiquement seul à Madrid — et de la pression des syndicats marxistes qui s'opposent à sa publication, paraît le premier numéro de son nouveau périodique **Nuestra Revolucion,** « le dernier augure de la révolution espagnole » (J. Aparicio). Le second numéro de ce périodique, dont la sortie était en principe prévue pour le 18 juillet, ne verra jamais le jour. A cette date éclate le soulèvement national. Madrid est au pouvoir des milices rouges, et commence alors une sanglante persécution de tous les éléments suspects de « réaction » et de « fascisme ». Ramiro se refuse à fuir ou à se cacher, bien qu'il sache qu'il est recherché par les hordes marxistes, qui voient en lui un dangereux ennemi. Dans les premiers jours d'août, se promenant dans une rue madrilène avec son frère, il est arrêté par une patrouille de miliciens. Le 29 octobre de la même année, dans l'une des « sorties » **(« sacas »)** (3) de la prison des Ventas, il tombe assassiné, en résistant au groupe de miliciens qui voulait le conduire, avec l'autre grand Ramiro — Ramiro de Maeztu — à l'une des tristement célèbres « promenades » **(« paseos »)** (4). « Moi, vous me tuerez où je voudrais et non où vous voudrez », cria-t-il, avec son cran caractéristique, à ses bourreaux, alors qu'il essayait de s'emparer de l'une de leurs armes. Et un coup de feu tiré à bout portant faucha sa vie pour toujours. « Ils n'ont pas tué un homme, ils ont tué un entendement », commenta Ortega y Gasset, résidant à Paris, en apprenant la nouvelle de l'assassinat de son jeune disciple.

Le message idéologique de Ramiro Ledesma pourrait être résumé de la façon suivante. En ce qui concerne les objectifs et les idées directrices : primauté du national (l'idée de

---

(3) Pratiques utilisées dans la zone républicaine par les miliciens rouges. Elles consistaient à se rendre dans l'une des nombreuses prisons dans lesquelles s'entassaient les milliers de suspects de droitisme ou de fascisme, et à faire sortir (**sacar**) arbitrairement un certain nombre de ces personnes pour leur faire faire un tour (**darles el paseo**), c'est-à-dire pour les conduire dans un endroit des environs de la ville, où elles étaient assassinées après une macabre « promenade » (« **paseo** ») jalonnée de toute sorte d'insultes, de vexations et de tortures. (N.D.T.)

(4) L'expression **dar el paseo** a été consacrée, dans la langue espagnole, comme synonyme de martyre et d'assassinat. (N.D.T.)

Patrie est le centre de toute sa philosophie politique, a laquelle il essaie, par ailleurs, de donner un sens d'expansion impériale), affirmation de l'Etat, révolution sociale et organisation syndicale de l'économie, exaltation des valeurs héroïques et combatives, renforcement de l'Université et de la culture sur une base populaire et nationale (dans ce dernier point se révèle l'intellectuel universitaire que Ledesma fut toujours avec une entière conviction). En ce qui concerne les tactiques et la stratégie : rôle dirigeant de la jeunesse, incorporation des masses (et spécialement des masses ouvrières) et action directe. Selon Antonio Macipe, les grands objectifs révolutionnaires de Ramiro sont au nombre de trois : l' « exaltation du pouvoir de la volonté humaine », l'exigence d'une « purification de l'homme », sans laquelle il n'y a pas de révolution possible ; l'exaltation nationale, car, comme il l'affirmera avec insistance, le salut de l'homme n'est possible que sous la protection d'une Patrie ; et, enfin, la justice sociale, la satisfaction donnée à la faim des masses, condition indispensable pour que puisse exister une communauté de vie. Pour Tomas Borras, le grand apport de Ramiro fut de concevoir, comme voie de solution à la crise contemporaine, une « morale espagnole », aussi bien dirigée contre l'antimorale marxiste que contre l'immorale passivité libérale : une morale antiséparatiste, anticapitaliste et anticommuniste ; une morale héroïque et militante, révolutionnaire ; une morale professionnelle, de métier et de corporation ; une morale destinée à en finir avec la corruption parlementaire et pacifiste, avec les avocassiers, les politicards et les sophistes, et basée sur la conviction qu' « être Espagnol n'est pas une disgrâce, mais un splendide don de la vie ». A la racine de son inquiétude politique réside son angoisse d'Espagnol, d'être fils d'une Patrie qui fut grande et qui maintenant se trouve piétinée, exploitée et bafouée par les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. « Ramiro souffrait de se sentir fils d'un pays colonisé, d'un peuple qui s'était attelé servilement au carrosse des impérialismes étrangers, quand l'Espagne — comme il l'écrivit — par nature, essence et puissance, est et doit être un candidat à l'Empire, quand c'est un pays de l'Univers » (Guillén Salaya).

Voilà la vie et l'œuvre de Ramiro Ledesma, tracées en très brèves touches. Maintenant s'imposent la dissection et les précisions critiques auxquelles nous avons auparavant fait allusion ; dissection et précisions que nous ferons dans un esprit impersonnel, guidé par le seul critère ferme et fiable en des travaux de cette importance : la doctrine traditionnelle.

Du point de vue traditionnel, l'apport de Ramiro Ledesma — force est de le reconnaître — se présente comme le moins consistant, le plus faible et superficiel, le moins profitable et profond, celui de la moindre ampleur de vue parmi ceux des fondateurs de la Phalange (surtout si on le compare à celui de José Antonio). C'est peut-être, de tous, le plus lié à la conjoncture, le plus conditionné par l'influence du moment historique.

Ledesma n'est pas précisément un « homme de la Tradition ». C'est, au contraire, un esprit typiquement moderne, c'est-à-dire un esprit dont les schémas de base sont conformés par les présupposés spirituels, philosophiques et existentiels qui constituent la trame de la moderne civilisation occidentale, laïque et profane, individualiste et rationaliste, surgie de la ruine de l'ordre sacral médiéval. L'intoxication moderne est chez Ramiro spécialement aiguë. Il ne s'agit pas du tout d'un homme ouvert aux contenus du monde traditionnel. Il y a même chez lui une hostilité envers ces contenus. Il peut avoir, en quelques occasions, une certaine coïncidence avec quelques aspects de la culture traditionnelle (par exemple, l'idéal communautaire, l'idéal héroïque, l'idée impériale, etc.) ; mais cette coïncidence est plus apparente qu'autre chose ; ce n'est rien de plus qu'une ressemblance marginale, verbale, superficielle, qui n'affecte en rien le contenu. Au fond, ce qui domine chez Ramiro, c'est toujours une attitude moderne, un vitalisme exalté, profane, sans racines ni dimension spirituelles.

C'est un exemple caractéristique de l'une des tendances de ce phénomène complexe et ambivalent que fut le fascisme européen : celle qui le définit comme mouvement propre au monde moderne, né au sein de ce monde, comme réaction contre certains de ses aspects les plus aberrants, mais sans toucher, tant s'en faut, le fond du problème (au contraire, prenant même sa puissance d'autres courants qui jaillissent de ce fond). En ce sens, le cas de Ramiro pourrait être comparé à celui d'un Alfred Rosenberg dans le national-socialisme allemand ou d'un Giovanni Gentile dans le fascisme italien, deux personnalités chez lesquelles le rattachement à l'idéologie moderne est évident (nous renvoyons à ce que Julius Evola a dit à cet égard).

On observe chez Ramiro Ledesma, de même que chez Rosenberg ou Gentile — pour ne citer que ces deux exemples de l'avant-garde intellectuelle fasciste — une complète et absolue désorientation, un défaut total d'orientation dans les aspects les plus fondamentaux de l'exis-

tence : dans la dimension transcendante, surnaturelle et divine. Comme bon intellectuel moderne, au fait des courants de pensée qui dominent son époque, comme homme formé dans les moules de la philosophie moderne, il y a chez le penseur qui sera plus tard le fondateur des J.O.N.S. une radicale ignorance des valeurs supérieures, immuables et éternelles, qui gouvernent la vie ; les seules qui soient capables de l'orienter et de lui donner un sens. Pour être plus explicite, nous pouvons affirmer que dans son œuvre et dans sa personne on constate ce manque de principes — d'authentiques principes — que Guénon stigmatisait comme caractéristique essentielle de la moderne civilisation occidentale et du type humain qui lui correspond. Et c'est une réalité qu'il faut savoir reconnaître sans passions ni parti-pris d'aucune sorte, avec une impartialité et une objectivité totales, en pleine indépendance de la sympathie ou de la proximité que nous ressentons pour la figure humaine et politique de Ramiro ; comme nous devons le faire aussi devant n'importe quelle autre figure historique, si nous voulons sortir du confus marasme d'opinions dans lequel se trouve plongée notre époque et découvrir une voie droite et sûre par laquelle nous élever.

Ramiro est un homme plongé en pleine crise du monde moderne ; emprisonné par elle, sans même une possibilité d'en sortir. Voilà la profonde racine de son drame intime, de la crise intellectuelle et spirituelle où se débat sa personne et qu'a si justement mis en relief Emiliano Aguado, son ancien ami et camarade : « Son manque de croyances — écrit l'auteur cité — le força à vivre dans la détresse toute l'âcreté d'une crise effrayante ». Dans sa personne, dans sa pensée et dans son œuvre il y a certainement beaucoup de passion, beaucoup de véhémence — passion et véhémence de grande noblesse et générosité —, il y a aussi de clairvoyantes solutions politiques, mais il n'y a aucun principe qui en soit vraiment un. C'est ce qui, selon nous, indique la différence fondamentale avec José Antonio, Onésimo Redondo ou Sanchez Mazas.

Comme éléments particulièrement négatifs de l'héritage idéologique de Ramiro Ledesma, nous pourrions détacher :

— L'obsession du nouveau, de l'actuel et du plus récent, qui, dans sa vision, s'élèvent à la catégorie de critère directeur et inspirateur ; l'actualité et la nouveauté comme charisme consécrateur. Position dans laquelle se manifeste un immanentisme historique qui est la conséquence de ce manque de sens du permanent dont nous parlions : l'histoire semble trouver en elle-même. dans sa propre marche

évolutive et ascendante, dans son « progrès », sa justification. C'est ce point de vue particulier qui le portera à l'exaltation de la jeunesse en tant que force porteuse du nouveau, et à l'admiration pour le fascisme « phénomène de radicale actualité ». A cela est également relié une certaine **mystique révolutionnaire,** qui est un élément capital dans l'œuvre de Ramiro : la considération de « la révolution » et du « révolutionnaire » comme quelque chose qui a un miraculeux pouvoir rajeunissant et vitalisant, qui se justifie en soi, qui a en soi sa propre légitimation, en tant qu'ils apportent des nouveautés radicales, indépendamment de leur contenu. Comme l'a remarqué à juste titre Hugh Thomas, pour Ledesma « tout le nouveau, de la Russie soviétique à Mussolini, devait être exalté, et le vieux condamné ». Il est facile d'imaginer les conséquences qu'aurait aujourd'hui — et qu'a de fait dans les secteurs qui suivent la même ligne — l'application de ce culte de l'actuel, du nouveau, du subversif et du juvénile (ne parviendrait-on pas ainsi à un éloge du castrisme et du sandinisme, de l'eurocommunisme, des mouvements hippies, des courants du Tiers Monde, du maoïsme ou du national-communisme des **Khmer** cambodgiens ou du **Viet-Kong ?**).

— L'irrationalisme vitaliste auquel se réduit toute son attitude de fond, toute sa vision du monde et de la vie, et dans lequel il n'y a, il ne peut y avoir, aucune référence à des valeurs spirituelles : exaltation de la force, de la vitalité, de l' « héroïsme », de la violence, de l'action, etc. Il est facile de percevoir ici l'influence de Nietzsche, avec tout son problématique message.

— L'absence complète dans son œuvre de la dimension sacrale de la vie qui est consubstantielle à la Tradition ; la carence totale de quelque chose qui suppose, ne serait-ce que de loin, une vision du sacré, des contenus religieux, un fondement métaphysique. Ce qui entraîne comme conséquence inévitable un manque de profondeur dans les idées, dont témoignent la pauvreté, la superficialité et la partialité du jugement sur la crise du monde contemporain, qu'on a appelée — à juste titre — « déclin de l'Occident » : de nombreux symptômes clairs de cette crise, de ce déclin sont salués comme de grandes victoires (par exemple : la mécanisation à outrance et la production en série, l'uniformisation, la massification, etc.).

— La carence des éléments nécessaires et indispensables à l'élaboration d'une vision du monde et de la vie, d'une **Weltanschauung** profonde, cohérente et complète. Son œuvre est composée d'éclairs isolés, de flashes passionnels

qui épuisent pratiquement leur virtualité dans la sphère politique et sociale (à la différence de José Antonio, qui voit l'ample panoramique de la crise moderne qui ronge la vie entière des peuples et des individus, et qui insiste avant tout sur la « manière d'être », sur la « poésie », sur la nécessité d'une vision totale de la vie et d'un sentiment spirituel intégrateur). De là vient que l'idéologie de Ledesma offre peu — pour ne pas dire aucune — d'orientations pour la vie quotidienne, où réellement, aujourd'hui comme toujours, se décide le destin de l'homme, et aussi le triomphe ou l'échec d'une révolution. Comme le dit Emiliano Aguado, il est difficile de trouver dans l'œuvre de Ramiro « une norme concrète sur n'importe quelle chose de la vie quotidienne ».

Des résultats négatifs auxquels conduisent les déficiences de tels présupposés existentiels et philosophiques donnent une idée des quelques affirmations concrètes de la pensée ramiriste. Nous nous limiterons à en relever sept, extrêmement connues et spécialement significatives :

1. — **idéalisation des « masses » et de l'uniformisation collectiviste ;** autrement dit, du monde de l'informel et de l'inorganique. Ce qui va de pair avec un oubli du monde du personnel, de l'organique et du différencié, seule base possible d'un ordre normal. Le plan du personnel est arbitrairement identifié à celui de l'individuel, et, par conséquent, au règne de l'individualisme. La personne est ainsi sacrifiée à la masse, ce qui constitue précisément un des traits caractéristiques de la crise moderne ;

2. — **un étatisme ou absolutisme totalitaire** duquel doit obligatoirement s'en ressentir la liberté personnelle et qui n'est que le terme final d'un développement historique caractéristique de l'individualisme moderne. Sa doctrine se trouve sur ce point peu nuancée et ses expressions en viennent parfois à prendre un ton brutal, propre aux courants subversifs tels que le bolchevisme ou l'anarchisme. Sont significatifs ses éloges de l' « Etat collectiviste » et de la « Dictature nationale », et non moins significatif est le titre de l'un de ses articles : « L'individu est mort » ;

3. — **une exaltation démesurée de la violence ;** c'est-à-dire de la violence en tant que telle, comme valeur en soi, indépendamment d'une quelconque légitimation et sans aucune exigence de dimension transcendante ou de consécration supérieure — seule façon de faire en sorte qu'elle cesse d'être violence et se transforme en force créatrice de paix et d'ordre. Nous nous heurtons de nouveau à ce manque de nuance des idées et des expressions dans la pensée ramiriste. Ce qui a permis d'affirmer que « de même que

Marx professa le matérialisme économique, Ramiro professa le matérialisme guerrier » (Francisco Martinell) ;

4. — **un pragmatisme et un activisme à outrance :** culte de l'action pour l'action, comme quelque chose qui se justifie en soi-même — un trait, comme le précédent, dans lequel se manifeste l'influence nietzschéenne. « Au commencement est l'action, le fait. Après vient sa justification théorique, sa couverture idéologique », proclamera le leader jonsiste. Et à une autre occasion il affirme : notre attitude révolutionnaire « a aujourd'hui besoin de faits, de présences robustes, plus que de doctrines » ; « à l'origine de notre marche il n'y a pas une doctrine, c'est-à-dire une conviction acquise intellectuellement, mais mieux, une ardeur volontaire ». Echappe complètement à Ledesma l'importance d'une authentique **doctrine,** d'une **théorie** au sens véritable et spirituel du terme — non une théorie philosophique, construite arbitrairement par un esprit individuel — et lui échappe de même qu'une **action** sans **contemplation** n'est que confusion, agitation qui ne fait que semer le désordre et encore plus accentuer le chaos existant ;

5. — **un nationalisme extrême :** toute sa pensée repose, nous l'avons déjà vu, sur l'absolutisation de la nation, comme valeur suprême de la coexistence humaine. Ramiro ne voit pas, ne peut pas voir, la gravité et l'ampleur de la crise du monde moderne, dans le contexte de laquelle s'insère la crise de toutes les nations occidentales. Il ne voit que le problème de l'Espagne affaissée et reléguée, qu'il croit parfaitement résoluble à l'aide d'une action politique décidée ; au maximum, il s'intéresse au problème de savoir si, sur le plan international, on affirme ou non la dimension du « national », comme élément-clef de l'histoire moderne. Même si ceci est peut-être l'erreur que l'on peut le moins lui reprocher, car elle est très liée à la mentalité de l'époque, et c'est plus ou moins un trait commun à tous les mouvements fascistes. La Phalange josé-antonienne elle-même ne fut pas étrangère à cette tendance, bien qu'elle essaya de la dépasser par un louable effort intellectuel ;

6. — **une admiration ouverte pour la révolution bolchevique,** considérée comme « le premier fruit subversif de l'époque actuelle » et comme une « révolution nationale russe », au même titre que les révolutions fascistes italienne et nationale-socialiste allemande. « Sa légitimité, en entendant par ce mot ses titres à se présenter comme une manifestation positive de l'esprit proprement actuel, est indiscutable », dira-t-il dans son **Discurso.** Bien différente, et certainement beaucoup plus juste, sera l'opinion d'un Alfred

Rosenberg, profond et direct connaisseur de la réalité de la Russie, comme homme né et élevé dans ces lointaines terres, lequel mettra en relief la présence de l'élément étranger, principalement juif, dans ce phénomène sismique, ou celle d'un Vidkung Quisling, témoin oculaire des terribles moments et des horribles séquelles de cette révolution. « Pour Ramiro, le communisme est une preuve de plus, la première dans le temps, de l'esprit révolutionnaire du XX[e] siècle. C'est un système qui, sur le plan tactique, a ses erreurs et ses succès. Sur le plan idéologique, il ne lui reproche que l'absence du sentiment national, et la dictature du prolétariat ; il ne semble mettre excessivement en cause ni la perte de la liberté individuelle ni le matérialisme fondamental de tout le système » (F. Martinell). En parallèle à cette admiration pour la révolution bolchevique, qui en finit avec tout ce qui pouvait subsister de traditionnel en Russie, il y a l'enthousiasme qu'éveille aussi, chez le fondateur de **La Conquista del Estado,** la révolution profondément anti-traditionnelle, anti-islamique, moderniste et occidentalisée faite par le juif Mustaphâ Kemal en Turquie ;

7. — enfin, on ne peut éviter de faire une brève allusion aux significatives préférences historiques de Ramiro ; car la vision de l'histoire est un élément-clef pour orienter et définir une vision du monde et de la vie. **Ces préférences historiques** du fondateur des J.O.N.S. **sont précisément orientées vers la Renaissance,** point de départ du monde moderne et phénomène historico-idéologique dans lequel étaient contenues en germe toutes les aberrations qui se sont par la suite développées au cours des siècles, et contre certaines desquelles voulut lutter de toute son âme cet homme d'action que fut Ramiro Ledesma. Celui-ci admire la Renaissance comme l'ère de la découverte de l'homme et du pouvoir de ce dernier sur la nature, comme une étape historique d'une puissante expression de vitalité, de violence et d'héroïsme, s'étant opposée, en accord parfait avec les schémas du moderne historicisme progressiste, au Moyen Age, âge obscur, ténébreux et plein de superstitions. « La Renaissance — écrira Ramiro dans un article publié en 1928 dans **La Gaceta Literaria** — est pour moi l'époque des époques. Notre plus immédiate et précieuse tradition. Le spectacle de la Renaissance est la plénitude du monde (...). L'époque lugubre et obscure du Moyen Age est le grand péché de l'homme. » Ramiro ne découvrira jamais ce Moyen Age lumineux, sacral, impérial, classique, unitaire, aryen et solaire qui a constitué la plus haute forme d'ordre politique, social et vital de l'Occident européen et qui, selon Evola,

est l'unique civilisation qui, après la fin du monde antique, « mérite le nom de Renaissance ».

Dans cet enthousiasme pour la Renaissance, si symptomatique, s'insère le passage de Ramiro Ledesma aux positions de l'extrême nationalisme espagnol qui marqueront son itinéraire politique ; en effet, ce n'est pas par hasard, comme le mettra en relief le fondateur des J.O.N.S., que l'Espagne, « première nation de l'histoire moderne », réalise son unité à la Renaissance, l'ère où naquirent les « nationalismes » sous la forme de monarchies nationales. Dans cette admiration pour le phénomène renaissant s'insère aussi son estime pour Machiavel, pour ce que lui-même, avec des mots semblables à ceux de Mussolini, appellera « le monde subtil et raffiné de sa politique ».

Mais même si nous nous voyons forcé de faire toutes ces précisions critiques, indispensables et incontestables, nous n'en reconnaissons pas moins tout ce qu'il y a de précieux et de constructif, de grandiose intuition, dans sa pensée politique, de même que sa taille de génial précurseur, d'initiateur de tout un courant de pensée et de vie qui agira de façon décisive dans la vie politique et historique de l'Espagne. Le message du fondateur de **La Conquista del Estado** et des J.O.N.S. est en effet le point de départ, la cellule germinale, la prometteuse semence de la révolution espagnole et, donc, de ce que sera par la suite la Phalange. « Le grand précurseur », comme l'appela Legaz y Lacambra dans son **Introduccion a la teoria del Estado nacional-sindicalista,** le grand précurseur qui « vit avec une intuition géniale que nous sommes des hommes accomplis et complets en tant que nous sommes des Espagnols accomplis et complets, et non le contraire ». Ramiro Ledesma fut « l'homme choisi par le destin de l'Espagne pour introduire dans l'agonie du moment le cri initial de la Croisade » (S. Montero Diaz) ; l'homme qui « donna âme et doctrine à l'Espagne nationale » (E. Aguado). Sa pensée, « l'un des programmes politiques au contenu le plus profond et de la plus durable vigueur de notre temps », « tissa la trame de toute la pensée nationale avant la Croisade » (Miguel Moreno).

Ramiro Ledesma fut le premier à lancer en Espagne le cri de combat contre le système, sans tenir compte des préjugés et des lieux communs, alors comme de nos jours dominants. Et de sa voix puissante, ardente et combative il ouvrit dans le milieu langoureux et affaibli de l'Espagne de son temps toute une nouvelle voie d'immenses possibilités ; une voie que parcourerait par la suite la Phalange, dans

laquelle son message fut assumé, renforcé et complété — et aussi corrigé sur les points qui devaient l'être. Ramiro non seulement posa les fondements de la doctrine nationale-syndicaliste, non seulement donna une vigueur intellectuelle avec sa puissante intelligence et sa solide culture philosophico-scientifique à la révolution nationale espagnole, mais il lui insuffla aussi, avec sa passion et son enthousiaste dévouement, l'élan vital, poétique et symbolique qui devait le caractériser et que José Antonio développerait plus tard en l'enrichissant puissamment. Il fut celui qui réveilla, avec une clairvoyance géniale, la lucide passion de l'Etat et de la Patrie, la soif de rupture avec la civilisation bourgeoise libérale et marxiste, le projet de démonter révolutionnairement et à partir de positions nationales le désordre capitaliste, la volonté de dépasser l'artificielle dichotomie entre gauches et droites dans laquelle se débattaient les discussions politiques — toutes choses que la doctrine phalangiste reprendrait à son compte. Ramiro fut le créateur de la plupart des symboles, consignes et idées-force du nouveau mouvement. Il forgea lui-même le terme **Syndicalisme National** ou **National-Syndicalisme,** et ce fut aussi lui qui, avec d'autres camarades jonsistes, découvrit l'emblème du joug et des flèches et donna forme au drapeau rouge et noir. De véritables trouvailles sont ses cris de combat : **« Arriba los valores hispanicos «** (« Vivent les valeurs espagnoles »), « **No parar hasta conquistar »** (« Ne s'arrêter qu'à la conquête »), **« Por la Patria, el Pan y la Justicia »** (« Pour la Patrie, le Pain et la Justice »), **« Espana Una, Grande y Libre »** (« Espagne Une, Grande et Libre »). L'idée de l' « Empire solaire » espagnol symbolisé par les griffes de lion posées sur le soleil, est une autre de ses géniales intuitions créatrices.

En plus de tout ce qui précède, il faut mettre opportunément en valeur en la personne de Ramiro Ledesma une longue série de vertus et de qualités exemplaires : son généreux et désintéressé dévouement à la révolution espagnole ; son fervent patriotisme et son ardent amour du prochain — ce noble battement de son cœur, apparemment froid et dur, devant la misère du peuple et devant la ruine de la Patrie — ; la fermeté de ses convictions si passionnément et véhémentement défendues ; son grand sens critique, son honnêteté et son sentiment élevé de l'exigence (si l'on a beaucoup critiqué son abandon de la Phalange, on ne peut méconnaître que plusieurs de ses critiques étaient pleinement justifiées, rendant manifestes les traits de son caractère que nous venons de souligner) ; son esprit courageux et combatif que rien n'arrêtait ; la clarté et la

hardiesse de sa pensée, ne respectant aucun des faux principes du libéralisme et du marxisme ; son attaque frontale et son combat implacable contre les mythes et les lieux communs de l'ère démocratique, du système bourgeois-individualiste qui minait alors l'être de l'Espagne et asservit aujourd'hui tous les peuples d'Occident ; la beauté sobre, virile, austère, combative de sa prose, qui révèle toute une façon d'être — « sa prose de **tambor convocante** » (5) comme disait Tomas Borras ; « prose forte, coupée dans un espagnol sonore (...), directe, lancée adroitement au cœur des problèmes, sans une concession au lieu commun, ni une métaphore faible et précieuse (...), exemple haut et viril de tension polémique et température de rigueur passionnée » (S. Montero Diaz).

Et, par-dessus tout, l'exemple de son combat, l'exemple de sa vie, parfaitement en accord avec ses idées. Une vie entièrement consacrée à sa mission, dans un oubli total du succès ou de l'échec. Un combat inlassable, tenace et sauvage, le plus souvent dans la solitude et dans la pauvreté, auquel il sacrifia tout — une brillante carrière intellectuelle pleine de prometteuses possibilités, son activité professionnelle elle-même, ses goûts littéraires et philosophiques — et qui est couronné par l'épanchement de son propre sang dans le martyre. « Ce qui sauve l'œuvre de Ramiro, c'est le fait de l'avoir écrite avec sa vie et d'avoir su prendre dans ses filets la vie précaire qui emporte l'homme d'aujourd'hui, sans cesse exalté par les craintes et les pressentiments les plus contraires » (E. Aguado).

Pour toutes les raisons que nous avons énoncées, Ramiro constitue un exemple pour la jeunesse européenne traditionaliste-révolutionnaire d'aujourd'hui : un exemple de ce qu'elle ne doit pas être dans le domaine de l'orientation — ou, mieux, de la désorientation — doctrinale, et un exemple de ce qu'elle doit être dans la vie et dans le dévouement. Un exemple pour l'importance de l'élément doctrinal et pour la façon dont on ne peut envisager le combat de nos jours, et également un exemple pour la façon dont on doit vivre et mourir.

Antonio MEDRANO

(Traduit de l'espagnol
par Georges GONDINET)

---

(5) Tambour qui appelle au combat. (N.D.T.)

Morceaux choisis de Ramiro Ledesma Ramos

« Jeunes Espagnols ! Sur le pied de guerre ! Pour sauver les destinées et les intérêts espagnols, « La Conquista del Estado » s'apprête à mobiliser la jeunesse. Nous cherchons des équipes militantes sans hypocrisies face au fusil et à la discipline de guerre ; milices civiles qui abattront l'armature bourgeoise et anachronique d'un militantisme pacifiste. Nous voulons la politique avec un sens militaire, de responsabilité et de lutte. »

« Nos griffes espagnoles — symboles d'Empire — serreront le rapace capitalisme étranger » — « Face aux libéraux nous sommes actuels. Face aux intellectuels nous sommes impériaux. Vivent les valeurs espagnoles ! » (Mots d'ordre de **La Conquista del Estado**).

« Nous sommes postlibéraux. Nous savons aussi, et nous le disons également au peuple, que le libéralisme bourgeois a fini son cycle historique. Personne ne croit plus en son efficacité, et seuls les gouvernements hypocrites l'agitent comme une arme pour s'emparer du peuple. »

« Face à cette Europe dégradée, abattue et vieille, l'Empire espagnol doit représenter la grande offensive : nouvelle culture, nouvel ordre économique, nouvelle hiérarchie vitale.

Ce n'est qu'ainsi, en plein et triomphal optimisme que peut avoir lieu la création de nouvelles valeurs sur lesquelles asseoir l'Empire. Les mythes européens vaincus sont encore sans réponse adéquate, et il appartient à l'Espagne de les renverser définitivement. Il faut mettre à nu le degré de bêtise que suppose une démocratie parlementaire. Il faut montrer à l'Europe qu'elle vit dans une cécité politique absolue, avec ses machines branlantes dans la boue, méritant notre suprême dédain. »

« Nous voulons qu'on nous utilise dans une grande et géniale tâche ! Voilà notre cri de jeunes. L'enthousiasme bourgeois et bébête pour la liberté est valable pour les sots membres des athénées. Pas de liberté face à l'Espagne, mais entrer gigantesquement au service de l'Espagne. Pour cela, en Espagne il faut et il est très urgent de faire une grande Révolution. Pour répandre et faire découvrir la géniale tâche espagnole. Pour trouver notre voix univer-

selle. Pour déloger ces médiocrités qui aujourd'hui, comme hier, sont maîtresses du pouvoir. Pour discipliner notre économie et éviter la faim au peuple. »

« Nous devons nous projeter sur les points vitaux de la vie nationale, les influer et contrôler leurs battements. Sans oublier qu'à la conquête de l'Etat par nous doit précéder sa propre asphyxie. »

« Abattre la révolution socialiste, vaincre le marxisme, a un prix sur le marché de l'histoire et sur celui de la justice. Ce prix est celui de la révolution nationale. Une révolution qui au lieu d'anéantir l'esprit et l'être de l'Espagne, les fortifie, qui au lieu de ruiner et d'affaiblir la richesse nationale, la renforce, qui au lieu de semer la faim, la misère et le chômage parmi les masses, leur assure le pain, le travail et la vie digne. »

« Notre patriotisme est un patriotisme révolutionnaire, social et combatif. C'est-à-dire que nous ne nous réfugions pas dans la Patrie pour calmer ou pour arrêter les élans de quiconque, mais pour agir, combattre et obtenir ce qui nous manque. »

« Nous défendons un idéal hispaniste, de sens impérial, qui se heurte au pacifisme bourgeois pourri qui monte aujourd'hui. »

« Il n'y a de pire scepticisme ni de doctrine plus pernicieuse et impuissante pour les jeunes que de tomber dans la mise à l'écart, la désillusion et le mépris inactif pour les mobilisations et l'efficacité du genre politique. Ceux qui les adoptent se condamnent sans rémission à être tout le temps dans les nuages, à une éternelle enfance d'imbéciles et de castrés. »

« La politique, donc, non en tant que rivaux de tel ou tel parti, mais en rivalité permanente et absolue avec le système entier. Politique contre les politiques. Parti contre les partis. »

« Il n'y a pas de Patrie grande, libre et forte qui n'ait comme support une énorme plate-forme faite du courage des masses. Ce qui ne veut pas dire que celles-ci soient d'informes multitudes, à l'écart de la discipline et de l'action hiérarchisée. Au contraire, ce sont elles qui avec le plus de facilité et de naturel se mettent à leur place, et de là répondent et exécutent les consignes de leurs chefs. »

« La jeunesse espagnole actuelle a devant elle une étape

comparable à celle qu'ont traversé tous les peuples et toutes les races au commencement de leur expansion et de leur croissance. Une étape également comparable à celle de tous ceux qui se savent prisonniers, cernés et entourés d'ennemis.

La première chose à faire en pareil cas est la suivante et seulement la suivante :

IL FAUT ETRE DES SOLDATS.

La jeunesse d'Espagne se trouve maintenant devant ce très exigeant dilemme : ou se militariser ou périr. Il est impossible de l'ignorer. »

« Celui qui réussira aujourd'hui à entraîner en Espagne le plus grand élan révolutionnaire, remportera la victoire. Mais non, par contre, les voies pacifistes, de bon sens si l'on veut, qui ont peur des gestes virils auxquels en viennent les hommes dans les moments décisifs de l'histoire. »

« Une certitude ne peut être discutée : il faut mobiliser révolutionnairement l'Espagne des campagnes. Lui injecter le sens de la révolte armée, des désirs de violence. Le paysan espagnol a le droit de se « libérer » du **senorito** libéral bourgeois. Le droit au vote est une concession traîtresse et grotesque qui ne sert absolument pas ses intérêts. »

« Notre grand désir est de lancer la vague paysanne contre les villes décrépites qui trahissent le battement ultra-vital du peuple avec des discours et des niaiseries.

On doit maintenant plus que jamais rechercher le contact des paysans pour qu'ils renforcent la Révolution et qu'ils aident, de leur éclatante expression espagnole, à lui donner et à lui garantir une profondeur nationale. Le paysan, homme attaché à la terre, conserve mieux que personne la réalité espagnole, et doit s'occuper, à l'heure présente, de la défense de notre physionomie populaire. »

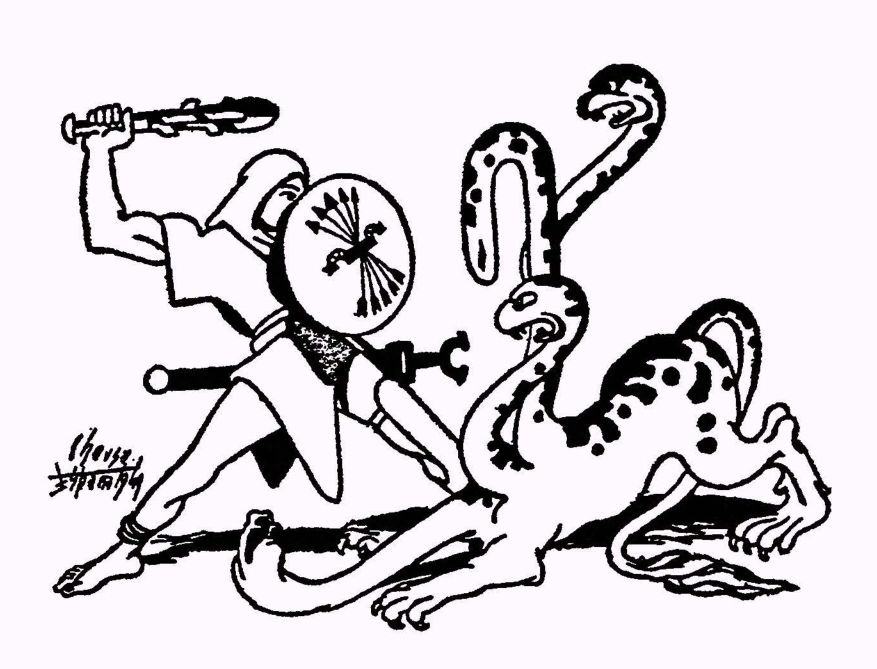
« Il faut armer les paysans et leur permettre d'être des acteurs du prochain grand conflit. »

« La vulgarité bourgeoise et parlementaire doit périr dans un piège efficace. Nos campagnes d'exaltation espagnole, d'anticapitalisme et de sentiers impériaux tendent à ceci : supplanter dans l'âme des gens les objectifs médiocres qu'on leur offre aujourd'hui, par d'autres de rayon plus étendu, plus adapté à la grandeur historique de notre peuple. »

« L'Espagne, par nature, essence et puissance, doit être candidate à l'Empire. Les phrases nationalistes sont ici des phrases impériales. L'Espagne est un pays de l'Univers, comme les lignes cosmiques d'Einstein. Ses routes font le tour du monde, comme nos glorieux navigateurs. A l'heure actuelle, face aux projets fédéralistes, il faut accentuer le caractère impérial que renferme le caractère espagnol. Que ce grandiose concept d'Empire soit le souffle efficace qui préside à l'union des régions autonomes.

Octroyer et permettre des autonomies régionales, oui, mais en échange de la reconnaissance par tous que la grande Espagne est matrice d'Empire. S'il y a encore des opinions craintives que la grandeur de ce vocable effraie, elles doivent être condamnées au silence, comme ennemies de l'authentique grandeur nationale. »

(Textes traduits de l'espagnol
par Georges GONDINET)





José Antonio PRIMO de RIVERA

LE FONDATEUR DE LA PHALANGE

« Il faut racheter les peuples contre eux-mêmes », disait Eugenio d'Ors, formulant ainsi un des principes de ce qu'il appelait la « politique de mission ». Ces mots pourraient résumer le destin tragique et la vie missionnaire de ce grand poète de la vie et du combat politique que fut José Antonio Primo de Rivera, que sa tentative de racheter le peuple espagnol conduisit au martyre.

Né à Madrid le 24 avril 1903, c'est le fils du Général Primo de Rivera, Marquis d'Estella et Grand d'Espagne, instaurateur de la Dictature qui régit l'Espagne dans la période qui va de 1923 à 1930 et qui la sortit de l'effondrement auquel l'avait soumise le régime parlementaire de la Monar-

chie Constitutionnelle. Il hérite de son père les dons de commandement les plus accusés et un port aristocratique, qui contribueront décisivement à former son futur rôle de chef. C'est l'aîné de six enfants, dont la majorité jouera aussi un rôle remarquable dans la gestation du mouvement phalangiste (que l'on pense au cas de sa sœur Pilar ou de ses frères Miguel et Fernando). Son enfance et sa prime jeunesse se passent à Algésiras, ville andalouse dont était originaire son père. Il fait ses études universitaires à l'Université Centrale de Madrid, où il obtient la licence en Droit en 1923. Durant cette même année, il accompagne son père dans le voyage qu'il fait en Italie, avec les Rois d'Espagne, et à Rome il est présenté à Mussolini, qui exercera sur le jeune aristocrate une incontestable fascination. En 1925, José Antonio ouvre une étude à Madrid, se consacrant entièrement à sa profession d'avocat, qu'il exerce brillamment et pour laquelle il éprouve une véritable passion. Sous la Dictature, il n'occupa aucune charge publique de quelque type que ce soit, vivant sans ostentation, retiré de la politique et se consacrant à son activité professionnelle. A aucun moment il ne prétendit se servir de son nom — de la position de son père — pour obtenir des avantages ou des prébendes qui ne proviendraient pas de son propre effort. Bernd Nellessen nous présente José Antonio comme « un jeune aux sentiments délicats, intelligent, qui s'intéressait beaucoup à la littérature, fidèle à la tradition catholique de sa famille dédiée au service de l'Etat ».

En 1930 meurt le Général Primo de Rivera à Paris, où il vivait en exil depuis la chute de son régime. Comme aîné, José Antonio hérite du titre de Marquis et devient Grand d'Espagne. C'est alors que commence son travail politique, surtout centré, en ce début, sur la défense de la mémoire de son père. Il mène à bien cette entreprise avec véhémence et une loyauté filiale exemplaire, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître, avec cette vision sereine et équilibrée qui le caractérisera toujours, les erreurs et les déficiences dont souffrit la Dictature. En 1931, il milite, fidèle à la tradition familiale, bien que timidement et toujours au second plan, dans les rangs monarchistes, qui essaient de se réorganiser. Il entre à l'Union Monarchiste Nationale, essai de création d'un bloc unitaire destiné à rassembler les deux branches bourboniennes, carlistes et alphonsins. En septembre de cette année, il fait irruption pour la première fois sur la scène publique en se présentant comme candidat aux Cortes (1) pour Madrid. Les thèmes de sa campagne

---

(1) Les **Cortes** : ensemble des deux chambres législatives (N.D.T.).

électorale tournent toujours autour de la défense de son père. Il n'est pas élu et ne tardera pas à perdre ses illusions sur le militantisme monarchiste en constatant les dissensions, l'inefficacité et le manque de vision qui règnent dans le camp monarchiste espagnol. Il commence à étudier le fascisme, dans le créateur duquel il voit l'homme politique génial qui fut l'ami de son père et son maître d'une certaine manière (ce n'est pas par hasard si le coup d'Etat du Général Primo de Rivera survint un an après la « marche sur Rome », comme la tentative de répéter en Espagne l'action salvatrice du **Duce** et de ses « chemises noires »). En 1932, à la suite de l'échec du soulèvement monarchiste de Sanjurjo, il est arrêté à Saint-Sébastien, et remis en liberté car il n'a pas le moindre lien avec la tentative de coup d'Etat.

1933 est une année-clé de la vie de José Antonio. Elle marque son entrée définitive dans l'arène politique, à laquelle il fera don de toute son énergie et de sa vie elle-même. Il commence à organiser ce qui va être plus tard le mouvement phalangiste avec des tentatives à peine ébauchées comme celle du « Front Espagnol » (**« Frente Espanol »**), celle du « Fascisme Espagnol » (**« Fascismo Espanol »**) ou celle du « Mouvement Espagnol Syndicaliste » (**« Movimiento Espanol Sindicalista »**). Le 16 mars 1933 paraît le premier (et unique) numéro d'**El Fascio**, périodique édité par Manuel Delgado Barreto, dont l'édition sera entièrement retirée par les autorités démocratiques. José Antonio collabore à la nouvelle (et avortée) publication par différents articles, parmi lesquels « Orientations pour un nouvel Etat », où se profile déjà une partie de ce qui sera l'idéologie phalangiste. Il commence par dire que « l'Etat libéral ne croit en rien, pas même en lui-même », et il conclut par l'affirmation suivante : « Toutes les aspirations du nouvel Etat pourraient se résumer en un mot : **Unité.** La Patrie est une totalité historique, où nous nous fondons tous, supérieure à chacun de nos groupes ». Dans une autre de ses contributions, qui paraît sous le titre de « Distinguos nécessaires », il déclare, tirant les opportunes leçons de l'expérience paternelle et dissipant tout malentendu : « Nous, nous ne proposons pas une Dictature », qui est toujours quelque chose de transitoire et ne touche pas le fond du problème, mais « une organisation nationale permanente », « un Etat fort » sur une base corporative. Le 13 octobre de la même année, il rend visite à Mussolini, avec lequel il a une conversation cordiale. Dans son prologue à la traduction espagnole de l'œuvre du chef italien **El Fascismo,** il rappellera cette entrevue qu'il eut avec le **Duce,** dans

lequel il voit l' « image du Héros fait Père, qui veille près de sa petite lumière permanente sur le travail et sur le repos de son peuple ».

Le 29 octobre 1933, il prononce le célèbre discours du Théâtre de la Comédie, d'une telle hauteur poétique et d'une telle nouveauté radicale qu'il réussira à impressionner Unamuno et qu'il restera comme l'une des pièces maîtresses, l'un des plus beaux témoignages de l'art oratoire espagnol du présent siècle. Par ce discours, la Phalange et son fondateur font acte de présence sur la scène de l'histoire d'Espagne. Cette réunion marque la naissance de la Phalange. Alors commence sa fébrile activité politique, que déjà rien ne pourra arrêter et qui, jour après jour, gagne en intensité et en élévation. Peu de mois après il est élu député aux Cortès pour la province de Cadix, et il fonde l'hebdomadaire **F.E.**, dont les forces marxistes empêcheront la diffusion par tous les moyens violents à leur disposition.

Février 1934 : a lieu la fusion de la Phalange Espagnole et des J.O.N.S., qui viennent ainsi unir leurs forces à ce qui est déjà indiscutablement le mouvement national-révolutionnaire le plus important d'Espagne. A la tête de la nouvelle organisation se trouve un triumvirat formé de Primo de Rivera, Ledesma et Ruiz de Alda. Cette année-là est aussi créée la « Section Féminine » du mouvement, à la tête de laquelle se trouve Pilar Primo de Rivera. José Antonio est victime, à Madrid, d'un attentat qu'il affronte avec courage, pistolet en main, faisant fuir ses assaillants. En mai de la même année, il voyage en Allemagne, pour étudier sur le terrain le régime national-socialiste. Pendant sa visite, le fondateur de la Phalange a un entretien avec Alfred Rosenberg, principal idéologue du national-socialisme, lequel, selon ce qu'il rapporte dans ses **Mémoires,** manifeste à José Antonio sa sympathie pour le mouvement phalangiste et déconseille au jeune leader espagnol la traduction de son œuvre, uniquement pensée pour l'Allemagne, lui faisant remarquer que « l'Espagne a ses propres traditions originales » et « au cas où elle aspirerait à l'établissement de nouvelles et justes formes de vie sociale elle devrait les rattacher à sa propre tradition » : un point sur lequel José Antonio se montre pleinement d'accord. En septembre 1934, il prend contact avec Francisco Franco, au moyen d'une lettre dans laquelle il appelle l'attention du jeune et déjà alors brillant général sur le danger de bolchevisation et de désintégration qui plane sur l'Espagne. Dans les premiers jours d'octobre est convoqué le premier Conseil National de la Phalange Espagnole des J.O.N.S., au cours duquel

José Antonio est élu Chef National. Sa première décision est l'adoption de la chemise bleue, couleur « nette, sérieuse, entière et prolétaire », comme uniforme du mouvement. 1934 est une année pendant laquelle José Antonio déploie une intense action de prosélytisme, parcourant les plus différentes régions d'Espagne et prononçant discours et conférences qui profilent le contour doctrinal de la Phalange.

En 1935 croît le climat de tension dans tout le pays. La sanglante tragédie de la guerre civile se dessine déjà. José Antonio intensifie sa campagne de recrutement et de diffusion des nouvelles idées dans les principales capitales espagnoles. Le 21 mars, il fonde le périodique **Arriba,** qui remplace **F.E.,** interdit par le régime en juillet 1934. Dans ce périodique il publie des articles et des essais d'une grande importance doctrinale, collaborant de même à l'hebdomadaire éudiant **Haz.** En juin a lieu dans la sierra de Gredos une réunion clandestine de la Junte politique, au cours de laquelle on s'accorde que la seule voie de sortie pour éviter la soviétisation, le démembrement et la ruine de l'Espagne, c'est la lutte armée. Francisco Bravo annonce la prochaine victoire des gauches, soutenant qu'au lieu d'attendre la persécution, il conviendrait mieux de préparer le soulèvement. A partir d'alors, l'attitude combative de l'organisation s'accentuera puissamment, ses efforts étant dirigés vers la préparation d'une rébellion militaire et populaire.

Vers le milieu de décembre de cette si critique année 1935, José Antonio assiste au congrès fasciste de Montreux, auquel sont présents, entre autres, Léon Degrelle (chef du rexisme belge), Marcel Bucard (leader du « Francisme »), Sir Oswald Mosley (leader des fascistes anglais), Corneliu Codreanu (capitaine de la « Garde de Fer » roumaine), le Colonel Fonjallax (un des principaux dirigeants du fascisme suisse), Vidkung Quisling (chef du Nasjonal Samling norvégien), le Prince Stahremberg (fondateur et inspirateur de la **Heimwehr** autrichienne), Anton Mussert (chef du **N.S.B.** hollandais) et Owen O'Duffy (leader des Blue shirts, les « chemises bleues » irlandaises). Lors de ce congrès, le chef de la Phalange se montre hostile à la constitution d'une sorte d'internationale fasciste, proposée par certains des assistants, car il considère ce projet incompatible avec le caractère éminemment national du mouvement qu'il dirige.

Après la victoire du Front Populaire aux élections de février 1936, la persécution de la Phalange et de ses dirigeants s'accentue. Le 14 mars, la Direction Générale de la Sûreté ordonne la fermeture de tous les centres du mouvement et l'arrestation des principaux chefs. José Antonio

est arrêté à son domicile et le jour suivant il entre à la Prison Modèle de Madrid. Dans sa cellule, il rédige sa « lettre aux militaires d'Espagne », feuille clandestine dans laquelle il appelle aux armes les militaires d'honneur pour qu'ils empêchent l' « invasion des barbares » et qu'ils arrêtent la ruine de la Patrie. Il qualifie dans cette lettre l'armée de « sauvegarde du permanent » et, dans les paragraphes intitulés « L'heure a sonné », il demande aux militaires espagnols de ne pas laisser sans réponse « le tocsin de guerre qui s'approche ». Le 20 mai, il ordonne le lancement de la publication clandestine **No importa**, dont quelques numéros paraîtront avant le 18 juillet.

Le 6 juin, après l'échec de plusieurs tentatives d'évasion, il est transféré à la prison d'Alicante, avec son frère Miguel. De là il donne l'ordre aux phalangistes de toute l'Espagne de collaborer au soulèvement militaire qui se prépare. Le 17 juillet, un jour avant le Soulèvement, il lance son dernier manifeste. Il y affirme que dans la lutte armée qui va éclater ne se décide pas autre chose que « la pérennité de l'Espagne », la réalité d' « une Patrie grande, unie, libre, respectée et prospère ». Dans les mois suivants échouent différentes tentatives de libération, entreprises par des groupes phalangistes de la région. Devant la peur de l'évasion, le Chef de la Phalange et son frère sont isolés. En novembre de cette année-clé pour l'Espagne et pour l'Europe, José Antonio passe en procès devant un « Tribunal Populaire », qui le condamne à mort. « Plaise à Dieu que mon sang soit le dernier sang espagnol qu'on verse dans des discordes civiles », dit-il dans son testament. Le 20 novembre, le fondateur de la Phalange est fusillé avec quatre autres jeunes, deux militants phalangistes et deux requetés, que peu avant de mourir il encourage en disant : « Courage, garçons, il ne s'agit que d'un moment. Nous obtiendrons une vie meilleure ! »

Pendant la guerre civile, dans l'Espagne nationale qui se refusait à croire à sa disparition définitive, on l'appela « L'Absent », jusqu'à ce qu'en novembre 1938 « le Caudillo », Francisco Franco, déclare publiquement sa mort.

La guerre finie, ses restes seront solennellement transférés, sur les épaules de phalangistes de la « Vieille Garde », d'Alicante à L'Escurial, dans le célèbre Monastère duquel ils reposèrent temporairement, avant d'être conduits, vingt ans plus tard, à leur lieu de repos définitif dans la monumentale basilique de la Valle de los Caidos, érigée par le Général Franco pour commémorer la geste de la « Croisade » et accueillir les restes des morts des deux camps.

José Antonio est, sans aucun doute, un des dirigeants fascistes européens dont le souvenir et l'héritage doctrinal exercent le plus puissant attrait sur la jeunesse de nos jours. Y contribuent de façon décisive son port noble et juvénile, sa position classique et profondément religieuse, son attitude toujours sereine et mesurée, sa langue claire et tranchante, son attitude révolutionnaire et combative, la beauté et le caractère contondant de ses expressions, l'exemple de sa vie et de sa mort (« il a toujours cru son exemple supérieur à ses paroles », écrit Luys Santa Marina, un de ses inconditionnels, fidèles jusqu'à la dernière heure), l'authenticité de son dévouement à l'action, qui s'intensifie par moments et finit scellé par son propre sang. Comme le disait Lain Entralgo dans sa période de ferveur phalangiste, le José Antonio des derniers moments, fruit mûr d'une lente évolution — ou si l'on préfère d'une transformation intérieure — est l'homme d'action exemplaire, « le chef révolutionnaire, capable d'allier une inabdicable dévotion à la forme et à l'intelligence avec les urgences démagogiques du héros politique » ; le chef populaire, « à la fois agitateur et aristocrate, styliste et révolutionnaire ». Robert Brasillach, le jeune poète français amoureux de l'Espagne, fusillé dans l'euphorie de la « libération » démocratique de 1945, considérait le « Jeune César » — comme on l'appelait dans l'Espagne nationale qui renaissait à la chaleur de son verbe — comme le héros le plus grand et le plus pur du fascisme, ce « mal du siècle » (2) qu'il a lui-même défini comme « la poésie du XXe siècle ».

Mais la force actuelle du message josé-antonien est surtout déterminée par l'excellence et la profondeur de ses formulations doctrinales, qui s'élèvent au-dessus des circonstances du moment et qui se caractérisent par leur profond réalisme, éloigné de toute démagogie et des mesquines passions que provoquent la lutte de partis et la politique de masses. On trouve chez peu d'hommes poltiques et de penseurs de ce siècle une analyse aussi lucide et un diagnostic aussi juste du mal qui afflige l'humanité, le tout uni à une précise et encourageante formulation des remèdes à appliquer.

José Antonio Primo de Rivera, n'en déplaise aux ennemis de sa doctrine, aux récalcitrants de l'antifascisme, s'est conquis de droit une place éminente dans l'histoire de la pensée espagnole. Et, cette place, personne ne peut encore la lui enlever. Comme l'écrivait Azorin, le maître de la

---

(2) En français dans le texte (N.D.T.).

« génération de 98 », José Antonio « s'éloigne au plus profond de l'histoire, et sa personne devient de plus en plus légère ; il a la légèreté de l'immortel (...). A mesure qu'il s'éloigne (...) une lumière pure, une sorte de lumière increéée, entoure sa personne ».

Son œuvre comprend beaucoup plus qu'une simple idée politique. C'est toute une vision du monde et de la vie qui s'y trouve tracée. Une vision du monde et de la vie de la plus haute valeur poétique, d'une nouveauté radicale et en même temps d'une nette inspiration traditionnelle, d'une puissante force transformatrice et révolutionnaire, authentiquement espagnole mais également d'une valeur universelle. Ce que les yeux de José Antonio embrassent de leur génial regard poético-philosophique, ce qui se trouve au centre de sa pensée et de sa doctrine, c'est le mal du monde moderne, le terrible problème de la décadence de l'Occident et de la culture européenne, la grave crise de l'humanité occidentale — crise dont le libéralisme, le communisme, le capitalisme, l'anarchisme, la désintégration de la Patrie, les luttes sociales, et tant d'autres phénomènes ne sont que des expressions partielles.

José Antonio est un authentique poète de la politique ; une authentique personnification de l'idéal que lui-même formulera dans une expression clairvoyante. En d'autres mots : un homme d'action et de pensée qui a épuré la politique de l'adultération dont elle avait souffert dans les temps modernes, qui l'a libérée de sa gangue d'impuretés, de mesquinerie et de bassesse auxquelles l'avait mêlée l'ère bourgeoise, et l'a revêtue du profil sacré, de la splendeur dorée et solaire de l'antique tradition impériale. Un « guerrier du divin » **(guerrero a lo divino)** — pour employer une expression médiévale espagnole —, dont le regard va au-delà des problèmes du moment et des frontières de sa patrie, pour devenir une vision prophétique et divinatoire d'une valeur permanente et universelle. Un homme politique qui s'élève au-dessus de la politique, qui va au-delà de ce que celle-ci signifie aujourd'hui et qui transforme l'action ordonnatrice de la société en une haute entreprise spirituelle, orientée vers le maintien de l'ordre divin de l'univers. « José Antonio, par sa conduite et sa doctrine — a écrit Per Engdahl, remarquable penseur suédois — fut un capitaine dans l'armée des héros de l'esprit (...). José Antonio, plus qu'un homme, fut un évangile, une doctrine — le National-Syndicalisme — qui après sa mort demeura non seulement pour les Espagnols, mais aussi pour toutes les forces nationales de l'Europe, comme un testament sacré. » « Le

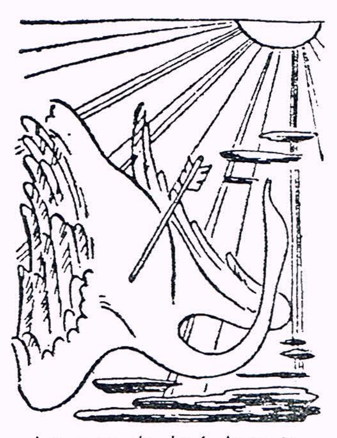
dernier grand penseur occidental de la nation », l'a appelé Jesus Fueyo y Feravia. Et Eurdiaga le considère comme le dernier des penseurs traditionalistes espagnols. Même si ces qualificatifs sont pleinement justifiés dans une vision rétrospective, je crois qu'on pourrait plutôt le considérer, avec le regard tourné vers le futur — ce futur qui, comme le signale la doctrine islamique, se trouve dans la main de Dieu —, comme le penseur et le poète anticipateur de l'Empire en plein XX[e] siècle, comme un des premiers hérauts de la restauration traditionnelle, impériale, aryenne et solaire de l'Occident. « Rêveur de l'Empire », l'appela Victor de la Serna. Et même s'il est certain que l'idée d'Empire présente dans l'idéologie phalangiste n'est pas vraiment l'idée authentique et traditionnelle, car elle ne réussit pas à dépasser la limitation nationale commune à tous les mouvements fascistes des années trente et quarante — l'Empire est conçu comme le résultat de la plus grande expansion du pouvoir d'une nation donnée, et non comme une réalité placée au-dessus de la nation —, néanmoins, la répudiation du nationalisme (proclamée, au moins, théoriquement et de manière explicite) et la vocation à l'universalité implicite dans la pensée josé-antonienne ouvrent la voie à une authentique formulation du principe impérial, adaptée aux temps actuels. Par ailleurs, la conception-clé de l' « unité de destin dans l'universel », appliquée à l'idée de Patrie, se prête de manière indépassable à une extension supranationale, devenant en ce sens parfaitement applicable à l'édification de l'Empire : unité supranationale, universelle, intégrée par des unités moindres qui trouvent en celle-ci leur plein sens et la place adaptée à la réalisation de leur destin particulier. Comme l'a fait remarquer un commentateur portugais de l'œuvre josé-antonienne, José Miguel Alarcao Judice, dans cette dernière la nation est conçue « comme une étape sur le chemin de l'universel », « comme moment d'une évolution qui portera au futur dépassement de la réalité nationale par des organismes d'un plus grand degré intégratif » : « un projet dont la réalisation et la perfection marquera le commencement d'un nouveau processus d'aspect supranational, pour lequel, à notre époque, il ne semble cependant pas encore y avoir les conditions ».

Par sa vie et par son œuvre, José Antonio figure certainement à l'avant-garde historique de la future révolution traditionnelle de l'Occident. Nous pouvons voir en lui un de ces hommes illuminés, qui, dans la conjoncture critique des années trente, eurent l'intuition de la possibilité d'un réveil et qui, avec toutes les insuffisances que l'on voudra, amorcèrent à travers leur action et leur pensée la Révolution

intégrale qui doit rénover la vie des peuples européens et qui, en les réinsérant dans l'ordre cosmique, devra les faire revenir à l'ordre et à la paix.

Antonio MEDRANO

(Traduit de l'espagnol
par Georges GONDINET)



La mort de José Antonio.

LA CORNEMUSE ET LA LYRE

Quelle attraction la terre natale exerce sur nous ! Aucun air ne nous paraît aussi léger que celui de notre pays ; aucune herbe plus tendre que la sienne ; aucune musique n'est comparable à celle de ses ruisseaux ! Mais n'y a-t-il pas dans cette succion de la terre une sensualité vénéneuse ? Elle a quelque chose d'un fluide physique, organique, d'une qualité presque végétale, comme si de subtiles racines nous attachaient à la terre. C'est le genre d'amour qui invite à se dissoudre. A s'amollir. **A pleurer. Celui qui** se dilue en mélancolie quand la cornemuse gémit. Un amour qui se réfugie et se replie de plus en plus vers une plus grande intimité : de la région à la vallée natale, de la vallée à l'eau dormante où se reflète la maison ancestrale ; du lac à la maison ; de la maison au coin des souvenirs.

Tout cela est très doux, comme un vin doux. Mais comme dans le vin, aussi, l'ivresse et l'indolence se cachent dans cette douceur.

Peut-on appeler patriotisme une telle manière d'aimer ? Si le patriotisme était la tendresse affective, il ne serait pas ce qu'il y a de meilleur dans les amours des hommes. Les hommes le céderaient en patriotisme aux plantes, qui les battent quant à l'attachement à la terre. On ne peut appeler patriotisme le sentiment que nous trouvons en premier lieu dans notre esprit : cette imprégnation élémentaire par le tellurique. Le patriotisme doit aller, justement, pour atteindre sa meilleure qualité, à l'autre extrême. Il doit être le sentiment le plus difficile, le plus épuré des gangues terrestres, avoir les contours les plus acérés et les plus nets, être le plus invariable. C'est dire qu'il doit avoir ses assises non pas dans la **sensibilité**, mais dans le domaine de **l'intelgence.**

Il est bien que nous buvions le vin doux de la cornemuse, mais sans lui livrer nos secrets. Tout ce qui est sensuel dure peu. Des milliers et des milliers de printemps se sont fanés, et deux et deux continuent encore à faire quatre comme depuis la création. Ne plantons pas nos amours essentielles dans l'herbe qui a vu se faner tant de printemps ; tendons-les comme des lignes sans poids et sans volume vers le domaine éternel où les nombres chantent leur chanson exacte.

La chanson que rythme la lyre, riche en entreprises parce qu'elle est savante en nombres.

Ainsi donc, ne voyons pas dans la patrie le ruisseau et l'herbe, la chanson et la cornemuse ; voyons-y un **destin**, une **entreprise.** La patrie, c'est ce qui a représenté dans le monde une entreprise collective. Sans entreprise il n'y a pas de patrie ; sans la présence de la foi en un destin commun, tout se dissout en contrées natales, en couleurs et en caractères locaux. La lyre se tait et la cornemuse chante. Il n'y a plus de raison, si ce n'est par exemple une raison économique subalterne, pour que chaque vallée continue à être unie à la vallée voisine. Le génie des empires — la géométrie et l'architecture — se tait pour que les génies de la désagrégation qui se cachent sous les champignons de chaque hameau sifflent leur appel.

José Antonio PRIMO de RIVERA

Traduction française extraite de **La réponse de l'Espagne**, textes choisis de José Antonio Primo de Rivera, Editorial Almena, 1964, p. 84-86.

LA TRADITION ET LA RÉVOLUTION

Que nous assistions à la fin d'une époque est une chose que personne à moins qu'il n'ait des vues intéressées n'ose plus nier. L'époque qui agonise a été courte et brillante ; sa naissance peut se situer dans la troisième décennie du XVIIIe siècle, son moteur interne s'exprime peut-être en un mot : l'optimisme. Le XIXe siècle — qui se déroule sous les ombres tutélaires de Smith et de Rousseau — crut en effet qu'en laissant les choses à elles-mêmes, celles-ci donneraient les meilleurs résultats dans le domaine économique et dans le domaine politique. On espérait que le libre-échange, le libre jeu de l'économie laissée à sa spontanéité déterminerait un bien-être indéfiniment croissant. Et on supposait que le libéralisme politique, c'est-à-dire la dérogation à toute règle qui ne serait pas acceptée par le libre consentement de la majorité, amènerait des bienfaits insoupçonnés. Au début, les faits parurent donner raison à ces prophéties : le XIXe siècle connut une des périodes les plus énergiques, les plus joyeuses et les plus intéressantes de l'Histoire ; mais ces périodes ont été connues, dans une sphère plus réduite, par tous ceux qui se sont décidés à gaspiller la grande fortune dont ils disposaient héréditairement. Pour que le XIXe siècle pût se donner le plaisir de marcher la tête en bas, il avait fallu que des siècles et des siècles antérieurs accumulassent de grandes réserves de discipline,

de dévouement et d'ordre. Peut-être que ce qu'on estimera comme la gloire du XIXe siècle sera, au contraire, l'exaltation posthume de ces siècles qui ressemblèrent le moins au XIXe siècle et sans lesquels le XIXe siècle n'aurait pas pu se payer le luxe d'exister.

Ce qui est certain c'est que l'éclat magnifique du libéralisme politique et économique dura peu de temps. Dans le domaine politique, cette irrévérence pour toute règle fixe, cette proclamation de la liberté de critique sans limites aboutit à un fait : au bout de quelques années le monde ne crut plus à rien ; pas même au libéralisme lui-même qui lui avait appris à ne pas croire. Et dans le domaine économique, le progrès indéfini dont on rêvait tourna, un jour, la tête de façon inattendue et montra un visage crispé par les horreurs de la prolétarisation des masses, de la fermeture des usines, des récoltes qu'on jetait à la mer, du chômage, de la faim.

Ainsi, au XIXe siècle, surtout à partir de la guerre, l'âme s'emplit de la stupeur amère des désabusés. Les idoles, redevenues du plâtre dans des niches, n'inspiraient plus de foi ni de respect. Et d'autre part, il est si difficile quand on a déjà perdu la simplicité de revenir à la croyance en Dieu !

*
**

Rendre aux hommes l'ancienne saveur de la règle et du pain ; voilà la tâche de notre temps. Leur faire voir que la règle vaut plus que le déchaînement ; que même pour se déchaîner parfois il faut être sûr de pouvoir revenir à un point d'attache fixe. Et d'autre part, dans le domaine économique faire que l'homme remette les pieds sur la terre, le lier d'une manière plus profonde à ses choses : au foyer où il vit et à l'œuvre quotidienne de ses mains. Conçoit-on une forme plus féroce d'existence que celle du prolétaire qui vit peut-être pendant quatre lustres en fabriquant la même vis dans le même atelier immense sans jamais voir complet l'objet dont va faire partie cette vis et sans être lié à l'usine par autre chose que par la froideur inhumaine de la feuille de paye ?

Toutes les jeunesses conscientes de leur responsabilité s'efforcent de redresser le monde. Elles s'efforcent de prendre le chemin de l'action et, ce qui importe plus, celui de la pensée, sans la vigilance constante de laquelle l'action est barbarie pure. Nous, les hommes espagnols dont la jeunesse s'ouvrit au milieu des perplexités de l'après-guerre,

nous pourrions mal nous soustraire à cette préoccupation. Notre Espagne se trouvait d'une part comme préservée de la crise universelle, d'autre part comme angoissée par sa propre crise, comme absente d'elle-même pour des raisons caractéristiques de déracinement qui n'étaient pas celles du reste du monde. Dans la conjoncture, certains espéraient trouver le remède en envoyant tout promener. (Cette idée de tout envoyer promener, quoi qu'il arrive, est une attitude caractéristique des époques fatiguées, dégénérées ; tout envoyer promener est plus facile que ramasser les morceaux, les recoller, séparer ce qui peut servir de ce qui est caduc... La paresse ne serait-elle pas la muse de beaucoup de révolutions ?) D'autres, avec une candeur risible, conseillaient en guise de remède le retour pur et simple aux antiques traditions comme si la tradition était un **état** et non un **processus** et comme si le miracle de revenir en arrière et de revenir à l'enfance était plus facile aux peuples qu'aux hommes.

Entre ces deux attitudes, il arriva à quelques-uns d'entre nous de penser s'il ne serait pas possible d'arriver à une synthèse des deux choses : de la révolution — non comme prétexte pour envoyer tout promener mais comme occasion d'une opération chirurgicale permettant de tout retracer d'une main ferme au service d'une règle — et de la tradition — non comme remède mais comme substance, non avec le dessein de copier l'œuvre des grands ancêtres mais avec l'espoir de deviner ce qu'ils feraient en de telles circonstances. La Phalange naquit. Ce fut le fruit de cette inquiétude de quelques-uns d'entre nous. Je doute qu'un mouvement politique soit venu au monde suivant un processus interne plus austère, suivant une élaboration plus sévère et avec un esprit de sacrifice plus réel de la part de ses fondateurs pour lesquels — qui va le savoir autant que moi ? — peu de choses sont plus amères que d'avoir à crier en public et à rougir de s'exhiber.



Mais comme tels ou tels modèles circulaient dans le monde et qu'un des traits caractéristiques de l'Espagnol est sa parfaite indifférence pour comprendre son prochain, rien ne put ressembler moins au sentiment dramatique de la Phalange que les interprétations qu'elle a fait fleurir autour d'elle dans l'esprit de ses amis et de ses ennemis. Depuis ceux qui sans ambages supposaient que nous étions une organisation destinée à distribuer des coups de trique jus-

qu'à ceux qui, avec plus d'allure intellectuelle, nous estimaient partisans de l'absorption de l'individu par l'Etat. Depuis ceux qui nous haïssaient comme les représentants de la réaction la plus noire jusqu'à ceux qui supposaient qu'ils nous aimaient beaucoup parce qu'ils voyaient en nous les futurs protecteurs de leurs digestions. Combien de stupidités n'aura-t-on pas dû lire et entendre sur notre mouvement ! Nous avons parcouru en vain l'Espagne en nous égosillant en discours. En vain nous avons édité des journaux. L'Espagnol, ferme dans ses premières conclusions infaillibles, nous refusait, même à titre d'aumône, ce que nous aurions estimé le plus : un peu d'attention (...).

José Antonio PRIMO de RIVERA

Traduction française extraite de **La réponse de l'Espagne,** textes choisis de José Antonio Primo de Rivera, Editorial Almena, 1964, p. 166-171.

LE SENS HÉROIQUE DE LA MILICE

La milice est une exigence, une nécessité inéluctable mimétisme. Ni un puéril « jouer aux soldats ». Ni une manifestation sportive de portée purement gymnastique.

La milice est une exigence, une nécessitée inéluctable pour les hommes et les peuples qui veulent assurer leur salut, un commandement irrésistible pour ceux qui comprennent que leur Patrie et la continuité de son destin historique demandent à grands cris, en un flot de voix impériales et impérieuses, leur encadrement dans une force hiérarchique et disciplinée, sous l'autorité d'un chef, dans l'obédience d'une doctrine, dans l'action d'une seule tactique généreuse et héroïque.

La milice dresse son bureau de recrutement à tous les coins de la conscience nationale. A l'attention de ceux qui conservent encore leur dignité d'hommes, de patriotes. A l'attention de ceux qui perçoivent toujours à leurs poignets le battement du sang espagnol et qui écoutent dans leur âme la voix de leurs ancêtres, enterrés dans la patrie solaire, et dans le cœur desquels résonne l'écho familier des gloires des hommes de leur nation et de leur race qui réclament leur perpétuité.

C'est la Patrie qui a besoin de notre effort et de nos bras ; c'est elle qui nous commande de nous donner un uniforme,

de nous faire tous comme un, de revêtir les chemises bleues de la Phalange. La Patrie est celle qui nous brode d'une main de femme — de mère, de fiancée — sur la poitrine, exactement sur la diane mouvementée du cœur, avide de lutte et de sacrifice, le joug et le faisceau, les flèches de notre emblème.

José Antonio PRIMO de RIVERA

Traduit de l'espagnol par Georges GONDINET. Texte original paru dans **Haz,** n° 6, 15 juillet 1935.

HOMMAGE ET REPROCHE A DON JOSÉ ORTEGA Y GASSET

La politique est-elle du ressort des intellectuels ? A cette question, lancée en public, deux groupes de personnes seraient prêts à répondre.

Premier groupe : Ceux qui se sentent directement concernés ; c'est-à-dire ceux qui se donnent eux-mêmes pour des intellectuels. Nous savons que beaucoup d'entre eux parlent de n'importe quel sujet d'une voix engoulante, les sourcils froncés et avec un irrésistible penchant à serrer toutes les conversations dans un corset de termes techniques difficiles, qu'ils appartiennent ou non à la technique du sujet traité. Nous savons que d'autres sont extra-fins : si fins, si fins qu'ils ne peuvent sortir dans la rue de peur qu'un souffle ne les tuât. Ceux-ci se regroupent en petites chapelles semi-mystérieuses, où, sur le bout des doigts, on extrait des jeux de mots quelques gouttes de beauté, accessibles aux seuls initiés. Si quelqu'un demande quel est l'apport de ceux-là — à la voix engoulante — ou de ceux-ci — les surfins — à l'œuvre de la pensée humaine, il apprendra avec stupeur que le plus que les uns et les autres aient mis au jour, c'est une seule ligne ; que plusieurs ont produit cent pages d'une hybridité pâle, sur lesquelles personne ne comprend comment les intéressés peuvent asseoir la conviction réconfortante de leur supériorité sur le reste des mortels ; et que quelques-uns ont écrit, mais oui, plusieurs volumes inintelligibles, avec lesquels, pour le moment, ils inquiètent le lecteur ordinaire, humblement convaincu de son incapacité à découvrir le merveilleux secret du sphinx porté à sa vue ; jusqu'à ce que quelque personne de santé normale et dégagée des déférences humaines révèle au

lecteur ordinaire de quelle façon ce pauvre simulacre de sphinx est privé de tout secret.

Second groupe : Les aristophobes (où placer mieux ce mot que dans ces lignes consacrées à don José ?) : ceux-ci, les gens qui s'obstinent à chercher aux choses des explications difficiles « les ennuient ». « Laissez-moi tranquille avec les intellectuels ; les intellectuels ne donnent aucune explication ; ce qu'il faut, ce sont des gens ayant de l'honnêteté et le sens commun. S'il y avait une douzaine de politiciens comme il en faut, l'Espagne serait rétablie en deux ans... » Ces personnes ont ainsi l'habitude de formuler en une minute le diagnostic et le traitement de la maladie de l'Espagne.

Comme, entre nous, il ne se conçoit de positions extrêmes qu'en dialectique (en dialectique, s'entend, parce qu'après, dans l'accord social direct, tous finissent par s'entendre et prendre des petits verres ensemble), ceux qui ne militent pas dans le premier des deux groupes supposés s'engagent avec courage dans le second. Ou des « intellectuels » sur leur parole ou des gens qui « savent par cœur » ce que sont les intellectuels et à quoi ils servent. Il est clair que ni l'un ni l'autre groupe ne compte pour celui qui se propose de consacrer quelques minutes à la méditation de cette question : la politique est-elle du ressort des intellectuels ?

Spécifiquement, la politique n'est pas du ressort des intellectuels. Mais pas, il s'en faut de beaucoup, pour les raisons qu'allèguent les aristophobes. Si une politique n'est pas exigeante dans ses plans — c'est-à-dire intellectuellement rigoureuse —, elle se réduit probablement à une palpitation alourdie sur la surface du médiocre. Il faut rechercher une explication plus profonde à l'échec réitéré des intellectuels en politique. Peut-être celle qui suit a-t-elle quelque valeur.

Les valeurs à la recherche desquelles les intellectuels s'évertuent sont de nature intemporelle : la vérité et la beauté, dans l'absolu, ne dépendent pas des circonstances. La rencontre d'une vérité est toujours opportune ; la recherche d'une vérité n'admet pas de contraintes venant de l'extérieur. Un des plus beaux traits de la vocation scientifique se trouve dans cette abnégation avec laquelle les ouvriers de l'intelligence s'efforcent, parfois, de suivre une piste dont la mort leur interdira de voir le terme. Des légions de savants obscurs cheminent par des déserts vers des terres promises que leurs yeux ne verront jamais. Par contre, la politique est, avant tout, temporelle. La politique est une

partie de jeu avec le temps dont il n'est pas permis de retarder un tour. En politique, il faut réussir, et réussir à l'heure juste. Le binôme de Newton représenterait la même chose pour les Mathématiques s'il avait été formulé dix siècles avant ou un siècle après. Par contre, les eaux du Rubicon durent mouiller les sabots du cheval de César en une minute précise de l'Histoire.

Un homme élevé dans la recherche des valeurs intemporelles — c'est-à-dire un intellectuel — peut un jour se sentir appelé par la politique. Dans certaines occasions, il n'est même pas moral de résister à l'appel. Il y a des conjonctures de commotion du monde ou de la Patrie dans lesquelles il peut devenir monstrueux de rester sous la lampe de sa cellule. Mais si l'on répond à l'appel de la politique, on ne peut y répondre à moitié. Ainsi, de même qu'avec la science on ne peut **flirter** — don José l'a dit —, on ne le peut avec la politique. Et il ne suffit pas de prendre une décision plus profonde que celle d'un simple **flirt,** il faut se rendre compte que le pas à franchir de la science à la politique implique une tragédie ; c'est-à-dire la prise en charge d'un nouveau destin et la rupture avec le précédent. En se chargeant d'une mission politique, l'intellectuel renonce à la plus chère de ses libertés : celle de réviser constamment ses propres conclusions ; celle de conférer à ses conclusions un caractère provisoire. La méthode philosophique repose sur le doute : tant que l'on opère dans le domaine de la spéculation, on a non seulement le droit, mais le devoir de douter et d'enseigner aux autres à douter méthodiquement. Mais en politique, non ; toute grande politique a besoin de l'illumination d'une grande foi. Vis-à-vis de l'extérieur — le peuple, l'histoire — la fonction de l'homme politique est religieuse et poétique. Les fils de communication établis entre le conducteur et son peuple ne sont pas exclusivement mentaux, mais poétiques et religieux. Justement, pour qu'un peuple ne se dissolve pas dans l'amorphe — pour qu'il ne se dévertèbre pas —, la masse doit suivre ses chefs comme des prophètes. Cette pénétration réciproque de la masse et de ses chefs a lieu par un processus semblable à celui de l'amour.

D'où l'imposante gravité de l'instant où l'on accepte une mission de capitaine. Par le seul fait de l'assumer, on prend le très grand et inéluctable engagement de révéler à un peuple — incapable, en tant que masse, de le trouver par lui-même — son authentique destin. Celui qui découvre la première note de la musique mystérieuse d'une époque ne peut plus se dispenser d'achever la mélodie. Il porte mainte-

nant en lui l'espoir d'un peuple et a ouvert le redoutable compte de la façon de l'administrer. Quelle n'a pas à être sa responsabilité si, comme dans le poème de Browning, il entraîne une tourbe infantile après le mensonge pour l'ensevelir sous la montagne dont on ne revient pas !



Don José Ortega y Grasset — qui fête ces jours-ci sa vingt-cinquième année de professorat — entendit l'appel de la politique. En cette heure de récompense, qui pourra nier, s'il est juste, la clairvoyance critique et la pureté morale de ses positions ? Il n'a pas dû crier la douleur de l'Espagne — « j'ai peu l'habitude de crier », a-t-il dit —, mais nous, les hommes nés après 98 (*), nous comprenons très bien l'intime douleur que cache la sobriété castillane de ses airs. Peut-être parce que nous avons appris à l'identifier dans ses livres. Comme nous monte à la gorge la médiocrité d'une Espagne privée d'une âme commune qui, en se déchaussant du cothurne de l'Empire, n'aurait pas trouvé de quoi marcher si elle n'avait pas mis des babouches ! Non ; don José ne voulut pas faire de la politique un **flirt**, mais il s'avoua vaincu. Lorsqu'il se rendit compte que « ce » qu'il était n'était pas « ce » qu'il eut voulu être, il tourna le dos avec désenchantement. Et les conducteurs n'ont pas le droit de se désenchanter. Ils ne peuvent livrer en capitulant les aspirations déçues de ceux qui les ont suivis. Don José fut sévère envers lui-même et s'imposa un long silence ; mais ce n'était pas de son silence mais de sa voix dont avait besoin la génération qu'il abandonna à l'insécurité. De sa voix prophétique et de sa voix de commandement.



Un autre essaiera peut-être de rendre nulles ces années d'excursion dans la politique. De retourner aux vieilles occupations avec un « il ne s'est rien passé pendant ce temps ». Don José sait que rien de ce qui a vraiment eu lieu ne peut être considéré comme nul. Les attitudes tragiques — comme se lancer dans la politique — n'ont pas de retour en arrière : ou bien elles se portent sur l'autre bord ou bien elles s'installent dans la tragédie quotidienne merveilleusement dépuratrice que représente le constat d'échec de ce qui fut la plus ardente espérance de sa vie.

(*) 1898 : date de l'abandon de la Souveraineté espagnole sur Cuba, Porto-Rico, Guam et les Philippines. (N.D.T.).

Mais rien de ce qui est authentique ne se perd. Lorsqu'un « éminent esprit » se donne entièrement jusqu'à s'épuiser en un généreux échec, le sacrifice ne se dilapide jamais. Ceux qui suivent ont désormais à leur actif l'apprentissage des erreurs. La critique antérieure a beaucoup défriché. D'autres bras, par des coups plus simples et plus forts, poursuivront l'ouvrage. A la fin — peut-être une fin imprévue par la critique antérieure —, ceux qui réussiront se souviendront avec gratitude de ceux qui, s'ils ne virent pas toute la vérité ou n'eurent pas les forces nécessaires à son intronisation, au moins tailladèrent beaucoup d'épouvantails armés de mensonges.

Une génération qui s'éveilla presque à l'inquiétude espagnole sous le signe d'Ortega y Gasset s'est imposée à elle-même, également tragiquement, la mission de donner des vertèbres à l'Espagne. Beaucoup de ceux qui s'engagèrent eussent préféré poursuivre, sans empressement ni emportement, leur vocation intellectuelle... Notre époque ne fait pas de quartier. Elle nous a donné un destin guerrier dans lequel il faut abandonner sans marchandage peau et entrailles. Par fidélité à notre destin, nous allons de place en place en supportant la honte des exhibitions ; en devant crier ce à quoi nous travaillons dans la plus silencieuse austérité ; en endurant les déformations de ceux qui ne nous comprennent pas et de ceux qui ne veulent pas nous comprendre ; en nous éreintant dans cet absurde simulacre habituel en quoi consiste la conquête de l' « opinion publique », comme si le peuple, qui est capable d'amour et de colère, pouvait être collectivement capable d'opinion... ; tout cela est amer et difficile mais ne sera pas inutile. Et pour ses vingt-cinq ans de professorat, nous pouvons offrir à don José Ortega y Gasset le cadeau d'une prédiction : avant que sa vie — que nous souhaitons tous longue, et qui, pour qu'elle soit digne de lui et longue, doit être féconde — s'éteigne, il viendra un jour où, au passage triomphal de cette génération dont il fut le maître lointain, il devra s'exclamer, réjoui : « C'est bien ! »

José Antonio PRIMO de RIVERA

Traduit de l'espagnol par Georges GONDINET. Texte original paru dans **Haz,** n° 12, 5 décembre 1935.

JULIUS EVOLA

LE FASCISME vu de DROITE

suivi de **NOTES SUR LE TROISIEME REICH**

- **L'auteur :**

Julius Evola (1898-1974) est considéré comme le principal représentant contemporain, avec René Guénon, de la pensée traditionnelle en Europe. En cinquante ans d'activité, il a publié une trentaine d'ouvrages (dont neuf ont été traduits en français à ce jour) et d'innombrables essais et articles.

- **Le livre :**

Dans cet essai, Julius Evola étudie le contenu doctrinal du fascisme italien en faisant abstraction aussi bien des exaltations et idéalisations « nostalgiques » (phénomène de « mythologisation ») que d'un certain dénigrement systématique et aveugle. Le point de vue adopté par l'auteur est celui de la Droite au sens de la « grande tradition politique européenne », la Droite comme dépositaire de valeurs directement rattachées à l'idée de l'Etat authentique, des « forces et traditions qui agirent de manière formatrice dans un groupe de nations et parfois aussi dans des unités supranationales avant la Révolution française. »

Sont ainsi successivement analysés : la doctrine fasciste de l'Etat ; les idées de nation et de patrie ; la question de la monarchie en Italie ; le parti unique ; le « ducisme » et le culte de la personnalité ; les institutions fascistes et la « Chambre des Corporations » ; la législation du travail de la République Sociale et le problème du « socialisme national » ; l'autarcie économique ; le « racisme » et l' « antisémitisme » fascistes ; la signification profonde de l'Axe Rome-Berlin-Tokyo.

Le même point de vue se retrouve dans la deuxième partie du livre consacrée au national-socialisme, l'auteur s'arrêtant surtout sur les éléments qui différencient le national-socialisme du fascisme. Sont passés en revue : la notion de peuple-race ; le « prussianisme » ; le **Führer-Staat** ; la réforme nationale-socialiste de l'entreprise et de la paysannerie ; la question juive et les diverses théories racistes ; l'antichristianisme nazi ; la conception de l'Etat comme un Ordre ; la structure et l'idéologie de la S.S. ; l'idéal du Nouvel Ordre Européen.

Complémentaire des **Hommes au milieu des ruines** (Les Sept Couleurs, 1972), **Le fascisme vu de Droite** se présente comme une contribution décisive à la création d'une historiograhie « traditionnelle » radicalement opposée aux schémas libéraux et marxistes.

Prix de vente : 65 F (ajouter 10 % pour frais de port).

Lecture complémentaire : **Pour en finir avec le fascisme,** par Daniel Cologne et Georges Gondinet (Cercle Culture et Liberté, 1977). Prix : 10 F. Port : 10 %.

TALON A REMPLIR

Nom : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je commande un (deux, trois...) exemplaire(s), et je joins la somme de .... Paiements à l'ordre de **Totalité** par mandats, chèques bancaires ou postaux. C.C.P. 13 925 03 W Paris.

Commandes :

Totalité : B.P. 141 - 75263 Paris Cedex 06, France.

ETHIQUE ET STYLE DE LA PHALANGE SELON JOSÉ ANTONIO

L'avenir conçu comme tranformation de l'homme, tel est le leitmotiv conformiste de l'idéologie désormais dominante. José Antonio en critiquait déjà le caractère aliénant et réactionnaire, il y a presque cinquante ans. Pour le fondateur de la Phalange, le dépassement ne peut être seulement un dépassement de la situation politique et sociale condamnée comme contredisant l'avenir. Il est d'abord et avant tout un dépassement, un progrès de soi-même, vers une norme transcendante. La vie n'a pas de valeur en soi, mais seulement en tant qu'elle s'efforce et tend vers une fin transcendante pour laquelle elle vit. Il en résulte que l'idée révolutionnaire, en tant que révolte contre l'injustice, est bonne et saine, mais qu'elle est un « opium du peuple », quand on fait croire aux masses qu'une réforme violente de la société pourrait dispenser chacun d'avoir à se réformer lui-même, de ses seules forces. L'action révolutionnaire ne peut résulter que d'un choix éthique, d'une certaine conception de l'homme, parce qu'il n'existe aucun courant fatal du devenir emportant l'humanité vers un but déterminé.

Cette attitude profondément spiritualiste du jeune leader de la Phalange ne s'explique vraiment, dans toute sa dimension, que par la vigueur de ses convictions chrétiennes. Sa totale adhésion au christianisme, il entend l'affirmer dès la rédaction des Points Initiaux : « La Phalange Espagnole ne peut considérer la vie comme un simple jeu de facteurs économiques — y lit-on —. Elle n'accepte pas l'interprétation matérialiste de l'Histoire. Le spirituel a été et est le ressort décisif de la vie des hommes et des peuples. Un des aspects prédominants du spirituel est la religion.

Aucun homme ne peut manquer de se formuler les éternelles questions sur la vie et la mort, sur la création et sur l'au-delà. A ces questions, on ne peut répondre évasivement,

il faut répondre par l'affirmation ou par la négation. L'Espagne a toujours répondu par l'affirmation catholique. L'interprétation catholique de la vie est, en premier lieu, la vraie, mais en outre, historiquement, l'interprétation espagnole. »

L'idée chrétienne, selon laquelle le progrès par rapport à soi-même doit être l'objectif de chacun, vit en lui. Ce qui est moral, c'est le sacrifice de soi, l'abnégation, l'héroïsme, le désintéressement, l'effort, le service du bien public sans autre récompense qu'une bonne conscience. La vraie révolution, la révolution totale, sera donc la révolution des esprits et des cœurs, la révolution des hommes et pas seulement des choses. Répondant à un impératif de poétisation de l'ordre politique, une minorité désintéressée, croyante, à l'esprit juvénile, aura pour mission de réveiller les vertus profondes sommeillant dans chaque Espagnol : la solidarité fraternelle, le goût du service, l'esprit de milice, le sens de la hiérarchie, le désir de norme, d'ordre et d'Universalité. Voilà pourquoi le style de la personne, projection externe d'une manière d'être interne, est essentiel chez le militant phalangiste.

Mais, comme la simple paraphrase ne permet pas d'exposer le contenu d'une pensée avec suffisamment d'exactitude nous préférons, ici, reproduire quelques extraits des « Discours et écrits » de José Antonio, particulièrement suggestifs. Sélectionnés et regroupés par thèmes, ils ont volontairement la forme d'un court Bréviaire de Style à l'usage exclusif du militant et sympathisant (1). Un mot encore, cependant, à propos de l'inévitable accusation mensongère proférée contre la Phalange : sa prétendue « morale de la violence ». Brièvement, nous répondrons, d'abord sur le plan des principes, que la violence n'est pas un postulat de l'idéal politique phalangiste. Elle constitue un moment de la dialectique politique. Il s'agit d'une violence employée à repousser une agression de même nature ou à défendre

---

(1) Pour ce faire, nous avons utilisé essentiellement :

— **Obras Completas de J.A.P.R.,** Edicion Cronologica, 1970, Ed. Almena ;

— L'Anthologie d'Adriano Gomez Molina, **José Antonio, testimonio,** 1969, Ed. Doncel ;

— **La réponse de l'Espagne,** textes choisis de J.A.P.R., 1964, Artes Graficas Ibarra ;

— Le chapitre « La révolution spirituelle : les valeurs morales du National-Syndicalisme » de l'ouvrage d'Arnaud Imatz **José Antonio et la Phalange Espagnole,** 1981, Ed. Albatros.

des droits, des valeurs ou des vérités intemporelles, quand les autres instances ont été épuisées. Ensuite, sur un plan purement circonstanciel, nous rappellerons un fait irréfutable : du 29 octobre 1933, date de fondation du mouvement, au 10 juin 1934, jour de la mort atroce du jeune Juan Cuellar — un des assassins, Juanita Rico, urinera sur son cadavre — la Phalange ne compte pas moins de 11 militants assassinés (2). Les responsables directs de ces attentats mortels sont les jeunesses socialistes — alors dirigées par Santiago Carrillo — et, dans une moindre mesure, les anarchistes. Or, dans le même temps la Phalange ne fait aucune victime parmi ses adversaires. Si l'on tient compte des 8 mois pendant lesquels elle se refuse absolument à répondre à la violence par la violence, la caricature stupide, répandue par une propagande abjecte, qui fait de José Antonio le chef d'une bande d'aventuriers criminels, ne tient pas. Il faudra même attendre le printemps 1936, plus de 65 victimes dans ses rangs et l'arrestation de la quasi-totalité de ses leaders pour que la Phalange se lance, finalement sans réserve, dans les actions de représailles.

Cette parenthèse fermée, il est temps de laisser place au vocabulaire plus suggestif, original et attrayant du martyr et Jefe de la Phalange :

« (...) notre mouvement ne serait pas complètement compris si l'on croyait que c'est seulement une manière de penser. Ce n'est pas une manière de penser, c'est une manière d'être. Nous ne devons pas nous proposer seulement la construction, l'architecture politique. Nous devons adopter, devant la vie entière, dans chacun de nos actes, une attitude humaine, profonde et complète. Cette attitude est l'esprit de service et de sacrifice, le sens ascétique et militaire de la vie. » (**Obras Completas** de J.A.P.R., page 68, 29 octobre 1933.)

La vocation poétique :

« Je crois que le drapeau est hissé. Maintenant nous allons le défendre, joyeusement, poétiquement. Car il est des gens qui, en face de la marche de la révolution, croient que pour réunir les volontés, il convient d'offrir les solutions les plus tièdes : ils croient qu'on doit cacher dans la propagande tout ce qui pourrait éveiller une émotion ou signa-

---

(2) Comme le scepticisme est aujourd'hui de rigueur, en voici la liste exacte : J. Ruiz de la Hermosa, Juan Jara, Paul Sampol, Tomas Polo Gallego, Vicente Perez, Matias Montero, Angel Abella, Angel Montesinos, Jesus Hernandez, José Hurtado et Juan Cuellar.

ler une attitude énergique et extrême. Quelle erreur ! Les peuples n'ont jamais été mis en branle que par les poètes, et malheur à celui qui ne saura pas dresser en face de la poésie qui détruit, la poésie qui promet !

En un mouvement poétique, nous dresserons ce désir fervent de l'Espagne ; nous nous sacrifierons ; nous renoncerons et le triomphe sera nôtre — un triomphe que — pourquoi vais-je vous le dire ? — nous n'allons pas obtenir aux prochaines élections. A ces élections, votez pour qui vous paraîtra le moins mauvais. Mais notre Espagne ne peut pas en sortir et notre cadre n'est pas là. Toute cette atmosphère est trouble, déjà fatiguée, semblable à celle d'une taverne à la fin d'une nuit crapuleuse. Notre place n'est pas là (...) Notre place est au grand air, sous la nuit claire, l'arme au bras, les étoiles au-dessus de nous. Que les autres poursuivent leurs festins. Nous, dehors, dans une veille tendue, fervente et sûre, nous pressentons dans la joie de notre cœur que déjà l'aube se lève. » (**O.C.** p. 69, 29 octobre 1933.)

« Dans notre mouvement, où technique et économie, doctrine et discipline sociales comptent tant, le premier mot a été poésie. » (Jato [D.], **La poesia en la dialectica de J.A.**, 1972, Alicante, p. 8.)

La valeur du service :

« Ceux qui conçoivent la vie pour elle-même veulent, avant tout, vivre, affirmer leur individualité entre toutes les individualités, exister par-dessus tout. Ceux qui comprennent l'existence comme un service, comme un chemin vers une fin supérieure, font toujours offrande de leur vie, tant que le sacrifice de la vie sert à l'accomplissement d'une fin suprême. » (**Obras Completas** de J.A.P.R., 1954, p. 571, 10 mai 1935.)

« Concevons la vie comme un service ; toute charge est une tâche et toutes sont également dignes, depuis la plus joyeuse, qui est celle d'obéir, jusqu'à la plus âpre qui est celle de commander.

La « Jefatura » est la charge suprême ; celle qui oblige à tous les sacrifices, même à la perte de l'intimité ; celle qui exige de deviner tous les jours les choses les plus imprévisibles avec la responsabilité angoissante d'œuvrer. Aussi faut-il comprendre la « Jefatura » avec humilité, comme un poste de service ; et c'est pour cette raison qu'on ne peut déserter ni par lassitude, ni par découragement, ni par lâcheté. » (**O.C.** p. 398-399, 21 janvier 1935.)

« Seul celui qui sert s'élève à la dignité humaine. Seul est grand celui qui tient une place dans l'accomplissement d'une grande entreprise. » (**O.C.** p. 47, 23 mars 1933.)

« Il y a deux façons de comprendre la politique ; comme carrière et comme service. La carrière consiste à engranger n'importe comment la popularité pour escalader les postes brillants. Le service consiste au contraire à accourir aux charges publiques pour contribuer, de là, avec abnégation, au destin supérieur de la Patrie, même au risque de perdre la popularité.

Je comprends la politique comme un service, et à partir de ce critère devant chaque problème, je me pose la question de ce qui est juste et convenable pour l'Espagne et pour ma province, au lieu de penser aux applaudissements que pourraient me valoir telle ou telle attitude. Je crois qu'essayer de flatter toujours les inclinations de l'opinion — justes ou fausses — est une façon de se livrer au commerce des voix. » (**Textos Ineditos y Epistolario de J.A.P.R.**, 1956, p. 317, 1er janvier 1939.)

Aristocratisme et Bolchevisme :

« Est bolchevique celui qui aspire à obtenir des avantages matériels pour lui et pour les siens, quoi qu'il arrive ; est antibolchevique, celui qui est prêt à se priver de jouissances matérielles pour défendre des valeurs de qualité spirituelle. Les vieux nobles, qui, pour la Religion, pour la Patrie et pour le roi, compromettaient leurs vies et leurs domaines, étaient la négation du bolchevisme. Ceux qui aujourd'hui, avec nous, devant un système capitaliste qui craque, sacrifient leurs commodités et leurs avantages pour parvenir à un réajustement du monde, sans que le spirituel ne fasse naufrage, ceux-là sont la négation du bolchevisme (...) Inversement, ceux qui s'obstinent à jouir sans fin de plaisirs gratuits, ceux qui estiment plus urgente la satisfaction de leurs dernières superfluités que le secours d'un peuple affamé, ces interprètes matérialistes du monde sont les véritables bolcheviques. Il s'agit là d'un bolchevisme d'un étonnant raffinement : le bolchevisme des privilégiés. » (**O.C.** p. 644, 31 juillet 1935.)

Discipline et Sacrifice :

« Les autres disent qu'ils apporteront tels ou tels avantages. Qu'ils disent ce qu'ils veulent ! Nous, pour le moment, nous ne promettons rien. Nous recrutons des gens pour le sacrifice, pour le dur combat et même pour la mort. De tout temps, les hommes ont agi davantage par devoir que par

intérêt ; camarades ! il nous faut vivre une époque dure, austère, surchargée de devoirs. Eh bien, réjouissons-nous en profondément ! » (**Textos Ineditos**, p. 254, 5 janvier 1935.)

« Ceux qui participeront à cette croisade devront habituer leur esprit au service et au sacrifice. Ils devront considérer la vie comme une milice ; discipline et danger, abnégation et renoncement à toute vanité, envie, paresse et médisance. Dans le même temps, ils serviront cet esprit d'une manière joyeuse et sportive. » (**O.C.** p. 93, 7 décembre 1933.)

« La phalange est ainsi. Nous qui y militons, devons renoncer aux commodités, au repos, aux anciennes amitiés et aux affections profondes. Nous devons être prêts à subir les blessures les plus déchirantes. Nous devons considérer la mort — les meilleurs d'entre nous l'ont montré — comme un acte de service. Pire, nous devons nous égosiller partout, au milieu de la déformation, de l'interprétation erronée, de l'indifférence égoïste, de l'hostilité de ceux qui ne nous comprennent pas et nous haïssent ; nous devons subir les griefs de ceux qui nous imaginent au service d'intérêts occultes ou simulateurs d'inquiétudes authentiques. La Phalange est ainsi. Par miracle — alors que l'on pourrait s'attendre à y voir surgir l'égoïsme — elle ne cesse de croître, de se multiplier. Pour chaque mort héroïque ; pour chaque désertion par lâcheté, dix, cent, cinq cents nouveaux militants surgissent pour occuper la place.

Voyez, femmes, comme nous avons fait de l'abnégation — vertu qui vous est surtout propre — une vertu capitale. Dieu veuille qu'avec elle nous parvenions aux mêmes sommets que vous, Dieu veuille que sur ce plan nous devenions si féminins qu'un jour vous puissiez nous considérer vraiment hommes ! » (**O.C.** p. 539-540, 28 avril 1935.)

« Nous avons choisi, en toute connaissance, la voie la plus dure, avec toutes ses difficultés, avec tous ses sacrifices, nous avons su dégager, sais-je si c'est la seule ? — une des veines héroïques qui restaient encore sous la terre d'Espagne. Quelques rares paroles, quelques rares moyens extérieurs ont suffi pour que dix-huit jeunes camarades, à qui la vie promettait tout, réclament la première place dans les rangs où l'on meurt.

Nous, sans moyens, avec notre pauvreté, avec nos difficultés, nous recueillons tout ce qu'il y a de fécond et de profitable dans notre Espagne. Et nous voulons que la difficulté continue jusqu'à la fin et après la fin ; que la vie nous soit difficile avant le triomphe et après le triomphe. Il y a

quelques jours, je rappelais devant un public restreint un vers romantique : « Je ne veux pas le Paradis, mais le repos », disait-il. C'était un vers romantique, un retour à la sensualité : c'était un blasphème, mais un blasphème basé sur une antithèse juste ; il est certain que le Paradis n'est pas le repos. Le Paradis est contre le repos. Au Paradis on ne peut être couché, on est debout comme les anges. Eh bien, nous, qui avons déjà mené sur le chemin du Paradis la vie des meilleurs d'entre nous, nous voulons un Paradis difficile, droit, implacable, un Paradis où l'on ne se repose jamais et qui ait, de chaque côté de ses portes, des anges armés d'épées. » (**O.C.** p. 570, 19 mai 1935.)

Esprit de milice et violence :

« La milice n'est ni une expression fantaisiste ou mimétique, ni un puéril « jeu de soldat », ni une manifestation sportive comme peut l'être la gymnastique.

La milice est une exigence, une nécessité inévitable pour les hommes et les peuples qui veulent se sauver, une loi irrésistible pour ceux qui sentent que leur « Patrie » et la continuité de son destin historique exigent à grands cris, en un flot de voix impériales et impérieuses, l'encadrement dans une force hiérarchique et disciplinée, sous le commandement d'un chef obéissant à une doctrine, et agissant avec une seule tactique généreuse et héroïque. » (**O.C.** p. 615, 15 juillet 1935.)

« La vie est milice. La Phalange est milice. Et l'un des premiers renoncements qu'exige la vie militaire est celui de ne jamais murmurer. Les soldats ne murmurent pas. Les phalangistes ne murmurent pas. Le murmure est la perte — presque toujours lâche — d'une énergie insuffisante pour accomplir en silence le devoir.

Ceux qui parmi nous ne se sentent pas assez forts de caractère pour surmonter une tendance au murmure, doivent se juger eux-mêmes et s'expulser de la Phalange comme indignes d'y appartenir. » (**Textos Ineditos,** p. 179-180, 18 janvier 1934.)

« Et nous voulons enfin que si cela doit s'obtenir, en quelque cas, par la violence, nous ne nous arrêtons pas devant la violence. Car, qui a dit — en parlant de « tout sauf la violence » — que la plus haute des valeurs morales réside dans l'amabilité ? Qui a dit que quand on insulte nos sentiments, plutôt que de réagir comme des hommes, nous sommes obligés d'être aimables ? La dialectique est bien comme premier instrument de communication. Mais il n'y a plus d'autre dialectique admissible que celle des poings et

des revolvers quand on porte atteinte à la Justice ou à la Patrie. » (**O.C.** p. 67-68, 29 octobre 1933.)

Style et vie :

« Cœur et style ! Voilà ce qui compose l'Espagne. Maintenant on nous parle beaucoup contre le style, on nous dit que personne ne fit rien de grand en se rendant compte qu'il avait un style. Et qu'importe qu'il s'en rendit compte ? L'important était de l'avoir ; en cela le style est comme ce que Gœthe appelait l'idée de son existence ; c'est la forme interne d'une vie qui, consciemment ou inconsciemment, se réalise dans chaque action et dans chaque mot. » (**O.C.** p. 417, 24 février 1935.)

Jeunesse et Politique :

« La génération est une valeur historique et morale ; appartiennent à la même génération ceux qui perçoivent le sens tragique de l'époque où ils vivent, et qui, non seulement l'acceptent, mais assument pleinement la responsabilité du dénouement. Les octogénaires qui se joignent à cette tâche de responsabilité et d'effort appartiennent à notre génération ; par contre, ceux qui, même jeunes, restent à l'écart de l'effort collectif, seront exclus de notre génération comme le sont les microbes malins d'un organisme sain. » (**O.C.** p. 712, 17 novembre 1935.)

« (...) aucun régime ne tient s'il ne s'entoure à sa naissance de la jeune génération, et pour recruter les jeunes, il faut trouver les mots justes, la formule juste pour exprimer une idée. » (**O.C.** p. 245, 6 juin 1934.)

« Nous sommes jeunes. Trop souvent nous avons entendu répéter avec une emphase souveraine que nous luttions ainsi parce que nous n'avions rien à perdre. Il n'en est rien ! Même ceux qui parlent ainsi ne le sentent pas, ne peuvent pas le sentir. Ils savent trop, parce qu'eux aussi ont été jeunes, que mieux vaut un avenir à faire qu'une vie déjà faite. Que mieux vaut une espérance qu'une réalité...

Peut-être certains vous diront-ils, sur un ton d'une supériorité insupportable, que vous ne devez pas rester dans nos rangs, que vous devez écouter les conseils d' « homme » et abandonner les « folies ». Répondez-leur que les hommes ne se mesurent ni à la taille, ni aux mots, que les hommes se mesurent et se voient sur le terrain des faits, de l'action qui est notre terrain. Et s'il est vrai que nous sommes fous que bénie soit la folie de cet amour qui nous porte à donner à la Patrie la chose la plus précieuse qui nous fut donnée : notre sang. » (**O.C.** p. 514-515, 11 avril 1935.)

Jean de CALATRAVA

JOSÉ ANTONIO ET LE NATIONAL-SYNDICALISME

En avril 1936, dans un article écrit pour le journal « Informaciones » — non publié à cause de la censure — le jeune leader et fondateur de la Phalange, José Antonio Primo de Rivera, s'interrogeait en ces termes : « Qu'est-ce que le citoyen espagnol moyen aura fini par savoir de notre Mouvement (...) ? (...) Précisément, en fondant la Phalange, nous nous imposâmes comme le plus strict devoir de conserver toujours deux choses qui n'en font presque qu'une : la rigueur intellectuelle et le style (...) La Phalange est le seul parti national (les marxistes ne sont pas nationaux) disposant d'un corps de doctrine établi (...) On nous a même raillés pour ce prurit de systématisation (...) Gil Robles (1) me traita d'essayiste (...) Pour nous être comportés en essayiste et ne pas être tombés dans l'idolâtrie de l'action, de l'agitation bruyante et stérile (...) je crois que nous avons préservé notre œuvre de beaucoup de risques d'échecs. »

Quarante-cinq ans après sa mort, que peut-on penser de cette affirmation ? Si l'on préfère : quelle est aujourd'hui la valeur et l'actualité des idées essentielles de son œuvre, le National-Syndicalisme ? Pour des raisons diverses, la mauvaise foi et la méconnaissance du thème ayant leur part, il existe en France très peu de travaux éclairant le contenu véritable de la doctrine phalangiste. Dans ce bref article, nous nous efforcerons de résumer les principes du National-Syndicalisme, sans prétendre pour autant remplacer une bibliographie limitée, mais bonne, désormais à la portée du public français (2). Ces quelques lignes constituent même de par leur caractère élémentaire, une invitation à s'inté-

---

(1) Gil Robles était le principal dirigeant de la CEDA (Confédération des droites libérale et conservatrice).

(2) Cf. surtout : **La réponse de l'Espagne,** textes choisis de José Antonio Prima de Rivera (1903-1936), Madrid, 1964, Artes Graficas Ibarra, S.A., Batalla del Salado, 49 ; et Imatz (A.), **José Antonio et la Phalange Espagnole,** Paris, 1981, Ed. Albatros.

resser au thème et à lire les « écrits et discours » de José Antonio.

Qu'est-ce que le National-Syndicalisme ? :

Le National-Syndicalisme est un courant idéologique qui a pour objectif la régénération de la communauté nationale par la voie d'un retour sur elle-même, d'une meilleure connaissance de ses racines profondes. Il prétend unir, de façon cohérente et indissoluble, le sentiment national ou les « valeurs spirituelles » à la volonté révolutionnaire dans l'ordre social. En d'autres termes, il unit deux idées : la Patrie et la Justice Sociale, l'Esprit et les nécessités matérielles.

Les antécédents du National-Syndicalisme :

Les premiers Nationaux-Syndicalistes se définissent comme les « neveux de la génération de 98 », génération littéraire et politique dans laquelle ils cherchent le secret du chemin de la rédemption pour l'Espagne (3). De façon encore plus large, ils sont les héritiers d'une pléiade d'auteurs représentatifs d'un nationalisme tant démocratique et libéral que conservateur et autoritaire : Canovas del Castillo, Ganivet, Larra, Maeztu, Costa, Maura, Azorin, Pio Baroja, Menendez Pidal, E. d'Ors, Maranon, Perez de Ayala, voire Araquistain ou Salvador de Madariaga. Ces auteurs ont tous, à des degrés divers, la hantise d'une grandeur qui ne cesse de se défaire, la nostalgie d'un grand destin collectif à la mesure d'un incomparable passé de gloire, le désir de préserver la communauté nationale d'une irrémédiable décadence. Deux ont cependant imprégné plus profondément la pensée de José Antonio : José Ortega y Gasset et Unamuno (4).

Nous ne pouvons relever ici les ressemblances et différences idéologiques entre José Antonio, Unamuno et Ortega. Disons simplement que les deux philosophes étaient des libéraux, l'un indifférent en matière religieuse — Ortega — et l'autre franchement hétérodoxe — Unamuno —. José Antonio ne pouvait donc être d'accord avec eux sur ce double plan. La Phalange est par définition anti-libérale et

---

(3) Rappelons que le traité de Paris, du 10 décembre 1898, confirme l'abandon de la souveraineté espagnole sur Cuba, Porto-Rico, Guam et les Philippines.

(4) Surtout le José Ortega y Gasset de **Espana Invertebrada** et de **La révolte des masses** (Paris, 1967, coll. Idées) et le Unamuno de **Le sentiment tragique de la vie** (Paris, 1971, coll. Idées), de **En torno al casticismo** et de **La vida de Don Quijote y Sancho.**

essentiellement catholique (5). Néanmoins, outre une préoccupation identique pour la régénération de l'Espagne, il faut souligner leur commune conception de l'Homme face aux positions déshumanisées du socialo-marxisme. Pour Unamuno et José Antonio, l'homme porteur de « valeurs éternelles » est celui qui « fait » l'histoire et qui conditionne sa propre personnalité. Attitude « poétique » en parfait accord avec le profond sens tragique de la vie espagnole. Pour Ortega, adoptant une position moyenne, « logique et rationnelle », ce sont les circonstances qui forment une partie importante de l'être humain. Mais tous trois s'opposent au marxisme, selon lequel c'est le matérialisme historique et la lutte des classes qui « fait » et conditionne la personnalité de l'homme. Enfin, avec Ortega, José Antonio désire que les meilleurs édifient pour tous une société plus juste, reposant sur les principes d'unité de grandeur et de liberté, mais la manière d'être, le style et l'éthique du fondateur de la Phalange accusent avant tout l'impact des idées de Unamuno.

Il reste que les influences culturelles subies par José Antonio ne sauraient être limitées aux deux figures de proue du libéralisme espagnol du début du siècle, ni même à l'ensemble de la génération de 98. Il convient plus particulièrement de citer — outre les auteurs classiques Aristote et Platon — l'œuvre juridique de Duguit, Kelsen, Stammler, Jhering, Jellinek, Sanchez Roman, Clemente Diego, les textes de Spengler, Sombart, Henri de Man, Keyserling, les travaux des syndicalistes Sorel, Owen, Laski, Cole, Mellor, Ruskin, Olariaga... toute la pratique du syndicalisme révolutionnaire espagnol avec Salvador Segui et Angel Pestana, le radicalisme révolutionnaire de Ramiro Ledesma Ramos, les penseurs espagnols Gracian, Saavedra,

---

(5) Tous les grands leaders de la Phalange étaient catholiques : José Antonio, Onesimo Redondo, Sanchez Mazas, Ruiz de Alda. Manuel Mateo — ancien leader communiste — était agnostique, mais son entrée à la Phalange fut inconditionnelle. Son attachement à José Antonio en fit l'un des hommes les plus disciplinés de la Phalange. Le cas de Ramiro Ledesma Ramos, et d'une poignée de ses amis ex-jonsistes, est différent. Ramiro Ledesma, influencé par la philosophie allemande — notamment par l'égalitarisme métaphysique de Nietzsche — n'était pas catholique. En 1935, reprochant à José Antonio ses scrupules idéologiques et son manque d'allant révolutionnaire, il fut à l'origine d'un complot contre lui. Après son expulsion de la Phalange, en été 1936, selon Manuel Hedilla, Ramiro Ledesma, repenti, désirait vivement réintégrer les rangs du Mouvement. Enfin, le 27 octobre 1936, quarante-huit heures avant d'être assassiné en prison, il demanda à se confesser et reçut l'absolution du père José Ignacio Marin.

Fajardo, Cadalso, Feijoo, sans oublier les grands précurseurs traditionalistes Balmes, Donoso, Menendez y Pelayo, Vasquez de Mella ; dans l'ordre religieux : la Bible, Saint Augustin, Saint Thomas, Saint François de Sales, le Kempis (Imitation de N.S.J.C.) ; enfin, se retrouvent également sur sa table de travail Hitler, Rosenberg, Mussolini, Malaparte, Maurras, Trotsky, Lénine, Marx, etc. En définitive, tous les grands courants de pensée confluent dans son œuvre. Il les assimile de façon critique, à partir d'une position profondément chrétienne, et les transcende tous. Quant à sa caractéristique la plus originale, c'est sa nouvelle manière de formuler la politique, son langage attractif et attrayant.

Le National-Syndicalisme comme philosophie politique :

Plus qu'une simple doctrine politique, le National-Syndicalisme est une authentique philosophie politique. Il est à la fois une construction intellectuelle découlant de principes et une manière d'être, un style de vie. Manière de penser et d'être « révolutionnaire », qui implique un changement total des mentalités et des habitudes. Précisons que le mot révolution n'a pas ici son sens vulgaire de soulèvement, de rébellion, d'action violente désordonnée des masses dans la rue. Il s'agit au contraire de l'altération complète d'un système politico-social dépassé et injuste pour le remplacer par un ordre plus juste.

Le rejet du libéralisme et du marxisme :

Le National-Syndicalisme constitue le dépassement des deux grandes révolutions contemporaines — libérale et marxiste —, qu'il considère partielles, « classistes » et incomplètes. Aux sociétés matérialistes — libéralo-capitaliste et socialo-marxiste — il oppose la société syndicaliste, organique et transcendante : face au matérialisme, le spiritualisme. Face aux abstractions du démocratisme bourgeois, qui se complaît dans l'atmosphère artificielle des professionnels de la politique, face au communisme-marxiste, qui impose la dictature du Parti, le National-Syndicalisme dresse la politique concrète du Travail et des Relations Humaines.

L'Etat National-Syndicaliste :

Il en résulte que l'Etat National-Syndicaliste repose sur les groupements naturels de vie en commun et sur les organisations ou associations professionnelles : famille, commune, province, région, entreprise, corporation, syndicat, etc. L'Etat est ainsi au service du citoyen, parce qu'il intègre tous les véritables organes de vie en commun où la personne peut affirmer ses besoins et réaliser ses aspirations.

Ces organes constituent eux-mêmes deux chambres : la Chambre Syndicale et la Chambre Territoriale, qui à leur tour forment une troisième chambre aux fonctions législatives.

L'Homme comme porteur de valeurs éternelles :

A l'opposé de l'individualisme libéral et du collectivisme socialo-marxiste, le National-Syndicalisme adopte devant l'homme une position personnaliste. Son projet est d'harmoniser la sphère individuelle et sociale, son lemme : « l'homme en relation avec les autres ».

Le National-Syndicalisme part de la conception chrétienne de l'homme : être doté d'une âme, d'un esprit et d'un corps, capable d'un destin éternel, « porteur de valeurs éternelles ». Aussi accorde-t-il le plus grand respect à la dignité humaine, à l'intégrité de l'homme et à sa liberté. Mais cette liberté profonde ne saurait permettre de saper les fondements de la vie commune que sont « l'Autorité, la Hiérarchie et l'Ordre ».

Il ne faut pas en déduire qu'il s'agit d'une idéologie confessionnelle. Le Point 25, des fameux 27 Points de la Phalange, affirme clairement : « Notre Mouvement incorporera le sentiment catholique de glorieuse tradition, prédominant en Espagne, dans l'œuvre de reconstruction nationale ». Mais « l'Eglise et l'Etat accorderont leurs domaines respectifs, sans admettre aucune intervention ou activité qui détériore la dignité de l'Etat ou l'intégrité nationale ».

La Patrie comme unité de destin dans l'universel :

Contrairement à ce que l'on entend souvent, le National-Syndicalisme n'est pas un « nationalisme ». En effet, il ne fonde pas ses aspirations unitaires ou intégratrices sur des sentiments élémentaires spontanés, naturels — langue, race, territoire — mais sur une réalité historique et une volonté de mission.

Le nationalisme est un mouvement romantique, particulariste, égoïste et exclusiviste. Il est l'individualisme des nations. Il survalorise tout ce qui lui est propre, spécifique et méprise les autres. A l'inverse, le véritable patriotisme — conciliateur d'unité et de variété — est synonyme d'Universalité, d'entreprise menée avec ou face à d'autres nations. La Patrie ne se justifie pas par des caractères raciaux, linguistiques ni même culturels, mais seulement parce qu'une mission commune unit divers peuples en une vaste tâche d'intégration. Tel est le sens de la formule de José Antonio : « la Patrie est une unité de destin dans l'universel ».

Le Syndicalisme National :

D'un point de vue « social », le National-Syndicalisme n'est rien d'autre que la nationalisation du syndicalisme : non point du syndicalisme réformiste ou revendicatif — qui aspire à obtenir le maximum d'avantages dans le cadre du système en place — mais du syndicalisme révolutionnaire — qui désire un changement total, l'établissement d'un ordre plus juste.

Pour instaurer la société Nationale-Syndicaliste un certain nombre de conditions sont nécessaires. Les principes suivants sont les bases indispensables du nouvel ordre :

- Le capital ne peut être qu'un simple instrument au service de la production. Il reçoit un intérêt, mais ne participe ni à la propriété, ni à la gestion.
- Le travail est le facteur essentiel de la production, qu'il soit « manuel » ou « intellectuel ».
- La propriété des moyens de production découle du Travail, non du capital. Le National-Syndicalisme octroie la propriété de ces moyens non à l'Etat — socialisme étatique — ni au porteur de capital — capitalisme privé — mais au travailleur.
- Le concept de propriété « projection de l'homme sur les choses » ne peut être absolu. Il est toujours limité par sa fonction sociale.
- En tenant compte de cette limite, la propriété privée est protégée et respectée. Elle coexiste avec des formes de propriété communautaire : étatique, syndicale, familiale, communale, etc.
- L'entreprise prend la forme de l'Entreprise Syndicaliste où tous les travailleurs — directeurs, ingénieurs, techniciens et ouvriers — participent à la propriété et dans la mesure du possible à la gestion. La plus-value de la production est assignée au travail par l'intermédiaire du Syndicat d'Entreprise.
- Les entreprises sont regroupées par branches de production et intègrent les Syndicats Verticaux qui sont les véritables piliers sociaux et économiques de l'Etat National-Syndicaliste. Ces Syndicats sont chargés de la régulation et du développement de la production dans chaque branche.
- Le système bancaire est nationalisé ou « syndicalisé ». Il y a ainsi une Banque Syndicale Industrielle et une Banque Syndicale Agricole.
- Enfin, en ce qui concerne le secteur agraire, le principe recteur est que la terre est à tous. Par conséquent, elle

ne peut avoir d'autre propriétaire que la communauté. Seul l'usufruit doit revenir à celui qui la travaille. On distinguera donc entre la propriété qui appartient à la communauté et la possession de la terre qui revient à celui qui la travaille.

Au terme de ce rapide survol des principes du National-Syndicalisme, on retiendra la systématisation suivante, constituée à partir de cinq idées hiérarchisées et liées :

1. - L'homme comme porteur de valeurs éternelles ;
2. - La Patrie comme unité de destin dans l'universel ;
3. - La justice sociale comme base inexorable de la vie collective ;
4. - La structure syndicale, qui va de l'organisation économique à la représentation politique : national-syndicalisme ;
5. - L'Etat comme instrument au service de l'homme et de la Patrie, du destin individuel de la personne humaine et du destin collectif de l'unité historique nationale.

National-Syndicalisme et Socialisme :

Il est assez courant d'entendre que le National-Syndicalisme est une forme de socialisme. Cette erreur — parfois répandue parmi les phalangistes récents, mal formés — tient au fait qu'à la lecture de José Antonio ils ne retiennent que la réforme agraire, la réforme de l'entreprise, la nationalisation du crédit, etc. Au fond, ils ne comprennent le National-Syndicalisme qu'à moitié, de la même façon que ceux qui se proclament socialistes parce qu'ils sont en accord avec les principes économiques de cette doctrine ne le sont qu'à moitié.

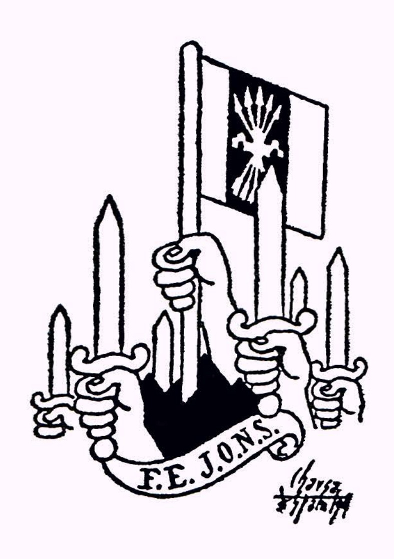
Rappelons brièvement à leur intention : que pour la Phalange la Société et l'Etat ne peuvent être fondés que sur des principes religieux et spirituels. Que la politique n'est pas l'art d'instaurer la société parfaite, mais l'art du moindre mal. Que l'égalité socialiste est une égalité de conduite, une unification des personnalités, alors que l'égalité Nationale-Syndicaliste est une égalité des chances, une affirmation de la personnalité. Que la hiérarchie contre laquelle lutte le socialisme est fondée sur les qualités individuelles alors que la hiérarchie que défend le National-Syndicalisme est celle de la supériorité naturelle basée sur des critères spirituels et non plus matériels.

« Le socialisme — écrit justement Ramiro Ledesma Ramos — n'est rien d'autre que le désir de convertir en bourgeois l'ensemble des citoyens. Il dépend donc de la

civilisation bourgeoise, et reconnaît sa supériorité sans lui apporter une seule valeur originale et nouvelle. »

Le projet révolutionnaire National-Syndicaliste est bien plus ambitieux. L'aspect matériel du problème est fondamental, mais le but véritable reste l'avènement d'un homme total, pleinement ouvert aux valeurs de l'esprit. « Nous voulons — dit José Antonio — implanter une justice sociale profonde pour que sur cette base les peuples retournent à la suprématie du spirituel. »

Frédéric MEYER



RAFAEL SANCHEZ MAZAS : LE DOCTRINAIRE OUBLIÉ

Rafael Sanchez Mazas est une des plus remarquables figures intellectuelles de la Phalange. Collaborateur de José Antonio dès le début, il contribua de façon décisive à l'élaboration de la doctrine phalangiste. Il fait aujourd'hui partie de ceux, nombreux, qui tombèrent dans l'oubli à la suite du culte exclusiviste que l'on rendit postérieurement à la personne du fondateur, et qui devait tant nuire à la marche future du mouvement.

Il naquit à Bilbao en 1894. Dès son jeune âge, il se consacra avec un enthousiasme fébrile au travail littéraire. Journaliste prestigieux, poète, romancier et essayiste, il se fit surtout connaître par ses chroniques et articles, dont quelques-uns ont été considérés comme des « pièces maîtresses » (J.C. Mainer) et se révéla comme écrivain avec son livre **Pequenas memorias de Tarin** (1915). Correspondant à Rome de l'**ABC** et d'autres périodiques espagnols dans les années vingt, il fut témoin de la révolution mussolinienne, et s'éveilla en lui un vif intérêt et une vive sympathie pour le fascisme et sa tentative de restaurer les valeurs traditionnelles de la romanité. Il fut le premier Espagnol qui salua avec sympathie et admiration, dans ses chroniques **Italia a paso gentil** la « marche sur Rome », avec tout ce que celle-ci impliquait de possibilité rénovatrice. Fruit de son expérience italienne fut l'œuvre **Espana-Vaticano,** qui fut retirée par la censure ecclésiastique. Il poursuivit inlassablement son activité littéraire et intellectuelle jusqu'à sa mort en 1966. En 1940, il fut reçu à l'Académie de la Langue (1). Parmi ses œuvres se détachent : **Vida nueva de**

(1) La Real Academia Espanola de la Lengua fut fondée par Philippe V en 1714. Elle a pour mission de « veiller à la pureté et au respect de la langue espagnole ». Ont appartenu à cette académie les plus illustres représentants des lettres espagnoles : Donoso Cortés, Menéndez Pidal, Zorrilla, Castelar, Balmes, Campoamor, Nunez de Arce, Menéndez y Pelayo, Azorin, Buero Vallejo, etc. (N.D.T.).

Pedrito de Andia, Quince sonetos para quince esculturas de Moisés de Huerta, Las aguas de Arbeloa, etc.

Lié à José Antonio avant la création de la Phalange Espagnole, il figura parmi les membres fondateurs — il possédait la carte n° 4, après Ramiro Ledesma, José Antonio et Ruiz de Alda — et il se distingua comme l'un de ses principaux écrivains et orateurs. Au moment du Soulèvement national, il dut passer par des péripéties et des dangers sans nombre, et souffrit la persécution et la captivité dans le Madrid rouge, jusqu'à son évasion miraculeuse à la fin de la guerre civile. Après la victoire des armes nationales, il est nommé ministre sans portefeuille et conseiller du mouvement, et occupera plus tard différents postes publics, surtout liés au monde des arts et de la culture.

Si nous laissons de côté quelques aspects de sa conduite et de sa personne (une certaine dissociation entre théorie et pratique — commune, par ailleurs, à tous les mouvements politiques modernes —, une claustration postérieure dans un esthétisme éloigné de l'action et des possibilités réelles de transformation individuelle et sociale, une excessive identification pragmatique et un manque de sens critique à l'égard du franquisme, etc.), vote beaucoup en sa faveur l'attitude de fidélité aux postulats phalangistes défendus pendant les premières années, qu'il sut maintenir jusqu'à sa mort. « Je ne me repens ni n'oublie », écrivit-il de sa main, en 1957 — c'est-à-dire à l'époque des désertions, des désenchantements et des désillusions qui suivirent logiquement la déroute des fascismes au cours de la Seconde Guerre mondiale et la conséquente pétrification et dégradation du régime franquiste — en prologue au livre **Fundacion, hermandad y destino,** dans lequel étaient recueillis ses articles des années de combat.

L'action principale de Sanchez Mazas se déroula dans le domaine intellectuel, où il se distingua comme l'un des principaux doctrinaires de la Phalange, avec José Antonio, Onésimo et Ramiro. De « théoricien » et « pourvoyeur de rhétorique » de l'organisation le qualifia ironiquement ce dernier dans son œuvre polémique **Fascismo en Espana ?** « Le premier dans la théorie », « un de nos meilleurs esprits dans l'ordre de la pensée », dit de lui Eugenio Montes, lequel affirmait que le camarade Rafael « fut celui qui apporta le plus, hormis José Antonio, primus inter pares », dans la tâche de parfaire et de compléter la doctrine phalangiste. « Ce Basque — écrit Maximiano Garcia Venero — se donna, littéralement, à la Phalange, à la dignité concep-

tuelle de laquelle il contribuera sans être égalé. Il transforma son sédentarisme d'homme de lettres en une dynamique permanente, alors qu'il avait déjà quarante ans. » Et le professeur Munos Alonso mettra aussi en relief comment, dans de nombreux aspects de sa doctrine, la Phalange fut « guidée par le magistère de Rafael Sanchez Mazas ». On lui doit, selon quelques auteurs, le nom même de **Phalange,** de clair goût grec, et latin, qu'il substitua, en conservant le sigle expressif **F.E.** (2), à celui primitivement utilisé de « Fascisme Espagnol ». Il fut aussi l'auteur de la belle et célèbre **Oracion por los muertos de la Falange** (3), laquelle, comme disait Francisco Bravo, « exprime la passion du sacrifice et la noblesse généreuse **(hidalga)** du phalangisme ».

De sa contribution à la doctrine phalangiste, il faut retenir, comme excellentes idées de Sanchez Mazas : la formulation de l'idée impériale, laquelle, bien que non exempte de l'inévitable teinte nationaliste caractéristique de l'époque, se rapproche de façon lucide de la conception propre à la plus haute tradition occidentale ; l'insistance à donner une dimension spirituelle et universelle à la doctrine phalangiste ; l'accent mis sur la nécessité de la révolution intérieure et sur la création de l'homme nouveau ; la contribution décisive à la détermination du style phalangiste (de son ressort était la section dédiée à l'éthique et au style d'**Arriba,** l'organe officiel de la Phalange).

Tout ceci fait des textes doctrinaux de Sanchez Mazas un testament politique digne d'être relu et médité. Il y a en eux un message qui n'a rien perdu de son actualité, mais qui, au contraire, acquiert chaque jour une plus grande importance pour l'orientation d'une révolution non seulement espagnole, mais européenne.

Antonio MEDRANO

(Traduit de l'espagnol
par Georges GONDINET)

---

(2) Il convient de faire remarquer au lecteur francophone que le mot « fe », en espagnol, signifie « foi » et que le mot **Phalange** s'écrit, en espagnol, **Falange** (ce qui donne les initiales **F.E.** pour Falange Espanola) (N.D.T.).

(3) Le lecteur pourra trouver une traduction française de cette « Prière pour les morts de la Phalange » dans le livre d'Arnaud Imatz, **José Antonio et la Phalange Espagnole**, Ed. Albatros, 1981, p. 143, 144.

Morceaux choisis de
RAFAEL SANCHEZ MAZAS

« Les partis vivent de cette catégorie libérale appelée l'opinion publique. Nous, nous ne sommes pas un parti. Les milices spirituelles et corporelles ne vivent pas de l'opinion publique. Elles ne tirent pas leur force de l'extérieur vers l'intérieur, mais de l'intérieur vers l'extérieur. »

« Fais toujours en sorte que ce que tu feras au nom de la Patrie le soit sur le ton de la joie, jamais sur le ton de l'aigreur. »

« Ayez une allure de soldats. Vous ne pouvez vous livrer à des discussions oisives à propos des augustes valeurs que vous défendez. Prêchez surtout par l'exemple. Conduisez-vous comme la grande garde de l'Espagne. Obéissants dans nos rangs, ayez toujours, devant tous, l'orgueil de la Phalange. Que le dernier de nos adhérents se sente toujours plus que le premier des politiciens de parti. Devant tout le monde politique, ayez l'attitude du militaire devant le civil, du marin devant l'homme de l'intérieur des terres, du prêtre devant le laïque. Vous devez être les soldats, les marins, les vrais ministres du sacrement de la Patrie. Tout ce qui nous est extérieur comme hommes et choses est profane. »

« Ne jugez jamais notre mouvement comme un parti, pour les biens et les maux propres aux partis. Devant la Patrie, notre mouvement est le sacré. Tout le reste est profane. Notre mouvement est le seul qui assume un sens tragique des destinées de la Patrie. Tous les partis sont comiques, et s'ils ne le sont pas par nature, ils se transforment en polichinelles par la suite, agités par les fils parlementaires. »

« Tout le problème de l'Empire tient dans ce que le verbe, le logos d'une race — cette logique de fer et de soleil, profonde et ardente, cette logique poétique, religieuse, militaire et solaire des Espagnes — devienne en nous chair héroïque, patiente, amoureuse, illuminée et obéissante.

Ainsi, je vous dis qu'à l'intérieur de l'âme de chacun d'entre vous, il y a comme un immense terrain de révolution, de fondation et de mission. Travaillez vite et avec acharnement dans votre monde intérieur, surtout quand les circonstances extérieures exigeront prudence et patience. Rien de

tout cela ne sera perdu. Gonflez l'Espagne dans vos âmes. Faites-la en vos âmes chaque jour plus tendue, plus lumineuse, plus puissante, plus cristalline. Vous conquérerez en vous-mêmes pour l'Espagne quelque chose qui vaut plus que les conquêtes et les réformes extérieures, parce que vous irez conquérant, pas à pas, la puissance et la qualité de l'Empire. »

« L'Empire droit vient d'un impératif moral, et à l'intérieur de l'âme de chacun d'entre nous — comme les radicelles sans nombre d'un immense arbre, à la fois naturel et fabuleux — il y a une partie des racines impériales de l'Espagne future. »

« Nous, nous imposons la vraie liberté, parce que nous imposons une hiérarchie de valeurs spirituelles aux peuples d'Espagne. Nous ne pouvons accepter le paradoxe selon lequel la liberté sert au **senorito** (*) ou à l'ouvrier à être l'esclave de ses vices, de ses erreurs, de ses égoïsmes, de sa rancœur et de sa stupidité. Nous imposons cette hiérarchie de valeurs spirituelles comme première condition de la liberté historique civile, mais ce n'est pas nous qui l'avons inventée, elle est éternelle et vient de Dieu. C'est pourquoi nous l'imposons rigoureusement, sans hésitations possibles. »

« Nous avons besoin de vivre dans un accroissement opportun et incessant de doctrine et de discipline, de milice d'esprit et d'esprit de milice. Nous, nous ne voulons pas d'idées sans forces en ordre ni de forces sans idées en ordre. Contre tout événement ennemi, la forte discipline est le soutien nécessaire de la forte doctrine. Notre prophétie de l'Empire est une prophétie en armes corporelles et spirituelles. »

« Au fond, nous sommes plus réactionnaires et plus révolutionnaires que personne, plus originaux et plus traditionnels que personne, plus patriotes et plus universels que personne. Nous sommes les seuls hommes qui, en Espagne, se battront avec un même courage pour la cathédrale de leur enfance et pour le syndicat national des électriciens. »

« Les partis à la mode sont compromis avec ceci ou avec cela. Totalement libres de compromis, libres d'esprit de parti, nous avons déjà scellé avec le sang notre simple pacte

---

(*) Expression désignant un fils de famille, un « fils à papa ». (N.D.T.)

viril avec le ciel et la terre, avec les choses qui, dans le ciel et la terre, sont à la fois révolution et permanence. »

« Notre doctrine est un style total de construction de la vie pour l'individu et pour la Patrie. Soyez sobres, forts et chastes, mais chastes comme des guerriers. »

« Personne n'est plus libre que celui qui renonce librement à une part de sa liberté. Ainsi notre doctrine est une doctrine de renoncement. Les nôtres s'imposent le sacrifice, qui est maîtrise de soi-même et obtention de la meilleure investiture : servir. On n'est libre tout à fait que lorsque l'on sert. Seul parvient à une complète dignité d'homme celui qui accepte d'être une pièce ponctuelle, disciplinée, dans l'accomplissement d'une grande entreprise. »

« Notre première tâche, face à tous et contre tout, est (...) de préfigurer en nous-mêmes la liberté de l'Espagne. »

« C'est l'un de nos axiomes, devenu mot d'ordre pour la sphère du commandement, celui qui dit : **Entrer dans nos rangs, c'est, avant tout, affirmer un mode d'être.** En premier lieu, notre doctrine se réfère **à l'être,** à l'essence, avant de se référer au vivre, **à l'existence.** D'où notre opposition radicale au socialisme et à toute interprétation matérialiste ou éthico-utilitaire, qu'elle vienne de la droite ou de la gauche, dont le principe de base se réfère habituellement à ce qui se trouve encore au-dessous de l'existence : à la subsistance, qui n'est que subexistence. S'il y a une théorie de l'héroïsme pur, c'est celle qui dit : **Donner l'existence pour l'essence.** »

« Premièrement. Subordonner à tout moment le « mode de vie » au « mode d'être » : sacrifice.

Deuxièmement. Toujours « être en forme » et donner à cette phrase, « être en forme », toute sa transcendance, qui va du sportif à l'éthique : vivre dans une ascèse religieuse du patriotisme.

Troisièmement. Adopter une attitude « à l'imitation des meilleurs exemples » ; se créer ainsi progressivement un style, une ritualité de conduite et « un rythme total du corps et de l'âme accéléré jusqu'au bout ».

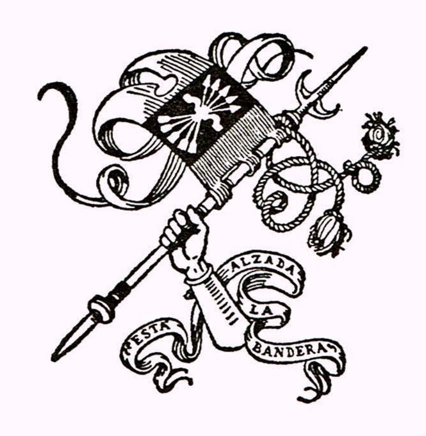
Quatrièmement. Se convaincre qu'un grand style « ne s'obtient qu'à force de renoncements. »

« Tous les partis ne sont que de la matière, quand ils ne sont pas matérialisme de l'une ou l'autre couleur. Nous —

et nous seuls —, soyons la forme et la réforme de l'Espagne, et chacun d'entre nous une pierre bien sculptée, cimentée par le sang si nécessaire, pour sa totale réédification parfaite. Que chacune des parties — comme l'exige la norme classique — contienne en elle-même l'harmonie, le mode d'être, le « module » de l'harmonie unanime du tout. »

« Les partis s'appuient sur les choses extérieures et ne vivent que pour le succès extérieur ; les mouvements spirituels vivent pour leur monde intérieur avant tout et parviennent à la victoire par l'expansion de cette force interne obtenue par un constant exercice. »

(Textes traduits de l'espagnol
par Georges GONDINET)



LA PHALANGE ESPAGNOLE : UNE VOIE SOLAIRE

Tout symbole est l'expression sensible de principes et de réalités permanentes, de caractère supra-individuel et transcendant, qui sont au-dessus de la contingence historique et que l'on ne peut pas exprimer au moyen de la formulation conceptuelle. Le symbole n'est pas une création arbitraire ; c'est une force vivante qui nous révèle des mystères occultes et qui s'adresse au plus profond de notre être. Son message est indépendant de l'intention et de l'interprétation consciente de ceux qui l'ont refait vivre ou qui se le sont approprié à travers les avatars de l'histoire. Comme l'a souligné Mircea Eliade, le symbole exprime des structures et des niveaux du réel inaccessibles à l'expérience humaine normale et que l'on ne peut exprimer d'une autre manière : « il révèle certains aspects de la réalité — les plus profonds — qui défient tout autre moyen de connaissance », sa fonction étant de « mettre à nu les plus secrètes modalités de l'être ».

Ces réflexions ont une particulière importance au moment d'analyser les symboles forgés et arborés par le National-Syndicalisme espagnol. Si ce qui précède est certain — et, par manque de place, nous ne pouvons justifier et développer ici cette thèse —, nous pouvons découvrir grâce à eux la plus intime nature de la Phalange, sa vocation la plus authentique et la plus secrète : celle qui resta voilée aux yeux de ses fondateurs eux-mêmes, qui ne réussit pas à se concrétiser dans des modèles conceptuels, qui ne fut parfois que génialement, poétiquement pressentie en un pas de géant enjambant son temps. Quelque chose qui est ici, dans les symboles, au-delà des formulations politiques du moment, comme un riche trésor de possibilités insoupçonnées.

Par le message que ses symboles portent, la Phalange nous apparaît comme une voie solaire. Une voie de conquête et de renouveau illuminée par la lumière du soleil, orientée

vers la restauration de l'intégrité solaire des origines, vers la réaffirmation de la tradition lumineuse et éternelle dont l'humanité en général, et l'Occident en particulier, se sont progressivement éloignés en notre « âge obscur » dominé par la civilisation individualiste et matérialiste bourgeoise, marxiste et capitaliste. La révolution de la Phalange peut être à juste titre définie comme une révolution solaire.

En effet, la présence du soleil imprègne ses principaux symboles et emblèmes, ses chants et ses gestes rituels, son langage poétique et ses proclamations doctrinales.

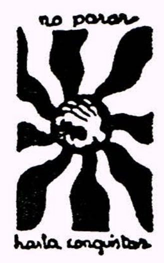
L'idée solaire manifeste déjà sa présence dans le premier des symboles du mouvement naissant : le soleil et les griffes hispaniques, créé par Ramiro Ledesma Ramos comme insigne de **La Conquista del Estado.** L'image ne peut être plus significative : les griffes du lion (le lion : animal solaire par excellence, avec l'aigle et le cygne, qui auront eux aussi un rôle de premier plan dans l'iconographie phalangiste) saisit le noyau du soleil (et désigne par-là même la ferme volonté de conquête de la réalité solaire, sous la devise « Ne s'arrêter qu'à la conquête »). Est également évidente la signification solaire du joug et des flèches, qui se substitueront par la suite au soleil et aux griffes et qui deviendront le symbole phalangiste par excellence : la flèche s'identifie, dans la symbologie traditionnelle, au rayon de soleil (c'est l'arme des dieux et des héros solaires : l'**Indra** indo-aryen, l'**Apollon** et l'**Hercule** helléniques, l'**Amaterasu** nippone, etc.) ; et le joug présente curieusement la forme d'une double porte solaire, ses lignes courbes coïncidant avec les anciennes représentations pictographiques de la « Puerta del Sol » (1). Le nombre cinq — les cinq flèches — a, par ailleurs, un clair sens solaire, et leur couleur rouge est précisément la couleur du soleil (qu'il suffise de rappeler l'exemple, encore actuel, du soleil rouge du drapeau japo-

---

(1) La « Puerta del Sol » (littéralement : la « Porte du Soleil ») : place de Madrid. « La **Puerta del Sol** est à Madrid ce que l'agora était à Athènes et le forum dans la Ville éternelle » (Charles Davillier). Il y avait sur cette place, au XV[e] siècle, une véritable porte sur laquelle était peint un soleil ; elle fut détruite sous Charles-Quint. (N.D.T.)

nais). Dans le même ordre d'idée, l'hymne des J.O.N.S. chante dans l'une de ses strophes :

> Sur le monde lâche et avare,
> sans justice, beauté ni Dieu,
> posons les griffes
> de l'Empire solaire espagnol (2).



« No parar hasta conquistar ».
Devise et emblème
de la **Conquista del Estado.**

Par la suite, l'hymne de la Phalange commencera par les mots hautement expressifs « Face au soleil », par lesquels il restera immortalisé devant l'histoire. Il semble suggestif de constater que la position « face au soleil » est celle des anciens rites du culte solaire et aussi celle qu'adopte le héros solaire dans les plus divers mythes et traditions (c'est face au soleil qu'**Hercule** tire ses flèches pour conquérir d'**Helios** la faveur de son énergie spirituelle ; c'est face au soleil, dans l'aube radieuse, que Siddharta Gautama, le **Bouddha,** obtient son Illumination). A tout cela s'ajoute que le salut rituel de la Phalange, le salut bras en haut, le « salut romain », est en réalité un geste hiératique de lointaine origine, lié lui aussi au culte solaire : c'est le salut avec lequel les anciens Aryens — et, avec eux, les autres peuples de culture sacrale et aristocratique, solaire, comme les Incas, les Japonais, les Peaux-Rouges, les Egyptiens, etc. — saluaient l'astre roi. Comme le dira Corneliu Codreanu, l'héroïque chef de la « Garde de Fer » roumaine, le bras tendu « est un salut au ciel, aux sommets et au soleil, symbole de la victoire de la lumière et du bien ».

Cette orientation solaire, nous la verrons même expressément proclamée par la bouche des poètes et doctrinaires phalangistes. « Le Soleil est le symbole de notre style direct, ardent, impétueux. Nous, nous faisons tout à la lumière du

---

(2) « Sobre el mundo cobarde y avaro,
sin justicia, belleza ni Dios,
impongamos nosotros la garra
del imperio solar espanol ».

soleil », dira Agustin de Foxa. Dans l'un de ses discours, José Antonio prévient ses militants : « Ayez l'esprit tendu et la décision prompte, pour que ne soit pas éloigné le jour glorieux pour tous où le soleil se lèvera dans un faisceau de flèches sur les terres d'Espagne ». « La Phalange est un soleil qui brille pour tous sans plus d'explication que sa lumière inimitable », affirme Ximénez de Sandoval. Et dans une publication locale commémorative du second anniversaire de la fondation de la Phalange, on nous dit que la mélodie existentielle de la Phalange est écrite en « clef de sol », « en plein air... sous le soleil ardent ». « Clef de sol, qui est harmonie constructive et mélodieuse. Norme traditionnelle. Jeunesse et mélodie. » Et Federico de Urrutia, dans l'un de ses « poèmes de la Phalange éternelle », évoquant l'aimée — que l'on pourrait interpréter, à l'instar du langage initiatique des **Fedeli d'Amore** médiévaux, comme symbole de la réalité métaphysique à conquérir —, chante :

Cavalier du Soleil
par le Ciel j'irai la chercher
avec cinq flèches de lumière
comme un Amadis de Gaule (3).

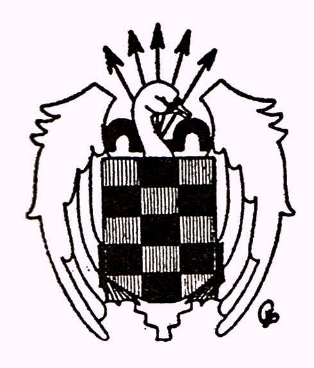
La Phalange est donc un mouvement qui a les yeux tournés vers le soleil ; une ligne rénovatrice et révolutionnaire dont les pas sont guidés par la lumière du soleil, dont la tension poétique est inspirée par les rayons de

---

(3) « Caballero sobre el Sol
por el Cielo iré a buscarla
con cinco flechas de luz
como un Amadis de Gaula ».

« Amadis de Gaule » : nom du protagoniste de l'un des premiers livres de chevalerie écrits en Espagne, et l'un des plus célèbres de l'histoire de ce genre littéraire. C'est aussi le titre de l'œuvre, que Cervantès louait comme digne d'être lue et méditée. Portugais en son principe, le roman « Amadis de Gaule » (non pas de France, mais de Galles : Wales) est devenu castillan à partir de 1500. Les rédactions primitives, qui ne furent jamais imprimées, sont attribuées au troubadour Joao Lobeira (XIII[e] siècle) et au chevalier Vasco Lobeira (XIV[e] siècle). Seule la troisième élaboration — en castillan —, imprimée bien des fois, a pu être conservée. Elle est l'œuvre de Garci-Ordonez de Montalvo (1508). (N.D.T.)

l'astre radieux et dont le style est coloré par la resplendissante tonalité solaire.



Emblème du Front de la Jeunesse.
Cygne, joug et flèches.

Mais que veut dire tout cela ? Quel est le message profond que renferment ces symboles ?

Signalons que, dans la symbologie des plus différentes traditions, le soleil porte implicitement les sens de luminosité et pureté, mesure et justice, santé et puissance, gloire et victoire, harmonie et clarté, intégrité et unité, verticalité et élévation, virilité, plénitude de l'être, immortalité. Par ailleurs, et en tant que source de lumière et de vie, centre du cosmos visible, le soleil se présente comme l'image sensible de la Divinité, de la Lumière surnaturelle, de l'Etre Suprême, du Principe métaphysique, de la Vérité et du Verbe (pour la doctrine platonicienne, le soleil est symbole de la Bonté et de l'Intellect divins ; dans le mazdéisme perse, le disque solaire ailé est l'emblème d'**Ahura Mazda ;** dans la doctrine islamique il est « l'œil d'**Allah** » et dans l'ancienne religion aryenne il est « l'œil de **Dyaus Pitar** », le Dieu Père du Ciel ; « Soleil Spirituel » est l'un des noms que la doctrine hindoue donne à **Atma ;** le Christ reçoit les titres de « Soleil du monde » et « Soleil de Justice »). Le soleil est aussi le symbole du centre de la personne, de sa plus intime essence spirituelle, de l'étincelle divine présente au fond de son être (comme l'a mis en relief René Guénon, le soleil correspond symboliquement au cœur, centre de l'être, siège de l'intellect et noyau d'immortalité chez l'homme). Le soleil est, enfin, le symbole de l'Empire. Tout Empire traditionnel naît sous la protection du soleil, se configure comme Empire solaire : à Rome, l'édifice impérial est illuminé et protégé par le Sol Invictus ; au Japon, l'Empereur est le descendant de la déesse du Soleil, de même que le Pharaon égyptien ; et pendant le Moyen Age

européen le **Sacrum Imperium** est guidé par la lumière divine du **Sol Iustitiae** qu'est le Christ-Roi. Tout ceci explique pourquoi le soleil est le signe astrologique de l'Ere primordiale, « Age d'or » (l'or : lumière solaire matérialisée) ou « Age de l'être » (le **satya-yuga** de la doctrine hindoue), point de départ de la Tradition, qui correspond à l'image du mythique continent hyperboréen ou du biblique Paradis Terrestre. Ere durant laquelle l'humanité est en contact direct avec le divin, durant laquelle le centre spirituel resplendit dans toute sa pureté et dans toute sa plénitude, informant dans une parfaite harmonie l'âme et le corps, et dont l'Empire n'est que la réactualisation au sein de l'histoire.

Il est connu — bien qu'il soit nécessaire de le rappeler, à la vue des faits et de l'oubli général — que la Phalange se propose quelque chose de plus qu'une simple altération des structures politiques, économiques et sociales de la nation espagnole. C'est toute une révolution spirituelle, une transformation de la vie intégrale qui constitue son objectif. La Phalange, comme le dira clairement José Antonio, est beaucoup plus qu'un simple parti ou qu'une simple organisation politique ; c'est un mouvement poétique, un style et une manière d'être. Son objectif-clef et sa raison d'être, c'est la configuration d'un nouveau type humain : un type d'homme en lequel ait lieu la synthèse parfaite du guerrier et du sacerdotal (l'homme « à moitié moine, à moitié soldat »). Synthèse qui coïncide précisément avec ce qu'Evola appelle la race olympienne ou héroïco-solaire : celle dans laquelle renaît le style de la super-race primordiale, caractérisée par l'harmonieuse interpénétration de la transcendance et de l'humanité, de la spiritualité et de la virilité, du divin et du terrestre, de même que par une attitude de « centralité » et d' « impassibilité » surhumaines (le « Je ferai le geste impassible » (4) de « Face au Soleil »).

Tout ceci, lié au reste, nous permet de conclure que la révolution phalangiste se profile, du fond de son plus clairvoyant message, comme une révolution spirituelle de type solaire, comme une authentique Révolution du Soleil.

Son sens se dégage clairement de l'observation des symboles eux-mêmes. Restaurer la réalité humaine, corrompue par les forces inférieures et démoniaques, perdue dans le chaos du devenir ; la réintégrer à l'être, et cela tant sur le plan individuel que sur le plan collectif ; la faire retourner

---

(4) Dans le texte original : « Impassible el ademán ». (N.D.T.)

au centre, au Principe divin, au Soleil métaphysique dont elle s'est éloignée au cours d'un processus subversif de plusieurs siècles. Réveiller le centre lumineux de la personne, éteint et enseveli par l'ignorance prévaricatrice des humanismes laïcs et progressistes et par la tyrannie de l'obsession économique. Rendre à l'homme son unité, la dignité et l'intégrité perdues, la plénitude de l'être. Le libérer de la tyrannie des puissances obscures : de l'oppression de la masse, de la machine, de l'argent, de la matière ; et de même le libérer d'un spiritualisme et d'un moralisme opaques et décadents qui asphyxient ses plus hautes potentialités. Rendre à la vie l'harmonie, le rythme, la santé, la force, la joie et la sérénité — tout ce qui n'est possible que comme conséquence de la redécouverte du Centre — ; le purifier et l'ennoblir ; lui restituer toute sa luminosité et toute sa grandeur, son caractère rituel et sacral. Redécouvrir la synthèse du politique et du religieux, en dépassant toute tension et toute dissociation intérieure. Réaliser dans l'action de chaque jour les forces de lumière et d'immortalité, de paix et de victoire. Ressusciter au sein de la moderne civilisation occidentale, bourgeoise et démocratique, matérialiste, hédoniste, dévirilisée, pâle et mesquine, ces valeurs héroïques, aristocratiques, viriles et organiques, qui, s'offrant comme un don du soleil, sont source de vigueur et de jeunesse, qui enrichissent l'existence et font que la vie est digne d'être vécue. Edifier une nouvelle réalité communautaire, plus intégrée et solidaire, fondée sur l'unité et assise sur les principes impérissables de la Tradition ; ériger un nouvel ordre politique et social, tant au niveau national que continental et mondial, qui, en éliminant les tensions engendrées par le libéralisme et le marxisme, rende possible la réalisation du destin surnaturel de l'être humain. Reconstruire l'Empire, comme grandiose réalisation solaire : non comme exacerbation d'une frénésie nationaliste — qui n'est pas l'Empire, mais l'impérialisme, et, comme tel, une des tares du monde qui doit être dépassé — mais comme unité sacrée universelle, supranationale et métapolitique ; comme garantie de l'ordre, de la justice et de la paix — lesquels ne sont possibles que grâce à la victoire du principe solaire — ; comme couronnement d'une nouvelle articulation politique, spirituelle et organique de l'humanité.

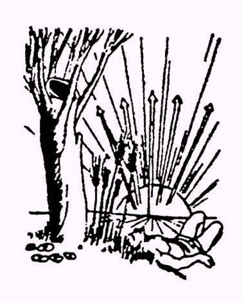
En un mot : la Révolution de la lumière contre les ténèbres, de la liberté contre l'esclavage, de l'ordre et de la justice contre le chaos et la violence, de la noblesse contre la corruption, de la richesse de l'esprit et de la vie contre la misère et la pauvreté de l'infra-humanité. La Révolution qui doit ouvrir la voie à un nouvel « Age d'or », à une nou-

velle « Ere du Soleil », ancré dans l'Etre, orienté vers le métaphysique, empli de lumière et rayonnant de majesté, réactualisateur du monde des origines. La plus grandiose révolution que l'on puisse imaginer.

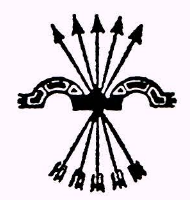
Voilà l'aube qu'annoncent combativement, héroïquement, poétiquement, les flèches solaires de la Phalange. Par un message qui n'est ni d'hier ni d'aujourd'hui, mais qui, pour être intemporel, a une actualité permanente et est capable de rayonnement universel.

Antonio MEDRANO

(Traduit de l'espagnol
par Georges GONDINET)



LE JOUG ET LES FLÈCHES



Le joug et les flèches furent adoptés comme emblème du mouvement phalangiste pour avoir été l'insigne de l'Espagne des Rois Catholiques, c'est-à-dire le signe qui marque le moment historique dans lequel l'Espagne réalise son unité nationale et jette les fondations de son Empire.

Cet emblème avait comme fondement une association allégorique, très propre au goût de l'époque, entre les initiales des objets représentés et celles des noms de chacun des membres du couple royal. Le **Y** du joug **(yugo)** (1) correspondait au **Y** d'Isabelle **(Ysabel)** — en vieil espagnol, on avait l'habitude d'écrire le I par un Y — et le **F** des flèches au **F** de Ferdinand **(Fernando).** En ce sens, la fusion du joug et des flèches représentait l'unité à laquelle était parvenue l'Espagne, grâce à l'union des couronnes de Castille et d'Aragon par le mariage des deux têtes royales. La présence de ce blason, dont héritera par la suite Charles V, se remarque de manière insistante sur les monuments de

(1) Le mot joug s'écrit **yugo** en espagnol ; la première lettre de ce mot est donc un « y » (N.D.T.).

type « gothique élisabéthain », répandus sur toute l'Espagne.

Il s'agit donc d'un emblème politique, né dans une conjoncture historique spéciale, mais qui renaît en plein XX[e] siècle, recréé, configuré sous une forme rénovée et originale, doté d'une nouvelle vie grâce à l'impulsion poétique du mouvement phalangiste.

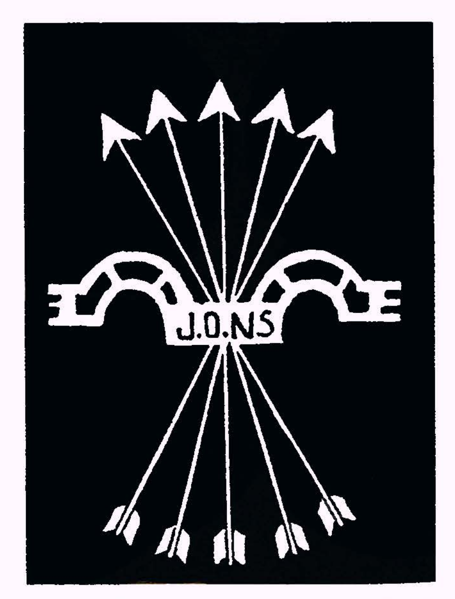
Mise à part sa valeur circonstancielle, liée à ces conditions historiques concrètes que nous venons de préciser, l'emblème des flèches et du joug, tant par les objets qui interviennent dans sa formation que par leur disposition et leurs caractéristiques (nombre, position, couleur, etc.), contient de multiples et riches significations. Ce faisceau de flèches solidement reliées par le joug — en étroit parallélisme avec le **fasces** romain, pris comme enseigne par le fascisme italien — symbolise l'unité pleinement atteinte, l'intégration harmonieuse de tendances différentes. De plus, la fusion du joug et des flèches que nous montre cette figure, exprime la synthèse du travail agricole et de l'action guerrière, de l'autorité et de la liberté, de l'ordre et de la justice, de la plénitude de la personne et de la vigueur de la communauté, de la force et de l'amour, du travail et de la poésie, de la vocation religieuse et de la volonté révolutionnaire.

L'exégèse des théoriciens phalangistes abonde en commentaires qui tournent autour de ce type de considérations. Commentant le sens de ce qui fut le symbole des J.O.N.S. et, après, celui de la Phalange, le jonsiste Juan Aparicio affirme qu'il s'y trouve résumé « l'équilibre durable entre un passé horizontal — le joug — et l'ascension verticale, céleste, d'un futur : les flèches ». Le joug — ajoute-t-il — est, de plus, l'agriculture, la campagne, la vie nationale ; la **yunta** (2), les **juntas** (3), cette réalité naissante et prometteuse que furent les « Juntas de Ofensiva National-Sindicalista », animées par l'effort et le sacrifice au nom de la Patrie. Et les flèches sont la joie qui allège le sacrifice et l'effort que porte en lui le joug ; la reconquête amoureuse,

---

(2) Le mot **yunta** désigne un attelage. Nous le laissons volontairement sans traduction pour mieux faire comprendre l'idée exprimée par l'auteur (N.D.T.).

(3) Le mot **junta** évoque l'idée de réunion, de « jonction ». Le mot français « junte » serait peut-être trop restrictif (N.D.T.).



tendre et dure, « **a flechazos** » (4), de la Patrie ; l'offensive révolutionnaire et la vocation de commandement : « elles sont l'offensive d'une race, d'une jeunesse qui veut s'imposer tout de suite ». Matias Montero dira que le joug et le faisceau « unissent les hommes de bonne volonté », en même temps que les flèches « portent à l'infini la volonté impérieuse de notre foi ». Le joug, écrit Sanchez Mazas, est « le travail de la terre, mais aussi la discipline, l'ordre, le joug des arts et des sciences », tandis que les flèches signifient « non seulement l'unité, mais aussi qu'elles sont prêtes à s'élancer et à fendre le ciel avec vent de plume et pointe d'acier ». Le poète phalangiste souligne, d'autre part, que si les flèches font allusion à l'esprit de combat consubstantiel à la Phalange, le joug parle d'amour et de fraternité : « sur les flèches du combat pèse toujours le joug de l'amour ». Pour José Antonio, l'enseigne de la Phalange résume « l'équilibre parfait de la pastorale et de l'épopée », l'harmonisation du travail et du labeur (5) quo-

---

(4) **A flechazos** : expression espagnole qui traduit l'idée de « coup de foudre ». Mais là où le français utilise l'image de la foudre, l'espagnol emploie celle de la flèche. Une traduction littérale donnerait : « à coups de flèches » (N.D.T.).

(5) Là où le français dispose de deux mots — **labour** et **labeur** —, l'espagnol n'en a qu'un, **labor**, qui recouvre les deux sens (N.D.T.).

tidien avec l'action héroïque et la vocation impériale. « Dans notre emblème, unies au joug du labour, se trouvent les flèches de la puissance », dit-il dans l'un de ses discours. Federico de Urrutia, enfin, voit dans le joug et les flèches la synthèse du social et du spirituel : alors que celui-là représente la justice sociale — la solidarité nationale et le monde du travail rétabli dans sa condition normale —, ces dernières évoquent « l'ascension verticale de l'Espagne vers le paradis de la Lumière ».

Mais le message que nous transmettent les flèches et le joug de la Phalange ne s'arrête pas ici. Il y a dans cet emblème des significations encore bien plus profondes et riches, qui sont justement celles dans lesquelles se cachent, avec une silencieuse éloquence, les plus hautes potentialités du mouvement phalangiste. Mais percer ces significations n'est possible qu'après une préalable immersion dans les enseignements pérennes et lumineux de la symbologie traditionnelle. C'est toute une abondance d'inépuisables et insoupçonnées réalités, ce qui se dévoilera alors à nos yeux.

Dans le langage symbolique des cultures traditionnelles, la flèche apparaît comme la matérialisation archétypique de l'action guerrière, du pouvoir, de la force et du courage, comme la plus achevée expression objective de la droiture, de la précision, de la certitude et de l'exactitude (c'est l'arme qui va infailliblement droit au but quand elle est décochée par des mains habiles), de la bonne orientation et du sens juste que l'on sait donner à la vie et aux choses (la flèche montre le chemin ; c'est, avec l'index, le signe de l'orientation par excellence) ; comme la plus parfaite correspondance dans le monde des choses de la célérité, de l'intuition fulgurante, de l'illumination intellectuelle (le mot latin même, **sagita,** d'où dérive l'espagnol « saeta » (flèche), conserve une étroite relation étymologique avec le verbe **Sagire,** percevoir rapidement). Par sa force ascendante et par la sécurité et la légèreté avec lesquelles elle fend le ciel, elle est aussi symbole de transcendance et de libération, du vol vers les régions célestes, de l'action spirituelle qui s'élève au-dessus de l'horizontale de la terre et qui transcende les limitations de la condition humaine, de la prière que l'homme élève vers Dieu (ne manque pas d'être significatif le nom de « saeta » (flèche) que reçoivent les prières chantées par le peuple lors de la Semaine Sainte espagnole) et de la poésie qui, impulsée par une force mystérieuse et irrésistible, se détache du prosaïque niveau de la vie ordinaire et se précipite vers le cœur de l'homme et de la réalité.

Par sa ressemblance avec le phallus dressé et par son pouvoir pénétrant, à quoi il faut ajouter sa relation avec les motifs de lumière et de verticalité, la flèche est aussi symbole du principe viril, ainsi que de l'impulsion amoureuse et de la passion érotique. Dans le langage érotique des plus diverses latitudes, le membre viril reçoit le nom de « flèche ». Et largement connues sont les images d'**Eros** ou **Cupidon** avec son carquois de dards qui allument la passion des amants, ou celle du cœur traversé d'une flèche pour représenter l'idée de l'amour. Non moins populaire et significative est l'expression « **flechazo** » (6), utilisée pour faire allusion à la naissance du feu passionnel pour une autre personne.

La flèche, par ailleurs, est considérée par les anciens peuples guerriers, dont la vie se développe dans un contexte mythique et rituel, comme la matérialisation du rayon du soleil. C'est, pour ces peuples, un don du soleil, qui, dans cette arme acérée et contondante, de même que dans l'épée et la lance, a mis sa puissance destructrice et vivifiante ; c'est le reflet réifié du rayon solaire, qui dissipe les ténèbres et diffuse l'ordre et la paix sur la terre. De là vient qu'elle se présente toujours comme l'arme par antonomase, avec l'épée et la lance, des dieux et des héros solaires. Les flèches sont les armes grâce auxquelles **Apollon,** le dieu solaire hellénique, vainc le monstre **Python ;** avec ses flèches, **Amaterasu,** la déesse du soleil du mythe shintoïste, bat le rebelle **Susanoo,** et avec arc et flèches instaure l'Empire nippon son descendant **Jimmu Tenno ;** les flèches sont l'instrument de pouvoir qu'arbore dans sa main **Indra,** le dieu des guerriers indo-aryens ; avec ses flèches **Hercule** vainc de nombreux ennemis qu'il affronte lors de ses douze travaux ; comme archer nous apparaît **Arjuna,** le héros de la **Baghavad-Gita,** et les flèches sont aussi un attribut de **Krishna ;** dans les mythes des peaux-rouges nord-américains, les flèches sont portées par le gardien du Ciel et par les héros qui aident les aigles et les forces du bien à lutter contre le mal et l'obscurité ; et dans la tradition bouddhiste le **Bodhisattva Jotipala** est loué, pour ses exploits avec la flèche, comme « infaillible archer » et « parent du Soleil ». Le soleil étant, par ailleurs, symbole de la Divinité, la flèche finit par être assimilée au Verbe divin lui-même, au pouvoir surnaturel qui maintient l'harmonie universelle ; elle est considérée comme un signe de l'ordre cosmique et de l'action divine créatrice. A Babylone, la Divinité suprême apparaissait sous la forme d'un archer qui décochait des

---

(6) Voir note 4.

flèches à triple pointes, et dans l'iconographie paléochrétienne même Dieu est représenté comme un archer, la flèche étant le signe de son pouvoir et de sa parole. Dans l'écriture runique, la rune **tyr,** la rune de Dieu, a précisément la forme d'une flèche verticale, et la forme même de la flèche, qui suggère immédiatement l'idée d'unité, semble faire allusion de façon directe à l'Unité divine.

En position verticale, orientée vers le haut, la flèche présente, enfin, un symbolisme équivalant à celui de l' « Axe du Monde », de l' « Arbre de Vie », du Pôle d'équilibre, du rayon qui unit Ciel et Terre ; et, dans son application à l'être humain, elle devient la figuration sensible de son noyau spirituel, de ce qui en lui est « plus qu'humain » : de sa personnalité métaphysique, de la présence de Dieu en lui, du rayon solaire qui constitue l'axe de son être ; elle indique en même temps, d'une manière qui ne peut être plus expressive, le sens transcendant de la vie — l'unique qui puisse la rendre réellement humaine — et le but surnaturel de l'existence terrestre. Pour toutes ces raisons, la flèche, cette arme de combat, constitue le symbole par excellence de la « guerre sainte », qui doit ouvrir la voie en ce monde — dans la personne, dans la société et dans le cosmos — à l'action bénéfique, ordonnatrice et pacificatrice du Soleil spirituel ; elle représente, en d'autres termes, le combat spirituel qui doit préparer l'annihilation du Moi et l'affirmation de la personnalité métaphysique, la victoire du principe solaire. En ce sens, la flèche devient équivalente au **S** runique, qui, comme celle-là, est aussi signe du rayon et insigne du Soleil **(Sunna, Sonne)** et de la victoire **(Sieg).**

Le joug, pour sa part, signifie amour et unité, force et pouvoir, fermeté et robustesse, sujétion et autorité, équilibre et justice, ténacité et travail. Comme instrument qui unit et assujettit les deux animaux qui forment l'attelage, rendant ainsi utilisable leur effort pour le travail, il fait référence à un pouvoir supérieur, qui est capable de soumettre et d'unifier amoureusement une pluralité d'énergies pour, en résolvant toutes les tensions et en les articulant organiquement, les projeter en un sens créateur, et il fait allusion de même à la force et à la stabilité qui découlent de l'unité. L'idée d'unité se trouve déjà implicite dans l'origine étymologique même du mot **joug,** dérivé de la racine indo-européenne **yug ;** elle est aussi présente dans le terme sanscrit **yoga,** qui signifie « union » et que l'on doit traduire littéralement par « joug » (**Yoga** signifie union en un double sens : union de l'homme avec lui-même, intégration harmonieuse de tous les plans de son être, et union de l'homme

avec Dieu). Comme emblème d'amour et d'unité, il réapparaît dans la primitive cérémonie nuptiale espagnole, dans laquelle était posé sur les têtes des époux un voile qui recevait le nom de « joug » **(yugo).**

Symbole aussi du labour agricole, de la transformation du sol — figure applicable à l'homme, comme terre à cultiver ; d'où provient le concept même de « **culture** », qui veut dire « culture de la terre » (7) — et de la fonction créatrice qui rend possible la fructification de la terre, l'augmentation de la richesse et le maintien de la vie. C'est un des emblèmes caractéristiques de la vie paysanne, qui se déroule en contact direct avec la nature et qui est solidement ancrée à la terre et à la tradition, à la patrie, à l'héritage des pères (« patrie » ne signifie rien d'autre que « terre des pères », terre transformée et enrichie par leur action spirituelle, terre qui sert d'assise à leur héritier).

Le joug exprime, par ailleurs, la soumission, la discipline, le sacrifice : l'anéantissement et la soumission du Moi individuel à une norme supérieure, condition préalable pour toute liberté authentique et pour une édification personnelle intégrale. En un sens supérieur, c'est la soumission à la Loi divine : ce qu'indique le mot **Islam,** qui veut précisément dire « soumission ». « Tu as brisé ton joug, tu as rompu tes liens et tu as dit : Je ne servirai pas », dit **Yahveh** à Israël, lui reprochant son infidélité. Et le Christ recommande par de douces paroles : « Prenez mon joug sur vous... et vous trouverez le repos pour vos âmes. Parce que mon joug est doux, et ma charge légère ». Il s'agit, en effet, d'un joug doux et léger parce qu'il répond à la nature humaine et parce qu'il rend possible l'allègement de la condition terrestre et l'ascension au ciel.

On pourrait encore voir dans le joug, par sa position horizontale et son caractère duel (les deux moitiés ou courbures qui le composent, et qui contrastent avec la flèche verticale, qui semble figurer l'unité), la représentation de la nature féminine ; car si l'unité et ce qui est impair, de même que le ciel et la verticale, se rapportent à la masculinité, la dualité et les nombres pairs sont liés, avec l'horizontale de la terre, à la féminité. Et sa forme de double porte ou pont, avec ses deux arcs ou saillies demi-circulaires — le demi-cercle, symbole du Soleil levant — nous permet d'inter-

---

(7) Le mot français « culture » désigne aussi bien l'ensemble des connaissances acquises que le travail de la terre. En espagnol, **cultura** indique le premier, **cultivo,** le second (N.D.T.).

préter la figure du joug comme une reproduction schématique d'une double porte solaire ; surtout quand s'y ajoute, comme dans le cas du joug phalangiste, la couleur rouge, la couleur solaire par excellence. Ce qui nous rappelle immédiatement l'image des **Symplégades,** les deux rocs entre lesquels — variante du motif mythique de la « Porte du Soleil », comme l'a remarqué Coomaraswamy — doit passer **Jason,** le héros solaire, avec ses **argonautes,** pour atteindre son but : la conquête de la **toison d'or.**

Telles sont les significations que nous découvrons dans la figure des cinq flèches et du joug. Si aussi bien l'un que l'autre symbole exprime l'unité et la force, nous pourrons voir dans leur conjonction la matérialisation emblématique de cette unité qui fait la force et de cette force qui fait l'unité. Si aussi bien dans l'un que dans l'autre se trouve résumée la réalité de l'amour, leur intégration nous parlera de l'amour dans sa plus pure et plus haute forme d'expression : un amour qui comprend l'univers entier, qui se transforme en puissance créatrice et unitive, en force propitiatrice d'harmonie, en élan de conquête et de rénovation du monde ; un amour qui pousse au dévouement, à l'action héroïque et désintéressée, qui porte à l'immolation de notre être et à l'offrande sacrificielle de la vie ; un amour rayonnant, poétique, illuminé, qui est équilibre et diffusion généreuse, qui tient plus de l'intellectuel que du sentimental, ou mieux encore, dans lequel l'intellectuel et le sentimental s'intègrent autour d'un axe spirituel supérieur, et qui a autant l'ardeur de la flèche que la mesure sereine et inamovible du joug ; un amour qui est l'élan cosmique et surhumain, qui se trouve animé par un souffle divin, qui vise le Centre de l'Etre, qui est participation à la lumière caressante du Soleil spirituel et comunication des richesses qui en émanent.

Le joug est ici l'expression de cette suprême discipline qui prépare à parcourir le « droit chemin », la « voie solaire », la « voie du milieu » (la quintuple flèche qui passe par le milieu du joug en visant toujours le ciel) ; c'est la soumission à la norme d'en haut et la soumission à la loi divine qui permettent à l'homme de s'élever vers les états supérieurs de l'être, en suivant la route qu'indiquent les flèches ; c'est le sacrifice et l'immolation du moi individuel, qui conduit à l'affirmation de la plus profonde réalité intérieure, de notre dimension verticale.

Le joug est aussi ici pont ou porte solaire, par le centre duquel passe le chemin lumineux, mais étroit et difficile, réservé à une minorité d'élus, qui atteint la Vie, l'Illumina-

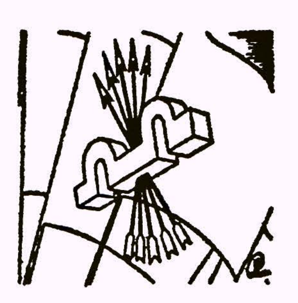
tion et la Libération. A travers cette double porte ou pont doit se glisser l'être de vocation héroïque pour, en parcourant la voie solaire que lui montrent les cinq flèches — le cinq : nombre du Soleil par excellence —, recouvrer l'état divin perdu et s'éveiller à nouveau à la Lumière du Soleil éternel. C'est ce qu'indiquent les flèches en traversant le joug au centre, entre les deux arcs de cette barrière horizontale qui, comme dans une reproduction graphique du mythe grec des **Symplégades,** semble s'opposer à leur trajectoire ascendante ; et, dans cet ordre d'idées, le centre du joug, qui se brise en un moment imperceptible sous l'action sûre et contondante de la flèche, symbolise le point zéro, l' « éternel présent », cet instant sans durée où a lieu la splendeur fulgurante de l'Illumination : c'est l'expérience spirituelle de la pure instantanéité, but des disciplines de réalisation extrême-orientales (Zen, Taoïsme) et de la plus haute mystique chrétienne (Meister Eckhardt, Silesius, Böhme).

La culmination de tout ce processus, le but qui couronne cette voie héroïque et sacrificielle, active et contemplative, c'est la conquête de l'unité suprême, l'intégration de tous les plans de la personne, la totalisation et l'universalisation de l'être. L'unité, l'intégration, la totalisation et l'universalisation qui trouvent leur symbole le plus adéquat dans la figure géométrique de la croix aux bras égaux : synthèse des dimensions verticale et horizontale de l'être, du ciel et de la terre, de l'esprit et de la matière, de la transcendance et de l'immanence, du noumène et du phénomène, de l'être et du devenir, de la luminosité et de la passion. Et cette figure de la croix est précisément celle que tracent, dans leur confluence dans l'emblème phalangiste, le joug — placé en position horizontale — et les flèches — projetées en un sens vertical. Ce détail était souligné par Juan Aparicio lui-même, dans le texte précédemment cité, qui est l'une des premières interprétations du symbolisme de l'emblème : « le joug et les flèches sont aussi la croix ; ils forment une croix ».

Voici donc une signification supplémentaire de la figure crucifère des flèches et du joug. Sur le plan collectif, harmonisation parfaite de l'Etat (le principe politique, vertical, viril, actif et organisateur de la vie sociale) et de la société (l'élément féminin, horizontal, maternel, passif, économique et social). Sur le plan personnel, l'intégration harmonieuse de la personnalité (le noyau transcendant de l'être, l'axe lumineux de notre vie) et de l'individualité (son moi contingent et conditionné, sa dimension biologique et animique) ;

la synthèse pleinement réalisée de la virilité métaphysique et de l'élément féminin : soumission sereine et équilibrée de notre substance maternelle, tellurique, informe et chaotique, au commandement du principe viril ; son articulation hiérarchique et ordonnée autour de l'axe vertical et solaire de notre être — l' « Etat intérieur » dont parlait Platon. La figure du joug et des flèches est, en d'autres termes, la représentation figurée, géométrique et schématique, de l'harmonisation des contraires ; l'image héraldique des noces alchimiques ; l'anagramme deviné par une géniale intuition poétique de l' « Homme Universel » ou « Androdyne primordial ».

Tout ceci est corroboré par la présence des **cinq roses** qui, comme le chante l'hymne phalangiste, seront nouées aux flèches du faisceau du militant qui a offert sa vie dans le saint combat « face au soleil ». La rose : fleur qui indique la renaissance solaire, récompense du Paradis et de l'Amour divin, symbole d'immortalité, de plénitude et de perfection ; et le nombre cinq : nombre solaire par excellence, viril parce qu'impair, qui symbolise l'état de l'homme réalisé, dont le signe est le **Pentagramme,** et la réintégration du principe, l'harmonie avec Dieu et avec l'ordre cosmique (le cinq résulte de la somme du quatre, nombre de la création, et de l'un, nombre de l'Unité, nombre de Dieu). Mais il y a plus : si nous tenons compte de la correspondance déjà signalée du joug et des flèches avec la croix, nous constaterons que l'image des roses nouées au faisceau de flèches rouges reproduit la figure de la **Rose-Croix,** qui dans l'ésotérisme occidental représente précisément l'état de réalisation spirituelle, la conquête de l'Unité, de la Perfection.



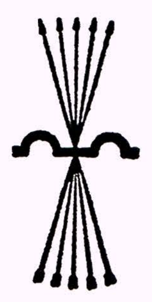
Rappelons à ce sujet que dans de nombreuses représentations de l'art chrétien, cette image de la **Rose-Croix** apparaît sous la forme d'une croix ornée de cinq roses : une à chaque extrémité de la croix et l'autre au centre. Cinq

roses qui symbolisent respectivement les quatre plaies des membres du Christ et la blessure en son flanc. Cinq roses qui représentent, par conséquent, la Rédemption, c'est-à-dire la régénération et la rénovation de l'univers, du microcosme et du macrocosme.

Dans le joug et les flèches est donc résumée la plus haute orientation que puisse proposer une révolution politique et spirituelle : la reconquête de l'être olympien, la réintégration de l'état primordial, la réalisation de l'être intégral de la personne, l'union avec la Divinité.

Antonio MEDRANO

(Traduit de l'espagnol
par Georges GONDINET)



Antonio Medrano

DEPASSEMENT DU CLASSISME

« L'important est qu'à l'opposé de toutes les formes de ressentiment et de compétition sociale, chacun sache reconnaître et aimer sa propre place, celle qui est la plus conforme à sa propre nature, reconnaissant ainsi du même coup les limites entre lesquelles il peut développer ses possibilités, donner un sens organique à sa vie, cheminer vers sa propre perfection ». Cette citation de Julius Evola, extraite de son livre **Les Hommes au milieu des ruines,** pourrait résumer le but que s'est fixé Antonio Medrano en écrivant **Dépassement du classisme.**

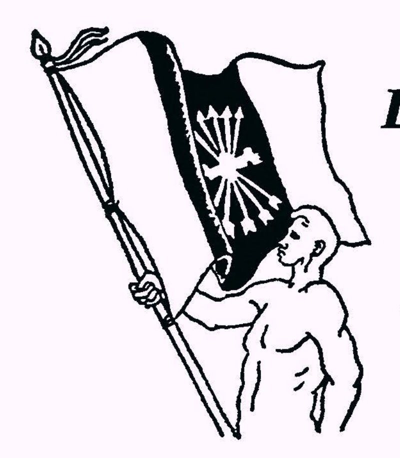
Dans le présent essai inédit, Medrano, fondateur d'Aztlân Editorial et auteur de travaux sur le shintoïsme, le Tradition des Peaux-Rouges, etc., cherche à définir. en les opposant, les notions de « classe » et « caste ». Il démontre que la classe, prise comme ensemble humain ne reposant que sur des critères purement économiques, est une création artificielle, inerte et inorganique, alors que la caste correspond à une réalité vivante, naturelle et organique. L'une est déterminée par des circonstances purement externes et ne donne aucune place à la liberté intérieure de l'homme ; l'autre apparaît avant tout comme une valeur interne, antérieure à tout conditionnement externe.

En revalorisant l'idée de « caste » et en critiquant celle de « classe », l'auteur apporte de nombreux éléments pour en finir avec cette « tare congénitale » qu'est le **classisme.** Il invite le lecteur à repousser tout ordre social fondé sur la lutte des classes **(Klassenstaat)** et à reprendre, au sein de la communauté, la place que lui désigne sa vocation.

Plan de l'ouvrage : I. L'aberration classiste — II. L'articulation traditionnelle : états et castes — III. Genèse du classisme — IV. Revalorisation de l'idée de caste : rang et fonction — V. A chacun sa place — VI. Le travail comme art — VII. Précisions finales : lutte contre la misère et intégration ouvrière.

Traduction de l'espagnol et postface : Georges Gondinet. Parution : printemps 1981. Prix : 20 F. Prix de souscription (jusqu'à la fin 1981) : 10 F. Envoi gratuit aux membres du Cercle des Amis de **Totalité.** Commandes :

Totalité : B.P. 141 - 75263 Paris Cedex 06.



LE DRAPEAU DE LA PHALANGE

Le drapeau de la Phalange, que celle-ci hérita des JONS, est formé de trois franges verticales : deux latérales de couleur rouge et une centrale noire, sur laquelle se détachent le joug et les flèches en rouge.

Les couleurs rouge et noire furent prises par le mouvement jonsiste à l'anarcho-syndicalisme ibérique, dont le drapeau de combat était formé de trois franges horizontales : rouge, noire et rouge. Mais en plus du changement du sens des franges, placées verticalement plutôt qu'horizontalement, le jonsisme ajouta l'emblème des flèches et du joug, ancien insigne de l'Empire espagnol, qui prit place au centre de l'étendard, signe visible de la position centrale qu'occupait dans la nouvelle doctrine l'idée nationale. On voulait ainsi concrétiser dans le drapeau la synthèse du national et du syndical qui constituait le contenu du message jonsiste d'abord, et phalangiste plus tard, et qui reçut précisément pour cette raison le nom de national-syndicalisme.

Dans le drapeau phalangiste le noir représente la tradition espagnole : la couleur du vêtement des hidalgos et des rois

au siècle d'or, la couleur dominante dans le costume populaire de nombreuses régions espagnoles et qui distingua aussi différents de ses ordres religieux ou de chevalerie ; la couleur austère, rigoureuse, sérieuse, profonde et religieuse qui convient parfaitement à l'être castillan, élément formateur et noyau central de cette réalité historique qu'est l'Espagne. Et ce centre noir, qui symbolise la tradition, est gardé et protégé, comme par deux colonnes de feu, par les deux franges verticales rouges, qui symbolisent la révolution. Le rouge du feu et du sang : du feu qui détruit et purifie, qui transforme et élève, et du sang qui vivifie et renouvelle, qui est source de force et de santé. Le feu de l'enthousiasme et du dévouement ; le sang du sacrifice, de l'action héroïque. Le feu et le sang de la révolution intérieure, en vue de l'affermissement de notre vie et de la vie de la Patrie sur la voie de la Tradition.

D'un autre point de vue, les signifiés s'inversent, même s'ils conservent, dans l'ensemble, la même valeur. Le noir est alors le symbole de la révolution : de la révolution qui procède du néant en relation avec le présent immédiat, qui part de zéro en considération de la réalité sociale, politique et spirituelle au sein de laquelle elle naît, et qu'elle vient détruire et transformer dans ses fondements mêmes ; de la révolution qui est la négation du système et de l'état de choses régnant, qui doit donner la mort à un ordre injuste, décrépit et tyrannique qui n'est que le chaos organisé. Le noir de la négation et de la mort : négation qui, en tant que négation de la négation, est le point de départ d'une affirmation supérieure et radicale ; mort qui, en tant qu'elle est animée par l'amour et par une essentielle intention créatrice, contient le germe d'une nouvelle vie plus riche et plus forte. Et le rouge, en ce cas, symbolise la tradition : la tradition comme éternelle source de vie, comme creuset et force spirituelle qui fait que ce noir négateur et destructeur, messager de la mort, devient créateur et édifiant, semeur de vie. C'est le rouge de la meilleure tradition espagnole et européenne : le rouge présent dans tant d'éléments de l'histoire de la Patrie (le rouge des peintures rupestres — magiques et sacrales — d'Altamira, celui des arcs de la Mosquée de Cordoba, celui des drapeaux des anciens royaumes péninsulaires — les barres catalanes, le lion du Léon, le cramoisi (« **carmesi** ») castillan, la croix aragonaise... —, celui des insignes des ordres de chevalerie : Calatrava, Montesa, Santiago, celui du traditionalisme carliste) ; le rouge de la tradition solaire, royale et impériale ; le rouge du sang des ancêtres, de ceux dont nous recevons le legs de la tradition ; le rouge du sang du **Verbe** divin,

source de toute vérité et de toute tradition. Rouge et noir : la tradition comme plus grande force révolutionnaire. De cette interprétation se rapproche — bien que sans en percevoir les énormes possibilités, au-delà du cadre étroitement national et politique — l'ancien jonsiste Juan Aparicio, quand, commentant la signification du drapeau rouge et noir, il écrit : « Le national-syndicalisme reprend le drapeau endeuillé des anarchistes — l'oriflamme d'une justice très exigeante, et de l'émotion populaire et profonde de l'Espagne — et la fièvre insurrectionnelle et patriotique des bérets rouges (*). » Le rouge aux deux flancs du noir et en son centre même : la Tradition orientant la révolution, comme suprême garantie de son efficacité, de son authenticité et de sa continuité, comme son centre inspirateur et sa sève animatrice.

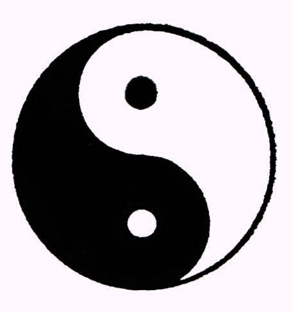
Dans l'art du blason, le noir est symbole de « prudence, sagesse et constance dans la tristesse et les adversités » (Portal), et dans la symbologie traditionnelle il représente la pauvreté initiatique, l'indifférenciation primordiale, la nuit et l'hiver qui contiennent la promesse rédemptrice de l'aurore et du printemps (que l'on se rappelle la naissance du Christ, Soleil du monde, dans la nuit du solstice hivernal) ; alors que le rouge est la couleur du soleil et du feu, de l' « amour sanctificateur et régénérateur », de l'amour que l'homme ressent pour le Créateur et pour toute sa création.

Les deux franges rouges sont comme les colonnes de feu qui, scellées par l'authenticité du sang, gardent dans le mystère du secret (la couleur noire) le principe divin et solaire, le noyau de la majesté intérieure, le cœur ou le centre d'amour (joug et flèches) capable d'incendier de son feu vivificateur l'univers entier. Amour qui trouve sa plus grande expression dans le sacrifice, dans la négation du Moi (couleur noire), et qui transforme l'hiver en printemps et la nuit obscure en aube radieuse.

Le noir étant la couleur symbolique de la mort, de la nuit, du froid, de l'obscurité — couleur féminine —, et le rouge

(*) Les militants carlistes portent des bérets rouges (**boinas**). (N.D.T.)

celle de la vie, du feu, de la chaleur, du soleil et de l'aurore — couleur masculine —, le drapeau rouge et noir nous suggère l'intégration des contraires, la synthèse des opposés, l'équilibre parfait. Il nous offre une image semblable à celle du **Tai-ki** taoïste, dans le cercle duquel se fondent indissociablement les deux moitiés **yin** et **yang**, respectivement noire et rouge.



Le **Tai-ki.**

Les couleurs rouge et noire peuvent aussi être vues comme une allusion symbolique à la réalisation intérieure. En ce sens, le noir se présente, dans une première perspective, comme symbole de l'immolation du Moi, de la mort initiatique, de « la nuit de l'âme » comme disait Saint Jean de la Croix : la **Nigredo** ou « œuvre au noir » de la terminologie alchimique. Mort du Moi — de l'individualité éphémère et contingente, qui est tout désir, impulsion égocentrique, passion égoïste — que suit la renaissance, la régénération, le réveil et l'illumination, la libération spirituelle, la réalisation métaphysique, symbolisée par le rouge, la couleur royale et solaire par excellence. C'est ce que l'on désignait dans l'Alchimie par le nom de **Rubedo,** l' « œuvre au rouge », et que l'on identifiait avec l'obtention de l' « or d'immortalité » ou « Pierre philosophale » : l' « Or rouge ».

Dans une autre perspective, le rouge symbolise le combat spirituel, le don amoureux et total de son être, l'effusion du sang sur la voie de la « guerre sainte », dont le terme est le noir qui est le « noir absolu », la négation de toutes les

couleurs et en même temps leur couronnement et leur synthèse ; le symbole de la perfection et de la lumière qui brille au-dessus de toute lumière au sein de la nuit éternelle. Dans la mystique islamique, le noir brillant et chaud, né du rouge, représente la lumière divine, qui est comme reflétée dans la « pierre noire » de la **Kaaba.**

Voici le message qui se cache dans l'étendard rouge et noir de la Phalange : mort et vie, combat et régénération, immolation et résurrection, sacrifice et immortalité. Conquête solaire à travers la nuit destructrice du Moi ; la « guerre sainte » comme voie vers la réalité suprême représentée par le noir central du drapeau. Et au centre de ce noir central, mystérieux et lumineux, resplendit victorieux, cœur héroïque rempli de feu el de lumière, l'emblème solaire du joug et des flèches, comme un soleil au milieu de la nuit. Signalons que la contemplation du soleil de minuit, météore propre aux régions polaires, point d'origine de la tradition primordiale, symbolise, comme l'a expliqué Guénon, le degré suprême de la réalisation métaphysique, l'élévation à l'état inconditionné, la perception de la lumière divine dans son état principiel de non-manifestation.

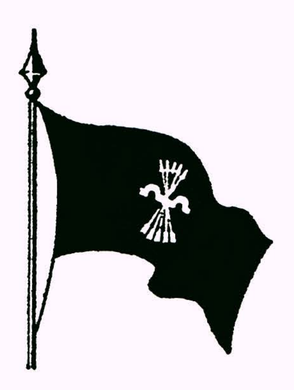
Enfin, la disposition verticale des trois franges du drapeau phalangiste nous parle de l'orientation spirituelle du credo phalangiste, de sa vocation de verticalité, de transcendance, de norme et de hiérarchie ; vocation aryenne, classique et aristocratique. Dans ces trois franges dont les couleurs sont les couleurs de l'immortalité et de la vie éternelle, semble avoir été concrétisé ce « paradis difficile, droit, implacable », gardé par des anges armés d'épées — épées verticales de feu — dont parlait José Antonio.

Le nombre même des franges qui forment le drapeau ne laisse de conserver une allusion à l'idée de réalisation spirituelle, de perfection et de réintégration primordiale ; en effet, le nombre trois signifie précisément la réduction de la dualité à l'unité : 3 = 2 + 1. En d'autres termes, l'unité dans la multiplicité et la multiplicité dans l'unité. Le retour à l'Un divin, depuis le plan duel de la création et de l'existence temporelle, depuis le règne de la multiplicité, pour revenir, avec une vie unifiée. enracinée dans le Principe

un et suprême, à cette réalité créée et temporelle, en l'enrichissant, en la renouvelant et en la régénérant dans ses racines mêmes.

Antonio MEDRANO

(Traduit de l'espagnol
par Georges GONDINET)



Drapeau entièrement noir.

HELIODROMOS

Organo dei centri studi di formazione tradizionale.

Numéro 14 - Maggio-giugno-luglio 1981.

— **Perchè la Comunità.**
— **La pietra e le uova** (un'ipotesi sulla guerra moderna).
— Ananda K. Coomaraswamy : **Cosa diventiamo dopo la morte ?**
— Ugo Scalzo : **Afghanistan : struttura e strategia dell'armata islamica.**
— Luigi Romano : **Gurdjieff.**
— Fulvio Fede : **Macrobiotica e mondo moderno.**
— Poesia - Vertex - 2.
— Riflessioni ; libri ; riviste ; cinema ; lettere a Heliodromos.

HELIODROMOS : casella postale 298 - Siracusa (Italie).

Abonnements : annuel (L. 5 000) ; étranger (L. 7 500). Le n° : L. 1 000.

CARA AL SOL

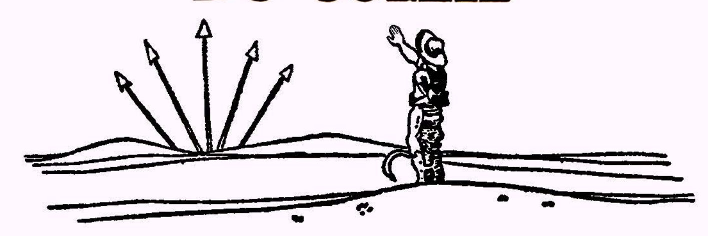
Cara al Sol, con la camisa nueva
que tú bordaste en rojo ayer,
me hallará la muerte, si me llega,
y no te vuelvo a ver.
Formaré junto a mis companeros
que hacen guardia sobre los luceros,
impasible el ademán, y están
presentes en nuestro afán.
Si te dicen que caí, me fuí
al puesto que tengo allí.
Volverán banderas victoriosas
al paso alegre de la paz,
y traerán prendidas cinco rosas
las flechas de mi haz.
Volverá a reír la primavera
que por cielo, tierra y mar se espera.
Arriba, escuadras, a vencer,
que en Espana empieza a amanecer!

FACE AU SOLEIL

Face au soleil avec la chemise neuve
Que tu m'as brodée de rouge hier,
La mort me trouvera si elle vient,
Et je ne te reverrai plus.
Je ferai, uni à mes compagnons
Qui montent la garde éternelle,
Je ferai le geste impassible,
Ils seront présents dans notre effort.
Et si l'on te dit que je suis tombé,
C'est que je m'en serai allé
Au poste qui m'attend là-bas.
Ils reviendront, les drapeaux victorieux,
Au pas allègre de la paix.
Elles auront cinq roses nouées,
Les flèches de mon faisceau.
Il reviendra rire le printemps,
Qu'on attend pour le ciel, la terre et la mer.
Debout, légions, à la victoire !
Sur l'Espagne pointe une aube nouvelle.

Cette version française de « Cara al Sol » s'inspire principalement de la traduction de Robert Brasillach.

UNE CHANSON DU SOLEIL



Le présent texte est extrait du livre qu'Antonio Medrano a écrit sur l'hymne phalangiste, « Face au Soleil ».

1. — L'hymne de la Phalange : une chanson du Soleil

Un hymne exprime toujours le contenu et la vocation les plus authentiques d'un mouvement. En lui se déploie son être, s'épanche l'esprit qui est à la racine du mouvement. Dans ses strophes et dans sa musique sont formés les tons qui ont présidé à sa naissance et qui régissent son style et sa vision de la vie. L'hymne est la formulation sonore de la **Weltanschauung** du mouvement en question. En lui prend toujours forme, d'une façon ou d'une autre, avec un plus ou moins grand bonheur selon la capacité et l'inspiration de ceux qui l'ont créé, une doctrine : il est doctrine chantée, doctrine faite rythme et marche.

Un hymne n'est qu'un symbole exprimé au moyen du chant, un symbole fait paroles et rythme musicaux. Et, en tant que symbole, l'hymne met au jour les strates les plus profondes de l'être, les racines et les essences les plus occultes. C'est même une expression plus directe et spontanée des peurs intimes, des plus profonds désirs et de la plus authentique orientation spirituelle que les formulations théoriques et les proclamations liées à la contingence politique du moment. Ainsi, de même que les emblèmes, les symboles idéographiques ou héraldiques sont la concrétion de l'idéal ou de la doctrine sous des formes graphiques, géométriques, visibles, de même l'hymne est sa concrétion chantée, poétique et musicale. De lui — à la condition qu'il ait une grande qualité, car alors il se transforme en poésie sur le rythme martial — on peut dire la même chose que

de la véritable poésie : il acquiert une vie propre, se détache de l'intention de ses créateurs ; il exprime beaucoup plus que ce que voulaient consciemment ceux qui le composèrent (1).

L'hymne est donc doctrine réduite à ses traits les plus fondamentaux et traduite en chant et en musique. Doctrine rendue facilement perceptible, mise à la portée de tous ; car de même que l'emblème fait que la doctrine pénètre par les yeux — toujours en accord avec la mesure de chacun —, de même l'hymne fait qu'elle pénètre par les oreilles. L'un comme l'autre sont un appel aux portes du cœur de l'homme : ils rendent possible que ces dernières s'ouvrent pour laisser passer le message transformateur de la doctrine.

L'hymne est le symbole musical du mouvement ; symbole configuré par la tension intérieure qui l'anime et qui, à l'égal du reste des symboles ou signes qui tracent son profil spirituel, contient un profond message, susceptible d'être interprété existentiellement, d'être actualisé dans la vie de chacun : susceptible, en un mot, d'être vécu. L'hymne est le style, le mode d'être, l'attitude spirituelle qui constituent la moelle du mouvement, formés par le chant.

Tel est « Face au Soleil » : symbole sonore et mélodique de la nouvelle attitude spirituelle qui vient au monde avec la Phalange, abrégé en strophes poétiques qui résument la beauté et la mélodie de sa doctrine. C'est le style, la manière d'être, l'attitude spirituelle, la position devant la vie de la Phalange qui éclate en chant.

Et, étant donné que nos réflexions ont tourné jusqu'ici autour du chant, il n'est pas superflu de faire quelques brèves précisions à propos de la profonde valeur que peu-

---

(1) C'est ce qu'exprime Fragoso del Toro quand, relatant la création de « Face au Soleil », il écrit : « Ils commencèrent à chanter. La musique se faisait dense : c'étaient des voix juvéniles qui invoquaient la mort et la victoire. Ils se tenaient raides inconsciemment, ils levaient le bras. Et **voilà que l'Hymne les entraînait, les surprenait eux-mêmes, déjà vivant, indépendant, libéré de ses auteurs** ». Cet auteur ajoute plus loin : « Après avoir chanté, dans les yeux de José Antonio brillait une lumière d'optimisme, voilée d'une légère tristesse. Et il lui semblait entendre dans la ruelle voisine les pas rythmiques de ses camarades qui marchaient vers un front inconnu, et que pénétrait par la fenêtre l'air froid des batailles et des drapeaux. Il imagina ses meilleurs hommes, moribonds, prononçant, sur la terre, sur la mer et en l'air, **les mots qui, il y a quelques minutes, sur le papier, n'étaient rien, et qui n'appartenaient déjà plus aux poètes** ». (**La Espana de ayer,** Madrid, 1967, tome II, p. 224). (C'est nous qui soulignons).

vent assumer la chanson et la musique quand elles se trouvent insérées dans une cohérente ligne traditionnelle.

Disons, avant tout, que le chant réveille et actualise de riches potentialités en l'homme, allant jusqu'à remplir une fonction comparable à la prière à laquelle il est souvent identifié dans la culture traditionnelle. Le chant nettoie et purifie, enflamme et élève, ouvre les portes de l'âme aux expériences transfigurantes (2). Le chant est instrument de forge et éducation des instincts, autant qu'expression d'un style qui est fermement assis sur la réalité de la personne. Codreanu sut génialement percevoir tout cela quand il établit le chant comme l'un des quatre fondements de la norme de vie légionnaire (avec la foi en Dieu, la confiance en sa mission et l'amour). Le chant, disait le Capitaine de la Garde de Fer, offre parfois « l'unique moyen de manifester notre état d'âme ». En lui revivent les moments les plus sacrés de notre tradition ; il existe ainsi une voie pour que l'esprit se relie à ses propres origines et recouvre son authenticité et sa force. Le chant requiert, par ailleurs, une conquête intérieure, un état d'intégrité et de pureté. « Pour pouvoir chanter — continue Codreanu —, il faut avoir un certain état d'âme, une harmonie intérieure. Celui qui part pour spolier son prochain ne peut pas chanter. Celui qui fomente une injustice non plus ; ni celui dont le cœur est rongé par l'envie et la haine de son camarade ; ni celui dont l'âme est stérile de toute foi. Légionnaires d'aujourd'hui et de demain, toutes les fois que vous sentirez le besoin de vous retremper dans l'esprit légionnaire, revenez à ces quatre vertus de nos débuts qui restent à la base de notre

---

(2) Le meilleur exemple en est le mythe d'Orphée, dont la musique était capable d'enchanter les animaux et les plantes, mythe dans lequel on peut voir une référence symbolique à la transformation des impulsions élémentaires latentes dans l'être humain. Pour Eschyle, Orphée était l'homme qui « charmait par son chant la nature entière ». « Par sa musique et son chant, il s'imposa aux Grecs, changea le cœur des barbares et domina les bêtes sauvages », dira un auteur helléniste. Ce à quoi un philosophe byzantin des premiers siècles ajoutera que cette action magique de la lyre orphique signifie l'apaisement ou l'extirpation des « passions animales de notre cœur ». Le chant d'hymnes figurera comme élément distinct de la religion orphique, qui s'affirmera avant tout comme « un mode de vie, et un mode ascétique » (W. K. C. Guthrie, **Orfeo y la religion griega,** trad., Buenos Aires, 1970, p. 17, 41 et sqq.). On pourrait aussi rappeler à ce sujet la figure d'Apollon — dont Orphée est justement le compagnon ou le messager —, lequel est dieu de la perfection olympienne et de la plénitude solaire, et se présente en même temps comme la patron de la poésie et de la musique ».

mouvement. Le chant vous sera une force et un guide. Si vous ne pouvez pas chanter, c'est qu'une maladie vous mine au plus profond de votre être, ou bien que la vie a noirci de péchés votre âme innocente. Et si vous ne pouvez guérir, effacez-vous et laissez la place à ceux qui sont capables de chanter » (3).

Le chant est le sourire radieux de l'esprit viril, fort et sain. Il est comme le rayon de lumière et de joie qui s'épand du cœur où est rené le Soleil. Celui qui ne chante pas, celui qui n'est pas capable d'entonner un hymne viril, sacré et guerrier, c'est qu'il est malade du corps, de l'âme ou de l'esprit — ou, ce qui est plus probable, qu'il est malade de tout cela en même temps, comme cela se produit actuellement avec l'organisme de la présente civilisation et avec le type humain dans lequel s'incarne cette civilisation.

Mais passons maintenant, une fois ces précisions préalables et indispensables faites, à l'analyse des traits symboliques les plus significatifs que présente « Face au Soleil ».

⁂

Que le Soleil constitue la clef fondamentale du titre qui ouvre l'hymne de la Phalange ne peut être considéré comme quelque chose de fortuit et d'accidentel. On pourra accorder à ce fait une valeur plus ou moins grande, on pourra l'expliquer d'une manière ou d'une autre ; mais il n'y a aucun doute qu'en lui se manifeste quelque chose de capital. Et, si ce que nous avons soutenu plus haut à propos de l'hymne d'un mouvement est certain, on peut dire qu'ici

---

(3) C.Z. Codreanu, **La Garde de Fer,** éd. Prométhée, Paris, 1972, p. 275 et sqq. Ion Marii a souligné le « caractère mantrique de certains chants légionnaires ». « Il y a des chants légionnaires — affirme le jeune doctrinaire gardiste — dans lesquels la répétition continue et inlassable d'une unique et brève formule fait penser à la récitation d'un **mantra** hindou ou d'un **dhikr** islamique ». (Note introductive à **L'uomo nuovo,** d'Ion I. Mota, trad., Padoue, 1978, p. 10). Un exemple de ceci est un petit chant, composé d'une seule phrase — « **Dieu est avec nous ; comprenez, peuples, et soumettez-vous ; car Dieu est avec nous** » —, que les légionnaires récitaient quand ils ne voulaient pas répondre aux provocations de la police et des autres forces du système. Comme le rapporte Faust Bradesco, ce chant, qui favorisait « une concentration plus grande de potentiel spirituel », fortifiait la résistance personnelle et donnait des forces pour la réussite d'une action ; « on le chantait jusqu'à ce que les esprits se fussent calmés ou jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne pour le chanter ». (**Le Nid. Unité de base du Mouvement Légionnaire,** Madrid, 1973, p. 202).

se révèle directement et immédiatement, au-dessus des formules idéologiques élaborées consciemment et de façon réfléchie, la vocation la plus authentique de la révolution phalangiste.

« Face au Soleil ». Dans un tel titre sont déjà proclamées, de manière incontestable, avec un caractère éclatant, la vocation et l'orientation solaire de la Phalange.

Mais la présence du Soleil ne s'accuse pas que dans le titre. Le halo lumineux de l'astre de feu projette sa splendeur, imprime sa marque rythmique, noble, élevée et majestueuse, sur tout le contenu, les pas et l'accord de cette marche virile et guerrière, amoureuse et triomphale. Des autres éléments symboliques de type solaire présents dans cette marche, nous parlerons au long de ce chapitre. Pour le moment, limitons-nous à souligner un détail hautement significatif et suggestif.

Le Soleil ouvre et clôt le poétique chant de l'hymne phalangiste : il invite au premier pas et laisse l'écho de sa présence dans le silence qui suit sa dernière strophe. L'hymne, en effet, commence et finit par des expressions pleines d'une claire symbologie solaire. Il commence par un appel à la contemplation du soleil, par une profession de foi et une orientation solaires (« Face au Soleil ») et se conclut sur une allusion à la nouvelle renaissance victorieuse du principe solaire [« (...) Sur l'Espagne pointe une aube nouvelle »]. Cette donnée ne saurait être plus significative. Entre ces deux pôles — la foi en la lumière et la force spirituelle du Soleil, foi qui se traduit en amour ardent et serein, et l'espérance en sa renaissance, après la noire obscurité d'un sombre présent — se tendent les cordes de la lyre phalangiste (cordes, nous le verrons, qui correspondent aux flèches de l'emblème) pour entonner le chant inspiré ; un chant dans lequel est défini le style existentiel de l'homme nouveau.

Le Soleil : présent, donc, au commencement et à la fin de l'hymne ; prélude et final. Le Soleil : accord initial, point de départ, inspiration prometteuse. Le Soleil : point de mire, but à atteindre, nord orienteur, horizon et destin.

Par conséquent, il n'est ni illusoire ni exagéré d'affirmer que l'hymne phalangiste est un chant solaire, une « chanson du Soleil » (4).

---

(4) « Chanson du Soleil » (Solarliod) est justement le titre de l'un des principaux monuments de la littérature poético-religieuse du Moyen-Age viking (A. Olrik, **Nordisches Geitesleben,** trad., Heideberg, 1908, p. 175).

Et, si nous avons dit qu'un hymne exprime l'orientation et la signification les plus profondes d'un mouvement, devient une fois de plus évident ce qui a été précisé auparavant : la profonde nature de la Phalange comme révolution intégrale de type solaire. Plus avant — la contenu même de l'hymne phalangiste nous en fournira l'occasion — nous verrons ce que cela veut dire, la riche veine spirituelle que cette affirmation contient. Mais maintenant, et puisque nous parlons du titre qui, d'une marque déjà indélébile, distingue l'hymne de la Phalange, portons notre regard sur le message symbolique que contient cette quintessenciée formule expressive, d'une frappe sobre et poétique.

« Face au Soleil ». Par ces concises et simples paroles, est résumé le noyau de la doctrine, du mode d'être, de l'attitude spirituelle, de la vision du monde propres à la Phalange. En elles sont parfaitement réunis le laconisme, la force, la droiture, l'élévation et la luminosité de sa position devant la vie. Clarté, vigueur, virilité, sobriété, énergie, authenticité, vocation métaphysique : voici ce que ces paroles, ciselées par le burin de la poésie la plus inspirée, proclament aux quatre vents. C'est la plus parfaite expression d'un style classique, aristocratique, aryen. Tout ici transpire la norme, la mesure, la modération, la précision, la sérénité, la force, l'élévation surhumaine. Mesure, précision et élévation dans la parole et dans le geste ; mesure, précision et élévation en cette réalité intérieure qui est le centre et le nord de l'une et de l'autre. « Le Soleil — écrit Agustin de Foxa, commentant ces paroles initiales de l'hymne phalangiste — est la norme et la mesure, la discipline et la netteté. Rutilance, force, vie... Voilà pourquoi la Phalange, qui n'est pas romantique, mais classique, commence sa chanson sous le signe de la précision » (5).

Face au Soleil. Face à face avec l'Astre rayonnant de majesté, mais non comme quelqu'un qui se trouve face à quelque chose d'étranger ou d'hostile, mais comme quelqu'un qui se trouve face à quelque chose qui lui est intérieurement proche, fraternel ; comme quelqu'un qui contemple dans un miroir brillamment illuminé l'image transformée de son propre Moi. Un face à face qui n'implique pas distanciation, affrontement ou inimitié, mais tout le contraire : compénétration, découverte d'une identité qui gît occulte au centre de l'être, force magnétique d'un élan intérieur qui vient des origines. Un face à face qui est attraction irrésistible, réalisation, volonté d'obtenir ce que nous contem-

---

(5) A. de Foxa, **Cancion de la Falange,** Séville, 1938, p. 9.

plons : le regard posé sur le soleil comme l'on fixe les yeux sur quelque chose que l'on aime et avec lequel nous désirons nous unir, comme l'on regarde un horizon à atteindre, un but à conquérir. Un face à face dans lequel l'élan fondamental est la mutuelle attraction. Un face à face qui est redécouverte de notre réalité, conquête de soi-même, victoire sur l'ignorance et l'illusion que nous cachait le fond lumineux de notre être. Un face à face qui n'admet pas de duplicités, de détours ou de mensonges ; qui exige pureté, clarté, anthenticité — pureté, clarté, authenticité dans la pensée, la parole et l'œuvre ; en un mot, dans tout le mode d'être : style.

Cette position « face au soleil » est une façon d'exprimer poétiquement, rituellement et symboliquement, le fait que l'être entier de la personne, toute son existence, est centré autour du principe solaire ; car, dans la terminologie symbolique traditionnelle, poser son regard sur quelque chose équivaut à poser sur lui le cœur — les yeux sont les « fenêtres du cœur » — ou, ce qui revient au même, à la fusion du centre de son être avec la réalité que l'on contemple (le cœur = le centre de l'être). Le Soleil, en tant que symbole — tout symbole, nous l'avons déjà dit, est la concrétion d'une haute réalité spirituelle — apparaît ici comme objet de contemplation ; mais d'une contemplation claire et sereine, active et virile, qui est inspirée par un esprit de conquête. Il s'agit de prendre possession de la plus secrète signification métaphysique de l'Astre-Roi, de s'emparer de sa vertu, de s'identifier à lui et de « devenir un » avec lui.

L'expression vitale du phalangiste a été définie comme celle du guerrier qui se lance au combat « avec le soleil en face, sans ciller » (6). Voici une claire explication de ce que nous venons d'exposer. On ne regarde face à face que ce qui est semblable à son être, ce qui nous attire selon la loi des « affinités électives », en vertu d'une secrète et profonde vocation intérieure. Seul un « fils du Soleil », celui qui possède le principe solaire au centre de son être, peut directement regarder, face à face, sans ciller, l'astre lumineux (7). Les autres — les fils de l'obscurité, les faibles

(6) A. de Foxa, **op.cit.**, p. 9.

(7) Dans les traditions de nombreux peuples seuls les « fils du soleil » — les élus initiés ou les héros morts au combat qui ont pris part à sa lumière — parviennent aux régions célestes conduits par le soleil ; eux seuls pourront contempler éternellement le soleil et l'accompagner sur les « barques solaires » dans le voyage vers

d'esprit, les êtres intérieurement dévirilisés, les « fils des ténèbres » — sont aveuglés par sa splendeur. Seuls les yeux de l'aigle, le roi des oiseaux du Ciel, l'oiseau du Soleil par excellence, peuvent contempler de face le disque solaire resplendissant.

Voici donc le geste, l'attitude existentielle de l'homme nouveau auquel doit donner naissance la Phalange : face au Soleil, face à face devant son halo lumineux, le regard fixé sur sa splendeur, en le contemplant, comme celui qui contemple un message divin, une manifestation du Pouvoir d'En-Haut, sans peurs, hésitations ni ambiguïtés : en se livrant pleinement au pouvoir transformateur de ses rayons lumineux. En le contemplant aussi sans bassesse ni servilisme aucun, sans aucune sorte de bassesse humiliante : face à face, à visage ouvert, avec noblesse et dignité, virilement, debout, sans dévier le regard un instant de son centre igné et rayonnant.

Telle est l'attitude que proclame l'hymne de la Phalange : en plein air, au-dessus des miasmes de l'heure actuelle, en s'élevant au-dessus des obscurités et des vilenies du présent — en s'élevant aussi au-dessus des obscurités et des vilenies du moi individuel — ; le regard vers le haut et la face, le visage — fenêtre de l'être — ouvert aux influences célestes, pour qu'à travers lui, comme à travers une fenêtre que l'on ouvrirait tout grand, pénètrent les rayons bienfaisants du Soleil, son influence fortifiante, vivifiante et virilisante. Le corps ferme face à l'astre de majesté, les bras levés et les mains ouvertes, pour que ses rayons, ces bras lumineux, prennent possession de tout notre être ; pour que sa numineuse énergie, messagère du divin, caresse la face — miroir de l'âme, champ d'expression de la race intérieure — et inonde tous les sens. Position où l'on se dresse, la tête haute, les yeux bien ouverts et regardant droit devant, pour capter avec plénitude et authenticité la lumière du Soleil, pour que ne s'échappe pas même un iota de son message vivant et saisir ainsi le fluide spirituel qu'il contient

---

l'au-delà. (M. Eliade, **Tratado de historia de las religiones,** trad., Madrid, 1974, tome I, p. 169).

« Fils du Soleil » (**Sonnensöhne**) fut le nom que se donnèrent les races aristocratiques indo-européennes, dont la conception religieuse, nous le verrons, se trouvait centrée sur la contemplation du soleil, et, avec eux, la race navigante qui diffusa par tout le Vieux Monde la culture mégalithique et la royauté divine (V. Gordon Childe, **The Aryans,** Port Washington, éd. 1970, p. 101, 172 et 193).

symboliquement, en l'intériorisant, jusqu'à ce que, comme une flèche bien tirée, ses rayons touchent le noyau central, surnaturel de la personne.

« **Face au Soleil** ». Par ces paroles — et avec l'attitude et le style de vie qui leur correspondent — la Phalange met le Soleil au centre de sa **Weltanschauung.** Toute sa doctrine et tout son mode d'être tourneront à partir d'alors autour de ce foyer rayonnant, seront transfigurés par sa lumière.

La face et le Soleil, le visage et le centre du feu céleste : deux pôles entre lesquels prend naissance une haute tension émotionnelle, un puissant courant spirituel duquel devra jaillir le reste de l'hymne phalangiste et, avec lui et en lui, le style de l'homme nouveau qui doit mettre au monde la révolution solaire du joug et des flèches.

La face et le Soleil : deux pôles dont l'interaction fera s'allumer l'étincelle qui signale la renaissance métaphysique de l'homme.

2. — **Culte solaire et héritage indo-européen**

Diverses sont les réflexions auxquelles se prête cette attitude symbolique de contemplation frontale du soleil.

Avant tout, signaler que cette position « face au soleil » est celle que l'homme adopte lors des cérémonies rituelles de l'ancien culte solaire, tel qu'il apparaît chez les peuples où, d'une manière ou d'une autre, avec une plus ou moins grande pureté, resplendit l'héritage hyperboréen, et celle qui de même caractérise symboliquement dans le mythe et la légende sacrée, le héros solaire, qui se lance à la défense ou à la conquête de la force ignée surnaturelle.

Face au soleil, le visage tourné vers l'astre divin, effectue le rite le Grand Inca, devant le peuple, au sommet de la cordillière des Andes pour rendre grâce au Père céleste et attirer les bénédictions sur sa nation. Face au soleil accomplit aussi ses offrandes rituelles le Grand Pharaon, fils du Soleil, et avec lui tout le peuple de l'ancienne Egypte, dont l'existence tourne avec un rythme sacré autour d'**Amon-Ra,** le dieu-soleil qui protège dans la vie et guide au-delà de la mort. Face au soleil, qu'il salue d'une prière et d'un baiser de la main à son lever et à son coucher, élève son esprit l'homme grec, et face au soleil, dans le plus profond respect il revient se placer, comme le rapportent Platon et d'autres auteurs, dans n'importe quelle occasion importante

de la vie (8). Face au soleil, pour saluer sa naissance et pour rendre hommage à l'astre dont elle reçoit la lumière et la vie, se réunit la **Sippe** germanique, qui fête son apparition avec l'éclat de ses armes et de grandes roues symboliques placées en haut d'un mât, en même temps qu'elle fait sonner ses **Luren,** instruments musicaux de caractère sacré, spécialement dessinés pour cette cérémonie et qui, à leur extrémité supérieure, reproduisent significativement le halo solaire (9). Face au soleil ont lieu dans l'Inde védique les plus importantes cérémonies de la vie de l'homme : dans la cérémonie d'initiation, l'initiant doit regarder le soleil et réciter l'hymne à lui consacré (le **Gayatri,** récité en l'honneur de **Savitri,** qui proclame que la lumière solaire est le symbole de la réalité et de la connaissance ultimes) ; quand naît un valeureux enfant mâle, le quatrième mois on fait en sorte qu'il regarde le soleil tandis qu'ont lieu les rites en son honneur, et qu'on chante l'hymne solaire ; les **Upanishads** affirment que le fidèle qui cherche la vérité doit « fixer son regard sur l'orbite du soleil » (10).

Face au soleil accomplissaient leurs prières les anciens Chrétiens, comme le met en évidence l'orientation symbolique vers l'Orient (11). Face au soleil, ses parents le dressant devant les rayons bénéfiques de l'astre lumineux, est consacré à la divinité le nouveau-né chez les Peaux-Rouges,

---

(8) **Les lois,** X, 887 ; L. von Schröder, **Arische Religion,** Leipzig, 1923, T. II, p. 99. Schröder qualifie le salut au Soleil de « culte le plus simple, la forme originaire (**Urform**) de la prière ».

(9) « Toi Soleil tu es la lumière, je m'incline devant le Sacré » est l'invocation avec laquelle l'homme germanique accompagne son geste de révérence à l'astre rayonnant ; prière que Siegfried Kadner met en relation avec la conception postérieure du christianisme du Christ comme « Lumière du Monde » (S. Kadner, **Deutsche Väterkunde,** Breslau, 1934, p. 129). Même de nos jours, ou en des temps plus proches de l'actualité les paysans allemands se découvraient devant le Soleil levant, inclinant légèrement la tête en signe de respect. En Poméranie, l'homme malade de la fièvre se tournait vers le soleil, en répétant trois fois la prière suivante : « Cher Soleil, viens bien vite et enlève les soixante-dix-sept fièvres dont je souffre. Au nom de Dieu le Père, etc. » (E.B. Tylor, **La civilisation primitive,** trad., Paris, 1878, T. II, p. 384).

(10) V.C. Srivastava, **Sun-worship in ancient India,** Allahabad, 1972, p. 76, 161-169, **passim.** Le **Suryadarsana,** la contemplation du Soleil, qui deviendra un élément important du culte solaire hindou — nous informe Srivastava — se retrouve encore dans le **Rig-Veda.**

(11) Tylor voit dans cette orientation rituelle et symbolique du christianisme primitif vers l'Orient une survivance des antiques cultes solaires (**op. cit.**, T. II, p. 384, sqq. et 543).

et face au soleil élèvera de même, plus tard, sa voix vers le Grand Esprit le cavalier des prairies nord-américaines (12). Face au soleil, qu'il accueille avec de l'encens et un joyeux tumulte de cors et de trompettes, effectue ses rites le guerrier aztèque, dont les racines remontent au légendaire continent blanc et nordique d'Aztlan : un face au soleil qui inspire toute son action guerrière, laquelle est orientée pour assurer la naissance et l'éternelle victoire de la force solaire, faisant ainsi de lui un authentique « guerrier du Soleil » (13). Face au soleil, face au soleil levant qui donne son nom à son Empire et à sa race, se place chaque jour l'homme japonais pour saluer avec la plus religieuse révérence les premiers rayons de l'aurore (c'est le **goraiko, le** salut au soleil, un des principaux rites du shintoïsme) et face au soleil, dans une attitude activo-contemplative il se met aussi pour s'approprier l'énergie spirituelle qui émane de l'astre divin (14).

---

(12) Face au Soleil s'effectue aussi le plus important des rites indiens, la « Danse du Soleil », laquelle reçut chez les Sioux le nom de **wiwanyag wachipi** (ittéralement : « Danse en regardant le Soleil ») (J. Epes Brown, **La Sacra Pipa,** trad., Torino, 1970, p. 91). La « Danse du Soleil » — écrit un auteur indien — « signifiait danser sans nourriture ni eau pendant quatre jours, en regardant le soleil, en s'inclinant devant et derrière, jusqu'à ce que les hommes tombent exténués » (R. Erdoes, **The Sun Dance People,** New-York, 1972, p. 105).

(13) Alfonso Caso qualifie l'Aztèque de « soldat du Soleil » : sa mission était de « se tenir à côté du Soleil, qui représentait le bien, contre les dieux épouvantables de la nuit, symboles du mal » (**El pueblo del Sol,** Mexico, 1971, p. 121 et sqq.).

(14) Le salut rituel au Soleil est le premier acte de la vie quotidienne de l'homme shintoiste, lequel, debout et le regard posé sur le cercle de feu qui naît à l'horizon, effectue une respectueuse inclination de la tête et donne une claque de salutation, au moment où il prononce les paroles suivantes : « Salut à toi, en ce jour, Un Auguste ». (L. Hearn, **Japan's Religions,** New-York, éd. 1966, p. 252 et sqq.). Une des techniques de l'ésotérisme shinto est celle qui reçoit le nom de « méditation sur le soleil dans son cœur » et qui consiste à « méditer sur ce que le soleil entre par la bouche dans le cœur et illumine l'intérieur du cœur tout entier, de sorte que celui-ci est aussi brillant que le soleil », ou bien à visualiser l'image du soleil à l'aide du cœur pour la faire circuler après dans le corps tout entier (R. Lasserre, **Etranges pouvoirs,** Editions Judo, Toulouse, 1960, p. 92-93). Et le mystique shintoiste Kurozumi Munetada disait à ses disciples : « Chaque jour les fidèles adoreront le Soleil. En ce faisant, ils inhaleront l'air frais, comme si pour avaler le Soleil, qui est le Divin Esprit de Dieu. En répétant cet exercice, ils parviendront à la conscience mystique de l'unité avec **Amaterasu-ô-mi-Kami** (la déesse du Soleil et tête suprême du panthéon shin-

Il faut signaler que ce geste rituel de faire face au soleil, dont nous pouvons constater la présence chez les peuples les plus distants, finit par imprimer son sceau — telle est la vertu du rite, en tant que formateur de précis contours existentiels et lignes de style — sur toutes les facettes de la vie, qui est ainsi intégrée unitairement au cercle parfait que trace sur l'existence terrestre le reflet du halo solaire. Un sceau qui finit ainsi par distinguer la conception du monde, le temple vital, le mode d'être de ces peuples nobles, dont la vie, éloignée des mesquineries de la moderne civilisation démocratique, individualiste et rationaliste, se développe en grandeur, élévation, liberté et unité.

L'attitude « face au soleil », disions-nous, est aussi celle qui caractérise symboliquement le héros mythique qui doit conquérir ou défendre la force ou le principe solaire, l'être semi-divin qui doit libérer l'humanité du mal et des ténèbres, l'élu qui a pour mission de réaliser le règne du Soleil sur la terre, l'être supérieur qui se lance à la conquête de la connaissance, de l'immortalité, du Paradis céleste, de la Réalité absolue. En un mot : l'attitude qui définit — toujours à un degré symbolique et analogique — l'initié, celui qui s'est éveillé, le Libéré (**Jivan-mukta** de la doctrine hindoue), le Vainqueur, l'Illuminé.

Face au soleil, en direction de l'Orient, où naît l'astre igné et doré, naviguent les Argonautes à la conquête de la « **Toison d'or** » (matérialisation symbolique de la force solaire immortalisante — n'oublions pas qu'une de ses vertus est de donner la « jeunesse éternelle »), qu'ils atteindront après le passage des « **Symplégades** », figuration de la porte solaire (15). Face au soleil naviguent aussi les « barques solaires » égyptiennes qui portent dans l'au-delà, vers l'immortalité du Soleil pour que ne meurt jamais l'esprit du mort. Face au soleil se trouve **Jimmu-Tenno,** le descendant de la déesse solaire et le fondateur de la tradition japonaise, quand, obéissant à l'ordre de la déesse, il regarde le « Miroir divin » **(Yata-nokagami),** concrétisation du disque solaire, reçu d'Amaterasu comme un des insignes sacrés qui légitiment et garantissent son pouvoir ; miroir

---

toiste). Cette pratique leur permettra d'obtenir la santé du corps et de l'esprit » (J. Herbert, **Dieux et sectes populaires du Japon,** Paris, 1966, p. 151).

(15) Les Argonautes sont ,pour Léopold von Shröder, les « fils du Soleil », qui, dans leur audacieuse traversée maritime, redonnent vie à l'astre de la lumière. Ce sont « les navigateurs de la lumière solaire » (**op. cit.**, T. II, p. 24).

dans lequel il peut contempler sa propre nature divine et solaire et duquel il obtient des forces de victoire et d'empire. Face au soleil, son père céleste, à travers un chemin lumineux qui s'ouvre devant lui sur les eaux de l'océan, parvient au royaume des cieux, où le reçoit son ancêtre divin, **Poia,** le héros semi-divin des indiens **« pieds noirs »** d'Amérique du Nord, vainqueur des puissances ténébreuses et qui d'en haut apporte la « Danse du Soleil » (16). Face au soleil vivent, selon Pindare, les immortels, les justes : « Eclairés par un soleil qui fait leurs nuits toujours égales, toujours égaux leurs jours, les bons reçoivent en partage une vie moins pénible que la nôtre » (17). Face au soleil, monté sur un char de feu s'élève vers les régions célestes éternelles **Mithra,** le héros divin de race solaire, après avoir mis en déroute les forces du mal, et face au soleil, comme lui et guidés par lui, gagnent le ciel et l'immortalité ses adeptes qui ont su combattre pendant leur vie avec courage et sans défaillir. Face au soleil, défiant audacieusement le dieu **Helios** et comme l'expression de son indomptable volonté de conquête surhumaine, lance ses flèches **Hercule,** geste grâce auquel il obtient de cette divinité le bateau d'or qui lui permettra d'atteindre les terres de **Géryon** et de mettre ainsi un terme à l'une de ses symboliques entreprises ; et face au soleil, à la fin de sa vie remplie de faits héroïques au service des puissances divines parvient aussi à l'immortalité le racheteur de Prométhée, quand un nuage, qui au milieu de rayons et de coups de tonnerre descend sur son bûcher funéraire, l'élève vers l'Olympe.

Face au soleil commence aussi Dante son ascension au Paradis. C'est cette position debout, le regard posé sur le Soleil, qui lui permet de s'élever vers la contemplation des merveilles célestes. Grâce au regard de Laure, fixé sur le Soleil, comme un aigle majestueux — qui plus est : surpassant les aigles eux-mêmes, comme nous dit le poème —, s'illumine l'esprit du poète, lequel reçoit l'illumination grâce à la tension verticale de son amour sublime, celui-ci pouvant à son tour poser son regard sur l'astre radieux et s'élever ainsi vers les régions de l'empire surnaturel.

Beatrice in sul sinistro fianco
vidi rivolta e riguardar nel sole :
aquila sî non li s'affisse unquanco.

---

(16) F. Guirand, **Mythologie générale,** Paris, 1935, p. 391.

(17) **Olympiques,** II, traduit par Aimé Puech, Les Belles Lettres, Paris, 1962, p. 46.

E sî come secondo raggio sole
uscir del primo e risalire in suso,
pur come peregrin che tornar vole,
cosî del alto suo, per li occhi infuso
ne l'imagine mia, il mio si fece,
e fissi lo occhi al sole oltre nostr'usso.

« (...)
lorsque je vis se tourner à senestre
    Biétris, et remirer dans le soleil :
    œil d'aigle ainsi nulle fois ne s'y plante.
Et comme un second rai sort du premier
    rejaillissant vers le haut à la guise
    du pèlerin qui se met au retour,
son geste, entrant par la vue de mon âme
    qui son image boit, tira mon geste :
    au soleil je fichai mes yeux comme onques
n'osa mortel » (18).

Et, enfin, face au soleil, sous l' « Arbre de la **Boddhi** » (l'Arbre de l'Illumination), s'assied le Bouddha, « lumière **ariya** », « Lumière du monde », le « Lion rugissant », le Vainqueur de l'ignorance et de l'agitation du **samsara,** dans la méditation qui doit le conduire à l'Illumination, laquelle a précisément lieu à l'aurore, avec la naissance du Soleil. Du récit que, se basant sur les Ecritures bouddhistes, nous a laissé Ananda Coomaraswamy de l'Eveil du Bouddha, choisissons les détails suivants qui nous paraissent particulièrement significatifs à ce sujet. A la tombée du jour, le prince **Siddharta** « se dirigea vers le pied de l'Arbre de la Sagesse » et prenant la résolution de ne pas abandonner sa position de méditation jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la Suprême Illumination, « il s'assit le visage face à l'Est ». Là, Siddharta est l'objet de tentations et des attaques de **Mara,** l'esprit du mal et de l'illusion qui prétend éviter sa conquête métaphysique ; mais celui-ci ne réussit pas à altérer l'impassible et majestueuse position du **Bouddha** et sort vaincu : « La victoire fut gagnée alors que le soleil était déjà sur l'horizon » et, après avoir passé lors des différentes veilles de la nuit par les différents degrés de la Connaissance transcendante, « à la naissance du jour, il parvint à l'Illumination Parfaite ». Une série de prodiges eurent lieu à cette heure suprême : « La Terre se secoua six fois et tout l'univers s'illumina de la splendeur surna-

---

(18) Dante, **Le Paradis,** Chant Ier, 46-54 ; œuvres complètes, éd. Galimard, Paris, 1965.

turelle des sextuples rayons qui partaient du **Buddha** assis » (19).

Face au soleil : expression qui, par conséquent, fait allusion à l'attitude devant la vie la plus parfaite et la plus élevée, en laquelle se résument les plus riches valeurs du mythe et de la tradition ; figuration d'une position rituelle et héroïque en laquelle s'accomplit la plus profonde nature humaine et en laquelle action et contemplation se fondent en une synthèse de grandeur surhumaine.

Un autre aspect s'offre ici à notre considération, réduisant cette fois l'angle de vue, en relation avec cette symbolique position « face au Soleil » : l'extraordinaire importance que revêt le Soleil dans la spiritualité indo-européenne ; à savoir, dans la religion, dans le style, dans la conception de la vie et du monde de ces souches raciales d'origine nordico-européenne dont l'héritage spirituel et biologique formera la racine même de l'Europe. Autrement dit : la présence du Soleil dans l'héritage de nos pères, l'orientation solaire dans le legs de nos ancêtres, en tant qu'Espagnols et en tant qu'Européens (20).

---

(19) A. Coomaraswamy, **Buddha y el Evangelio del Budismo,** trad., Buesnos Aires, 1969, p. 29-32. Commentant ce transcendental moment de la vie légendaire — et pour être légendaire non moins réelle — de **Siddharta Gautama,** qui sera désormais le **Bouddha,** le **Tathagata**, Evola écrit : « Ainsi donc, quand l'Accompli, de la superveille de la nuit, transformée en lumière, retourne dans le monde des hommes, au point où l'éclaire la lumière du soleil, un éveil correspond à l'autre, l'élément physique et l'élément métaphysique se rencontrent, et, pour lui, pour l'Accompli, on peut bien se servir d'une image qui revient dans les textes : précisément celle du soleil, « lorsque, durant le dernier mois de la saison des pluies, après avoir dissipé et mis en fuite les nuages, chargés d'eau, il surgit dans le ciel et disperse, en rayonnant, tous les brouillards de l'air, et fulgure, et resplendit ». Dans la même ligne un texte bouddhiste, le **Majjhima Nikâyo** (LVI, 61-62), comparera symboliquement l'Eveillé ou Illuminé au Soleil, le définissant en ces termes : « l'audacieux qui ignore l'hésitation, conducteur sûr, pur de passion, resplendissant comme une lumière de soleil, resplendissant sans arrogance, héroïque » (J. Evola, **La Doctrine de l'Eveil**, Arché, Milano, 1976, p. 218, 249). Celle solarité symbolique du **Bouddha** conduira quelques orientalistes occidentaux à soutenir que le récit légendaire de la vie de **Sakyamuni** n'est pas autre chose qu'une nouvelle version du mythe solaire, c'est-à-dire une façon poétique et mythologique d'expliquer la course du Soleil. Telle est la thèse soutenue par Sénart dans son **Essai sur la légende de Bouda** (Paris, 1875).

(20) Nous ne pouvons faire ici une étude, même sommaire, du problème indo-européen, car celui-ci nous éloignerait du thème que nous traitons. Il suffit de signaler que les invasions indo-européennes

Le soleil, avec sa présence sereine, radieuse et majestueuse, se trouve, en effet, au centre des conceptions religieuses des différents peuples indo-européens, communément appelés « aryens » (21), conceptions auxquelles il communiquera toute sa splendeur et toute sa luminosité, auxquelles il donnera ce caractère cosmique, héroïque, royal et viril qui les caractérise (22). Une divinité solaire occupera toujours la place prééminente dans le panthéon de ces races descendant des lointaines régions du Nord, qui, de façon significative, se donneront à elles-mêmes le nom de « fils du Soleil ». « Les aryens montrent tous une forte inclination au culte solaire », affirme Leopold von Schroder (même si ce n'est pas précisément d'une « inclination » — **Neigung** — qu'il convient ici de parler, mais de

---

(Latins, Grecs, Perses, Indo-aryens, Celtes, Illyriens, Germains, etc.) qui s'étendirent en Orient et en Occident, fournirent la base fondamentale sur laquelle se constituèrent les différents peuples et nations de l'Europe. Sur ce thème passionnant on peut consulter l'étude magistrale d'Adriano Romualdi **Saggio sul problema indoeuropeo,** publiée comme introduction à la traduction italienne de l'œuvre de H.F.K. Günther **Frömmigkeit nordischer Artung : Religiosita indoeuropea,** Padova, 1970, p. 5-102).

(21) Rigoureusement, le nom d'« aryens » n'est légitimement applicable qu'à la branche indo-iranienne, qui furent ceux qui se donnèrent à eux-mêmes le nom d'**arya** (les « seigneurs » ou les « nobles ») ; mais par extension, ce nom s'est appliqué aussi au reste des peuples indo-européens, auxquels les Hindous et les Perses se trouvaient apparentés. Ce n'est pas par hasard que la racine **ar** signale sa présence dans la majorité des langues indo-germaniques, et qu'elle désigne toujours quelque chose d'une valeur extraordinaire et de spéciale excellence humaine (la racine **ar** apparaît de façon significative dans le vocable grec **aristoi**, dont dérive le mot « aristocratie »). Il faut souligner que le terme **aryen** renvoie fondamentalement à une qualité spirituelle, à ce qu'Evola appelle une « race de l'esprit ». C'est dans ce sens qu'il fut utilisé par les races indo-aryennes, qui ne l'appliquaient qu'à ceux qui avaient vécu une « seconde naissance » (la naissance spirituelle provoquée par le rite d'initiation). C'est ainsi, également, que nous voyons qualifiée de « voie aryenne » (**ariya magga**) la doctrine du Bouddha, s'adressant aux « êtres aryens » (**ariya puggala**) et dans le contexte de laquelle on parle des « quatre vérités aryennes » (**catur ariya saccani**), de la « sagesse aryenne » (**ariya panna**), de la « moralité aryenne » (**ariya sila**), etc. Et nous pouvons conclure ici en disant que la qualité d'**ariya** est une qualité intimement liée au Soleil ; comme un reflet de son essence métaphysique projetée sur la réalité humaine.

(22) Julius Evola appelle l'attention sur « la présence d'un culte solaire unitaire comme centre de la civilisation des peuples aryens primordiaux » (**Simboli della tradizione occidentale,** Carmagnola, 1977, p. 107).

quelque chose de beaucoup plus radical et décisif, quelque chose de plus élevé et originaire) (23). A l'**Urvolk** dont dérive la famille indogermanique, le Soleil, a-t-on écrit, apparaissait « comme l'essence de toute beauté, de toute gloire et majesté, de tout le bon et bienfaisant, comme la condition fondamentale de toute vie créatrice sur la terre, comme une divinité sans laquelle personne ne pourrait parvenir à être, sans laquelle toute la création se verrait annihilée ». Et Johannes Scherr ajoute : « Toute la foi religieuse des Indogermains vient de la vénération de la lumière ; les noms avec lesquels on désigne Dieu et les différents dieux contiennent des racines qui signifient **luire** ou **briller** » ; et il va sans dire que cette vénération de la lumière est une seule et même chose que la vénération du Soleil (24). Willy Pastor qualifie la foi solaire **(Sonnenglaube)** « de première religion », « première **Weltanschauung** aux larges perspectives » ; **Weltanschauung** qui ne put naître que dans le Nord et dans laquelle le saint, le sacré s'identifie, et ce depuis le Paléolithique, au **Sonnentempel,** au temple solaire, dont constituent de magnifiques exemples le célèbre cercle de pierres gigantesques de **Stonehenge** ou les dénommés **Trojaburgen** (châteaux de Troie), en forme de spirale et dont le centre indique le point le plus haut du soleil (le 22 juin). « Sous le signe de cette foi solaire se mirent en mouvement les grandes migrations de peuples **(Völkervanderungen),** qui donnèrent aux vieilles races inférieures la couche supérieure dirigeante des dominateurs aryens » (25). Que ce soit encore sous le nom d'**Apollon** ou **Helios** chez les Grecs, d'**Indra, Surya** ou **Savitri** chez les Indo-aryens, de **Mithra** chez les Perses, de **Belenos** ou **Lug** chez les Celtes, de **Sol Indiges** ou **Apollo Soranus** chez les Romains (26), de **Svarozic** chez les Slaves, de **Balder** et/ou

---

(23) L. von Schröder, **Arische Religion,** Leipzig, 1923, T. II, p. 102.

(24) H. Böttger, **Sonnecult der Indorgerman,** Breslau, 1890, p. 26-29.

(25) W Pastor, **Der Zug vom Norden,** Jena-Leipzig, 1906, p. 16-24.

(26) Selon Preller, on trouve aussi des traces du culte de la divinité solaire dans les cultes de **Janus,** de **Vejovis** et de **Jupiter Anxur** (L. Preller, **Romische Mythologie,** Berlin, 1881, T. I, p. 92, 106, 165, 268, 324, sqq.). A une spéciale importance dans la religion romaine la figure de **Janus,** dieu du solstice. Comme le remarque Evola, **Janus** représente le dieu de l'année en tant que « manifestation d'une force divine et solaire », et le **Janus bifrons** (Janus biface) fait référence « à la duplicité de la phase ascendante et descendante du soleil », la double porte, attribuée au dit **Janus**

Odin chez les Germains, nous trouvons toujours la figure du soleil jouant un rôle prépondérant dans la vie spirituelle de ces peuples religieux et conquérants, fondateurs d'Etats et de cultures. Des symboles solaires (disques radieux, spirales et cercles, croix rayonnantes, svastikas, croix celtiques, roues solaires) jalonnent le passage de leurs courants de dispersion sur toute l'étendue du monde, et des animaux au clair symbolisme solaire (cygnes, chevaux, cerfs, aigles, loups) figurent de façon distincte dans leurs mythes et représentations pictographiques. Des preuves typiques de ceci sont le célèbre char solaire de Trundholm, dans lequel se trouve représenté le disque du soleil posé sur quatre roues et tiré par un coursier, ou les barques solaires, souvent guidées par des cygnes, des inscriptions préhistoriques scandinaves (27). Nous trouvons encore la présence du symbolisme solaire dans leurs rites et actes cultuels. Ainsi, par exemple — en laissant de côté ceux déjà mentionnés du salut et de la révérence au soleil —, dans le culte du feu du foyer, qui a une influence tant dans la famille que dans la cité ou communauté politique (le feu correspond à l'expression terrestre de l'essence solaire, du principe igné céleste qui est comme concentré dans le soleil), et dans le rite de l'incinération des morts, caractéristique des troncs aryens et qui s'oppose de façon hautement significative à celui de l'inhumation pratiquée par les couches pré-indo-européennes avec lesquelles ils devront entrer en contact en descendant vers les régions du sud. Un rite, celui de l'incinération, qui démontre parfaitement le riche contenu spirituel que porte implicitement la doctrine solaire, car en lui se trouvent comme résumées toutes ses implications symboliques les plus essentielles : purification et libération des liens matériels par la destruction du corps ou support physique de l'esprit ; ascension de l'esprit libéré, qui s'élève avec les flammes et la fumée qui s'en dégage, vers les

---

bifrons, étant en relation avec les deux solstices, « portes de l'année » (J. Evola, **Spiritualita ario-romana : Giano,** dans **La Tradizione di Roma,** Padova, 1977, p. 131-135).

(27) Au sujet de l'image symbolique de Trundholm, Biedenkapp avance l'hypothèse que ce « petit char avec la figure du soleil et le cheval solaire était simplement une reproduction d'une image sacrée de plus grande taille qui, à certaines occasions, parcourait le pays, comme c'était la coutume chez les Grecs et chez d'autres peuples ». Tacite rapporte une coutume semblable chez les Germains, et observe que pendant semblable parcours du char porteur de la divinité solaire, qui avait pour finalité de favoriser la fécondité des terres, devait cesser tout bruit d'armes (G. Biedenkapp, **Aus Deutschlands Urzeit,** Berlin-Neu-Finkenburg, 1926, p. 163).

régions célestes ; identification, à travers le feu, au principe igné d'en haut, au Soleil divin. Adriano Romualdi a qualifié ce rite de l'incinération de « rituel typiquement ouranien, orienté vers le ciel et la lumière » (28).

Mais peut-être n'y a-t-il aucun élément qui témoigne de façon plus évidente de la transcendance du Soleil pour la conception spirituelle indo-européenne que l'importance capitale que prend pour elle le **Solstice d'hiver,** date — coïncidant approximativement avec le 25 décembre — qui marquait le commencement de l'année et qui fêtait la Nativité du Soleil, sa renaissance après la longue nuit hivernale (la nouvelle apparition du soleil était fêtée au moyen de toutes sortes de rites et de cérémonies auxquels on associait toujours la présence du feu et de la lumière — semences du soleil — et dont beaucoup perdurent de nos jours : l'arbre de Noël illuminé par des bougies, de gigantesques roues solaires auxquelles on met le feu, des processions de torches portées haut, des bougies allumées sur des candélabres, renouvellement du feu sacré de la communauté, etc.). Rappelons, pour comprendre la considérable signification de ce fait cosmique, que dans les régions arctiques, patrie d'origine des races aryo-nordiques, le soleil s'occulte totalement durant la période hivernale, donnant ainsi lieu à une longue nuit, de plusieurs mois, dont le froid et les ténèbres ne prennent fin qu'avec la réapparition du soleil au solstice. Il est facile d'imaginer la joie avec laquelle la nouvelle apparition du soleil, ce messager de la rénovation de la lumière et de la vie, dut être saluée par nos ancêtres après une obscurité aussi prolongée qui semblait favoriser toutes les puissances chaotiques et ténébreuses, messagères de la mort. Il est également facile de percevoir le symbolisme, la signification spirituelle, d'un

---

(28) A. Romualdi, **Sul problema di una tradizione europea,** Palermo, 1973, p. 17. Ce rite qui n'est en aucune manière un procédé magique pour éloigner et se défendre des influences néfastes de l'âme du mort, comme l'ont prétendu quelques auteurs modernes, repose sur la conception qu'« à travers le feu ardent l'homme doit devenir un être lumineux comme le sont les dieux ». Chez les Baltes et les Slaves la crémation était considérée comme un honneur pour le mort qui élevait son esprit vers les régions suprêmes, et les vivants « voyaient le mort transfiguré remonter du bûcher funéraire vers les dieux » (F. Cornelius, **Indogermanische Religiongeschichte,** München, 1942, p. 84, 113 et 201). Selon un autre auteur, les énergies spirituelles du mort, libérées avec l'incinération, « reçoivent quelque chose de la nature du feu » et « activent et fortifient la force du Soleil, pour redonner vie à la terre au printemps » (Th. Stiefenhofer, **Die germanische Gestalt,** München, 1943, p. 63).

semblable événement que l'on érige en « symbole de la vie en lutte pour se perpétuer au milieu des éléments hostiles » (29) bien que cette affirmation, colorée en ce cas du ton intellectuel propre au vitalisme moderne, ne soit acceptable qu'à la condition que la référence à la vie s'entende comme allusion symbolique à quelque chose qui est au-delà de la vie, envisagée sous son aspect physico-animique. Cette victoire solaire au sein de la nuit hivernale, comme le remarque Evola, peut être appliquée, moyennant l'adéquate transposition symbolique et analogique, à l'être humain : « De même que le soleil renaît éternellement victorieux des ténèbres, de même, dans une éternelle victoire intérieure sur la nature mortelle et instinctive se réalise un être, qu'une vertu mystique rend, dans la voie normale, éminemment apte à la fonction de roi, de chef, de guide. C'est ainsi qu'en Mithra, le « héros solaire », fut vénéré à Rome un **fautor imperii ;** c'est ainsi que s'établit une intime relation du symbolisme solaire avec les idées de royauté et d'Empire, en leur plus haute forme ». La renaissance solstitiale du soleil correspondrait chez les initiés à une transformation de leur nature, l'attribut solaire « distinguant le type et l'idéal d'une humanité — pour ne pas dire purement et simplement d'une « surhumanité » (30).

---

(29) J. Mabire et P. Vial, **Les solstices. Histoire et actualité,** Paris, 1975, p. 51. Le soleil étant pour nos encêtres — écrit Jeannine Boulet dans un bref article recueilli dans l'œuvre citée — « le symbole de leur propre force et de cet esprit de Dieu qu'ils sentaient brûler en eux », le destin du soleil, avec sa longue et prolongée occultation dans la sombre nuit de l'hiver et sa renaissance avec une force renouvelée au solstice, « devenait le symbole de la vie considérée comme une grande tâche, comme le devoir de lutter contre les forces mauvaises de l'obscurité et de la mort qui menacent en nous cet esprit (...). Le jour où cessait l'envahissement de la nuit était considéré comme une grande fête, et ce jour, qui marquait aussi le changement d'année, donnait à leur conception de la vie son sens profond et vrai. On peut facilement imaginer quelle joie débordante soulevait ceux qui habitaient au nord de la Scandinavie ou en Islande, pour lesquels le soleil disparaissait complètement, avant de reparaître, pour quelques minutes, derrière les montagnes, là-bas vers le sud. De quelle reconnaissance, de quels souhaits de victoires ils devaient saluer cette première apparition de leur puissant allié ! Ils sentaient se réveiller en eux l'esprit de Dieu et repartaient, pleins d'un joyeux courage, vers le combat journalier et ses travaux », (**ibid,** p. 88).

(30) J. Evola, **op. cit.,** p. 111. La victoire du soleil sur la nuit hivernale se présentera à nous sous une nouvelle lumière si nous tenons compte, d'une part, de la correspondance phonétique qui existe entre les mots « **hivernal** » et « **infernal** » et, d'autre part, que le froid et les ténèbres qui sont associés à l'hiver sont le symbole du chaos, du mal et de la violence.

L'homme indo-européen voit dans le soleil le signe le plus clair et parfait, le point central et recteur de l'ordre cosmique ; quelque chose comme le résumé emblématique ou la pierre angulaire de la création divine. Dans l'astre rayonnant, dans sa lumière inaccessible et impérissable, dans l'ordre qui en émane, l'ancien Indogermain voit synthétisée toute sa conception d'un rythme et d'une harmonie universels régis par la norme sacrée, par la lumière céleste ; en lui se trouve résumé tout son idéal de perfection et sa volonté d'affirmation surhumaine ; en lui est contenue la racine de toutes ses convictions éthiques, politiques, sociales et religieuses ; en lui est concrétisée sa vision même de la Divinité et de l'immortalité. Le Soleil se montre à nous, ainsi, comme l'épicentre, le noyau inspirateur de la conception olympienne de la vie, qui se présente comme consubstantielle à la plus haute spiritualité aryenne.

Il va sans dire que tout ceci a été interprété par la mentalité moderne comme vulgaire paganisme ou comme naturalisme dégradant, ne voyant en cela rien de plus qu'une simple adoration ignorante et superstitieuse des forces naturelles, propre aux stades pré-scientifiques de l'évolution humaine. Mais derrière cette vénération du soleil se cache la perception de profondes vérités spirituelles, de conceptions et de principes de la plus haute portée métaphysique. Qu'il suffise, pour l'instant, de signaler, avec Romualdi, que l'ancien homme indo-européen voit dans le monde visible « l'allégorie tragique — dans le temps — de ce qui en réalité n'est pas tragique, ni même dans le temps ». Un clair exemple en est le solstice d'hiver, auquel nous venons de faire allusion il y a un instant, dans lequel « la mort apparente de la lumière diurne est seulement le symbole de l'essence impérissablement victorieuse du soleil : **Natalis Solis Invicti** » (31). « En parlant du culte solaire préhistorique — écrit Evola — on ne doit pas du tout penser à des formes inférieures d'une religion « naturaliste » et idolâtrique. C'est un mensonge qui dit que l'antique humanité, et surtout celle de la grande race aryenne, divinifie superstitieusement les phénomènes naturels — la vérité est, au contraire, que l'antiquité conçut les phénomènes naturels essentiellement comme des symboles sensibles de signifiés supérieurs, spirituels — par conséquent, plus ou moins comme supports spontanément offerts aux sens par la nature pour pouvoir pressentir des signifiés transcendants. Que les choses aient pu prendre parfois une autre tournure

---

(31) A. Romualdi, **op. cit.**, p. 14.

chez la partie la moins qualifiée de quelque peuple antique peut être vrai, mais est évidemment une preuve aussi peu valable que le fait non rare de certains cultes chrétiens devenus des superstitions bigotes chez certaines populations incultes et fanatiques du Sud ». Dans la conception solaire nordico-aryenne, conclut Evola, se forme la tradition d'un monde auquel la nature entière, la « grande voix des choses » parlait de sublimes mystères spirituels (32). En regardant le soleil, l'homme indo-européen — homme d'origine traditionnelle, dont la vie se trouve régie par le sacré et le symbolisme — regarde en réalité quelque chose qui est au-delà du soleil, au-delà de la nature et de tout le visible (33).

A la vue de tout ce que nous venons de dire, il n'est pas exagéré d'affirmer que, dans sa profession de foi solaire, concrétisée dans cette attitude symbolique qui est sienne du regard posé sur le soleil, la Phalange finit par ressusciter la plus pure tradition aryenne, la spiritualité la plus élevée des races indo-européennes. Les premières paroles de son hymne contribuent déjà à tracer devant nos yeux le profil de la révolution phalangiste comme mouvement restaurateur du plus haut style de vie des peuples indogermaniques, de leur conception de la vie héroïque et aristocratique, laquelle, nous l'avons vu, tournait autour du foyer central constitué par l'astre lumineux et se trouvait inspiré par la splendeur spirituelle du Soleil. C'est toute une tradition millénaire, tout un monde glorieux, lumineux et puissant,

---

(32) J. Evola, **op. cit.,** p. 107, sqq. et 113.

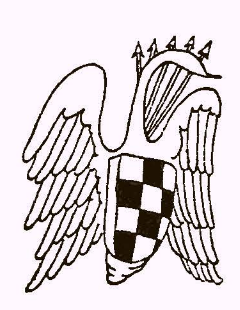
(33) Face aux incompréhensions et à la cécité de la mentalité scientiste moderne, un auteur catholique de l'autorité de Jean Daniélou a fait justice de cette conception solaire, authentiquement millénaire, en précisant que : « Le soleil est une des hiérophanies essentielles dans toutes les religions. Il apparaît à la fois comme la manifestation de la lumière qui dissipe les ténèbres, mais également aussi comme ce qui rend possible toute vie par la chaleur qui émane de lui. En cela, le soleil n'est pas adoré en tant qu'objet matériel, mais en tant qu'à travers lui se manifeste une puissance à la fois illuminante et vivificatrice. Le soleil est comme un sacrement dans le monde païen dans la mesure où il est le signe visible d'une réalité invisible » (**Mythes païens, mystère chrétien,** Ed. Fayard, Paris, p. 12). Comme dit René Guénon, dans les doctrines traditionnelles les phénomènes ne sont pas plus contemplés qu'« à titre de simple mode d'expression, comme symbolisant certaines vérités d'ordre supérieur ». Quand il est question du soleil il ne s'agit jamais du soleil en tant qu'astre visible, qui appartient au domaine corporel, mais des principes universels qu'il représente en quelque façon dans le monde sensible. (**L'Homme et son devenir selon le Vedanta,** Editions Traditionnelles, Paris, 1974, p. 173 et sqq.).

royal et sacral, dont les racines se perdent dans la nuit des temps — nuit pour la perspective actuelle de l'homme moderne, mais aurore radieuse, en permanence resplendissante dans la vision atemporelle de l'homme de la tradition — celui qui renaît dans cette intuition poétique, géniale, clairvoyante, authentiquement « solaire », du « Face au Soleil ».

« **Face au Soleil** ». On ne pourrait exprimer de façon plus parfaite l'attitude aryenne. Et cela, dans un double sens, « en tant que regard droit en face, noble et sincère, qui indique une orientation claire, ferme dans son objectif et chargé de puissance, sans dévier d'un iota de sa mise au point centrale, sans obliquités d'aucune sorte — regard aristocratique qui s'oppose au regard oblique, du coin de l'œil, faible et incertain de l'homme de « mauvaise race », de l'être plébéien et vulgaire — ; et en plus, au cas où cela ne suffirait pas, en tant que ce regard droit et ferme se trouve dirigé vers le Soleil, astre qui résume symboliquement le plus haut idéal de perfection de la vision nordico-aryenne du monde et de la vie, manifestation suprême de la Divinité dans la spiritualité indo-européenne. C'est la position noble et altière du guerrier aryen, inspiré par la présence surnaturelle d'Apollon, le dieu solaire de l'harmonie, de l'équilibre et de la virilité ; guerrier qui est moine-soldat en lutte pour l'implantation de l'Empire de la lumière sur le monde.

Antonio MEDRANO

(Traduit de l'espagnol
par Georges GONDINET)



Capital et propriété privée

A PROPOS D'UN FRAGMENT DE JOSÉ ANTONIO

« Quand nous parlons du capitalisme, nous ne parlons pas de la propriété. La propriété privée est le contraire du capitalisme ; la propriété est la projection directe de l'homme sur ses choses : elle est un attribut élémentaire de l'homme.

Le capitalisme a progressivement substitué à la propriété de l'homme la propriété du capital, de l'instrument technique de domination économique. » (1).

Malgré ce que suggère l'apparence du texte, nous ne voulons pas nous en tenir à une confrontation entre propriété privée et capital ; ce point de vue, horizontal, ne permettrait pas la méditation radicale de ce qui est en jeu : l'apparition progressivement exclusive d'une forme de pensée dominatrice, la pensée technique, dont le capital, en tant que concept, est l'instrument.

Le court fragment qui est notre pré-texte s'achève sur une définition du capital : l'instrument technique de domination économique.

Il vient d'abord ceci : le capital est instrument. L'instrument prolonge la main. Ainsi que l'explique O. Spengler dans son ouvrage **L'homme et la technique,** « les instruments ont pris forme à partir de la forme de la main » (2). Cette prolongation est rendue à la fois possible et nécessaire par le concept d'une étendue où s'étendre précisément.

Le concept d'espace étendu s'est développé avec et en

---

(1) Obras de José-Antonio Primo de Rivera, D.N.S.F., 5a edicion, 1970, page 560.

(2) O. Spengler, **L'homme et la technique,** Gall., coll. Idées, page 80.

même temps que la philosophie et la science occidentale. Il est lié à l'expérience métaphysique de la séparation. A l'aurore de la philosophie grecque, Anaxagore possède la vue (nostalgique déjà ?) d'un temps d' « avant la séparation, quand toutes choses étaient ensemble » (3).

J. Evola l'exprime dans une des dernières leçons de sa **Révolte contre le monde moderne :** l'homme séparé de toute référence immédiate et intérieure au Principe, l'homme décentré, tente, à partir du sujet constitué en conscience et par le mouvement de la représentation, de reconstruire l'unité du monde. Dans un texte que l'on aurait tort de réduire à son apparence biologique — socio-biologique, voire — Nietzsche écrit : « Dans ce monde nouveau et inconnu, les hommes n'avaient plus leurs anciens guides, les instincts régulateurs inconsciemment infaillibles, — ils en étaient réduits à penser, à raisonner, à calculer, à combiner des causes et des effets, les malheureux. Ils en étaient réduits à leur « conscience », au plus faible et plus incertain de leurs organes » (4).

Ce qu'est la conscience, selon Nietzsche : mauvaise conscience, c'est-à-dire conscience née de l'expérience d'une rupture, d'un décalage, d'un espace qui est un désert ; Nietzsche le sait mieux que tout autre : le désert de la « mort de Dieu ».

Avec Descartes, l'idée de l'espace étendu (et à conquérir) devient exclusive, péremptoire. On connaît l'expérience du morceau de cire décrite dans la deuxième **Méditation métaphysique** et la conclusion : « il ne demeure rien que quelque chose d'étendu, nihil aliud quam extensum quid ». Cette chose étendue, seule substance, apparaît dans l'évidence de la figure intelligible, géométrique, où la raison peut s'étendre « par parties » ; la pensée devient instrumentale et la réalité objective (5).

José Antonio qualifie plus avant le capital : il est instru-

---

(3) Anaxagore Fragment 4 in **Les Penseurs Grecs avant Socrate,** Garnier-Flammarion, page 80.

(4) F. Nietzsche, **Généalogie de la morale,** II, 16.

(5) Dans un texte sur **Une nouvelle morale provisoire** (Ouvrage collectif **La Morale,** Fayard-Communio, 1981) J.-L. Marion tente une définition du concept de la technique à partir de la philosophie cartésienne. Nous lisons en particulier : « L'**objet** ne se définit pas seulement par rapport à la mens, il la reflète et la prolonge essentiellement, comme son premier produit. C'est parce qu'il la reproduit qu'il en devient le produit. »

ment technique. Dans l'ouvrage déjà cité, O. Spengler écrit : « La technique ne s'interprète pas en fonction de l'instrument. Ce qui importe n'est nullement la forme des choses, ni comment on les fabrique, mais bien ce que l'on fait avec elles, leur utilisation : ce n'est pas l'arme mais le combat » (6). C'est dire : l'instrument devient instrument technique quand apparaît l'exigence de la production envisagée comme un combat.

Il est souvent d'usage de distinguer entre science et technique, avec l'intention sous-jacente de « purifier » la science de son avatar technique. Cette distinction ne nous paraît pas décisive ; elle ne nous retiendra, à la rigueur, qu'en tant que symptôme d'une certaine mauvaise conscience de l'homme moderne face au projet technique toujours plus envahissant. Et les orientations écologiques actuelles ne vont jamais au-delà de cette mauvaise conscience, n'atteignent pas en tout cas une pensée réelle de la technique et de la signification essentielle de ses dysfonctions.

R. Guénon, J. Evola, d'autres, ont caractérisé de façon définitive science traditionnelle ou sacrée et science moderne ou profane. La première est intérieure ; elle pense en terme de symbole et de hiérarchie (7), rapportant toute manifestation à son principe ; elle est synthétique (8). La seconde, au contraire, est extérieure ; elle opère de façon technique et anarchique, rapportant tout effet à une cause ; elle est analytique.

Le domaine d'une science traditionnelle est l'espace qualifié, non homogène, un espace de lieu et de direction (cf. la notion du **topos** chez les Grecs) (9).

Le domaine de la science moderne et profane (**profanum** : qui reste en dehors du temple, c'est-à-dire hors du monde sacré et secret) est l'espace quantifié, homogène, susceptible seulement de plus et de moins numérique, géométrique.

---

(6) O. Spengler, **op. cit.**, page 44.

(7) Hiérarchie vient du grec : **hieros**, sacré ; **archè**, principe ou fondement.

(8) Cf. R. Guénon, **La crise du monde moderne**, chapitre IV, « Science sacrée et science profane ».

(9) Cf. R. Guénon, **Le règne de la quantité et le signe des temps**, chapitre IV, « Quantité spatiale et espace qualifié » ; cf. d'un point de vue philosophique, Heidegger : « L'art et l'espace » in **Questions IV**, Gallimard.

La domination progressive de la science moderne n'a pu s'affirmer qu'à partir d'une critique de la science traditionnelle, avec l'occultation de toute caractérisation qualitative du monde. L'essence de la technique recouvre cette tendance à l'exclusivité de son point de vue ; pour que la science technique s'imposât, il fallait qu'elle réduisit d'abord et par avance le champ de son investigation au plan horizontal de l'homogène.

Nous trouvons chez Husserl cet « aveu » : « La philosophie tire sa croissance de son attitude critique universelle dirigée contre toute donnée préalable de la tradition » (10). La science moderne n'opère que sur la table rase ; en Grèce, elle s'impose comme critique du monde homérique des dieux et des démons. Dans son ouvrage récent, **Ulysse le Crétois,** Paul Faure note : « Homère, qui avait été la Bible des jeunes Grecs et qui devait servir pendant des siècles à former la toute première jeunesse, ne pouvait plus convenir à un adolescent qui réfléchit. Héraclite d'Ephèse, vers 490 av. J.-C., propose qu'Homère soit chassé des récitals et ses interprètes souffletés ».

La philosophie critique toute tradition, c'est-à-dire toute connaissance reconnue d'origine surhumaine.

Ce qui accompagne (rend possible et nécessite) l'émergence de la philosophie moderne, c'est l'apparition de certains concepts : en particulier celui de volonté et celui de conscience (11).

Dans le texte de la conférence déjà citée de Husserl, nous lisons : « L'homme dispose à l'avance de toute sa vie volontaire à venir, il trace par conséquent l'horizon qui sera pour la conscience son champ de travail » (12). Rien n'est insignifiant dans la phrase d'un homme comme Husserl et on notera avec intérêt l'association, assurément non fortuite, des concepts de volonté, de conscience et de travail.

L'homme savant et philosophe (ils ne sont qu'un pour les Grecs) met à sa disposition tout ce qui n'est pas lui ou pas encore lui. Plutôt : « l'homme nouveau », ainsi que dit Husserl, pose pour la première fois le monde comme

---

(10) E. Husserl, **La crise de l'humanité européenne et la philosophie,** Aubier, coll. bilingue, page 57.

(11) Cf. J.-P. Vernant, **Mythe et tragédie en Grèce ancienne,** chapitre III, « Ebauches de la volonté dans la tragédie grecque », François Maspéro éd.

(12) E. Husserl, **op. cit.,** page 49.

étant à sa disposition. Il en dispose à l'avance, c'est-à-dire il se le représente.

Heidegger a fortement montré que cette « mise à disposition » constitue l'essence de la technique. La pensée technique qu'il ne trouve pas en tant que telle chez les Grecs (c'est-à-dire qu'elle n'a pas chez eux encore un statut de prédominance exclusive) mais bien à partir de Descartes, dans son projet de devenir comme « maître et possesseur de la nature », consiste en un « herstellen in die Verfügbarkeit », l'acte d'installer dans la disponibilité (13).

Le monde est mis à la disposition de l'homme et de l'impératif de ses besoins toujours nouveaux. L'indéfini « progrès » de la technique correspond à l'indéfini « désir » de l'homme moderne. Les concepts de progrès et de désir — tous deux dominants dans le lieu commun moderne — ne sont sans doute pas autre chose que l'avers et l'envers d'une même médaille, technique précisément.

Dans son **Ontologie du secret,** P. Boutang vient à une analyse du « désir techique », tout ensemble désir de progrès et progrès du désir. Il montre que le désir technique est essentiellement économique. L'objet du désir technique n'est pas tant soumis au « comme il faut » (idée aristotélicienne de l'entéléchie et perfection) qu'à « l'aussi peu que possible ». L'objet du désir technique s'évalue dans l'économie des moyens.

La domination économique, tel est bien le projet de la technique et de la pensée devenue pensée technique.

Pensée technique : cela indique un « savoir-faire », mais pas seulement. Les Grecs distinguaient entre **poïein** et **pratein,** entre le faire et l'agir. Le **poïein** des Grecs est faire et savoir-faire de l'artiste et de l'artisan ; il concerne aussi bien le métier que les beaux-arts. La technique moderne, cependant, n'est pas l'équivalent de la **technè** des Grecs. Elle n'est pas simple savoir-faire, création voire création artistique. Elle est sommation et exigence portée sur la nature. Selon la technique moderne, la nature est mise en demeure de fournir son énergie. Produire ne signifie pas d'abord créer des formes mais exiger de la puissance. La pensée calculante, « das rechnende Denken » (Heidegger), compte, escompte, prend en compte (14).

---

(13) Cf. H. Birault, **Heidegger et l'expérience de la pensée,** Gallimard, 1978, page 360 et suivantes.

(14) Cf. H. Birault, **op. cit.**

La physique et l'économie, en tant que sciences, procèdent du même esprit technique. Nous pourrions dire : l'économie est la technique de domination du monde en tant que richesse comme la physique est la technique de domination du monde en tant qu'énergie. Avec la physique nucléaire, la technique atteint le noyau de l'énergie ; la maîtrise de l'atome est le stade accompli de la physique, celui où s'atteint la complète équivalence de la matière et de l'énergie. La réduction quantitative du monde au plan de l'énergie dans la physique atomique correspond à la réduction quantitative du monde au plan du capital dans la science économique (et comptable !).

Notre question vient, un peu tard dira-t-on : Qu'est-ce que le capital ? José Antonio répond : l'instrument technique de domination économique. Nous avons essayé de comprendre la vérité radicale de cette réponse. Que nous dit-elle ? Elle dit que le capital apparaît dans l'horizon de la technique comme le lieu unique où se rassemble la représentation technique et économique du monde.

Il est clair, à ce point, que toute distinction entre capitalisme privé et capitalisme d'Etat est secondaire. (Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit insignifiante.) Dans les deux cas, ce qui gît au fond, comme « Grund », c'est l'évaluation quantitative et calculante, exclusive et unique, du monde en tant que capital à exploiter.

Capital ou énergie, les deux termes sont « le même », se rejoignent en une représentation univoque du monde, disent à chaque fois le lieu atteint par la pensée technique. (Selon Heidegger : la pensée « à voie unique ».) (15).

A partir des théories de Ricardo, le marxisme pose comme axiome la possibilité pour l'homme de produire de la valeur par le travail et de se produire ainsi aussi lui-même en tant que valeur, une fois vaincu l'obstacle aliénant de la division capitaliste du travail. La pensée technique et humaniste atteint un sommet. D. de Roux pouvait craindre, sans doute : « Cinq mille ans de marxisme se préparent, amenant à lui la claustrophobie de la raison, ad nauseam » (16).

Nous pouvons maintenant remonter le long du texte de José Antonio. Il nous dit : le capitalisme (nous entendons : la pensée technique dont l'unique signifiant objectif est le

---

(15) Cf. M. Heidegger, **Introduction à la métaphysique,** Gallimard.

(16) D. de Roux, **La jeune fille au ballon rouge,** C. Bourgeois éd., page 147.

capital) a progressivement substitué à la propriété de l'homme la propriété du capital.

Propriété de l'homme, propriété du capital : la symétrie n'est qu'apparente. Le capital ne possède rien en propre ; il est l'instrument anonyme de la domination. Au cours d'une conférence prononcée le 9 avril 1935 devant la « Union Mercantil de Madrid », José Antonio expliquait : « Quand le capitalisme parvient à ses ultimes perfectionnements, le véritable titulaire de la propriété n'est pas un homme, non plus un groupe conjoint d'hommes, mais une abstraction représentée par des bouts de papier : c'est ce qui se passe dans ce qu'on appelle société anonyme ».

La propriété, dit José Antonio, est « la projection directe de l'homme sur ses choses. Elle est un attribut élémentaire de l'humain ».

Cette définition l'indique : la propriété appartient à l'essence de l'homme. Ce qui signifie qu'elle ne saurait être fondée anthropologiquement mais qu'au contraire toute anthropologie vraie se fonde sur la propriété en tant que celle-ci est un attribut essentiel de l'homme. Ce qui est de l'essence de l'homme, dans la perspective chrétienne et traditionnelle de José Antonio, cela est donné à l'homme comme venant de par-devers lui et pour le constituer comme homme. L'homme, créature de Dieu, a reçu la terre en partage. Il en est le dépositaire temporel, le responsable ; c'est dire qu'il est tenu de donner réponse pour tout ce qui advient à la terre.

De la définition juridique de la propriété comme « usus, fructus et abusus », le troisième terme, « abusus », est manifestement en infraction par rapport à la doctrine chrétienne de la propriété.

Peut-être à cause de sa formation, juridique précisément, José Antonio ne semble pas s'en apercevoir. Ainsi, dans le même discours devant la « Union Mercantil de Madrid », il dit : « En tant que tel le propriétaire peut posséder ces choses, en user, en jouir, en disposer jusqu'à en changer ; c'est pratiquement en ces termes mêmes que le concept de propriété a vécu pendant les siècles de la législation romaine ».

La référence aux lois romaines nous est précieuse car elle montre les limites de la critique josé-antonienne de la propriété.

Au sixième chapitre de **La Cité antique**, Fustel de Cou-

langes écrit : « Nous ne connaissons le droit romain qu'à partir des Douze Tables ; il est clair qu'à cette époque la vente de la propriété était permise. Mais il y a des raisons de penser que, dans les premiers temps de Rome, la terre était inaliénable comme en Grèce » (17).

Fustel montre l'origine religieuse de la propriété. « Par le foyer inébranlable et la sépulture permanente, la famille a pris possession du sol ; la terre a été, en quelque sorte, imbue et pénétrée par la religion du foyer et des ancêtres. » Et nous lisons plus loin : « Ce ne furent pas les lois qui garantirent d'abord le droit de propriété, ce fut la religion ».

Le propriétaire du bien foncier n'était d'ailleurs pas un homme mais une famille, une lignée. « L'individu ne l'a qu'en dépôt ; elle appartient à ceux qui sont morts et à ceux qui sont à naître. »

Fustel de Coulanges observe ce qui différencie la conception traditionnelle de la propriété inaliénable et la conception moderne, technique, de la propriété en tant qu' « outil de travail » : « Fondez la propriété sur le droit du travail, l'homme pourra s'en dessaisir. Fondez-la sur la religion, il ne le pourra plus : un lien plus fort que la volonté de l'homme unit la terre à lui ».

Nous trouvons chez José Antonio le souci de définir la propriété comme une forme de l'appartenance essentielle. C'est pourquoi il dit avec raison : la propriété est un attribut essentiel de l'homme. Cependant, ce souci est d'ores et déjà comme oublié dans la mesure où José Antonio ne se défait pas du présupposé technique qui implique l'aliénabilité de la propriété.

Le programme phalangiste de réforme agraire, la méfiance vis-à-vis de l'organisation industrielle et capitaliste de la production, la nostalgie corrélative du système artisanal et corporatif, pour louables qu'ils soient d'un certain point de vue (politique et social), témoignent aussi et plus fondamentalement de l'incapacité à venir au principe surnaturel de toute chose et de la propriété en particulier, incapacité qui caractérise toute pensée politique moderne.

P. Boutang distingue trois modes essentiels de l'appartenance : la propriété, la possession et l'avoir (18).

---

(17) Fustel de Coulanges, **La Cité Antique,** Editions d'Aujourd'hui, coll. Les Introuvables, page 62 et suivantes.

(18) P. Boutang, **Ontologie du secret,** P.U.F., page 319 et suiv.

Propriété indique « pro-privus », qui mène à « proprius » : ce qui met quelque « un » en avant. Pour qu'il y ait propriété, il faut donc une unité réelle, synthétique, principielle, qui fonde l'appartenance et se manifeste en elle.

Possession vient de « potis sedeo » : j'assois le pouvoir. Nous sommes au niveau du simple rapport de fait ou de force. La théorie rousseauiste de l'inégalité, sa critique de la propriété (« Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire : Ceci est à moi... ») se tiennent dans cet horizon d'un pouvoir purement profane et technique.

Avoir, enfin, ce n'est plus que « avoir dans la main » ou au bout des doigts, le rapport pur et simple de la maîtrise technique qui n'a même plus besoin d'asseoir son pouvoir en « quelque part », ni ne le peut, puisque de « toute part » il n'y a plus que le pouvoir de l'avoir.

De la propriété traditionnelle à l'avoir moderne, le processus de détachement par rapport aux principes est à l'œuvre. Dans l'avoir il s'achève (19).

Les discours politiques les plus récents ne doivent pas masquer ce qui est essentiel (planétaire), c'est-à-dire la dilution fatale de l'idée traditionnelle de la propriété. Dans le monde moderne, il ne peut être question que d'appropriation violente (publique ou privée, peu importe) ; l'analyse de Rousseau décrit exactement l'irruption de la force brute comme unique critère de la vérité du pouvoir. Toute analyse sociologique, toute action politique (électorale) reviennent à mettre en place une mécanique systématique du désir et de la force objective.

L'homme détaché de ce sol où il asseyait symboliquement la stabilité de son être peut enfin devenir l'objet du calcul vide et vain de la puissance.

Comment (et sur quoi) se tiendra-t-il debout dans le monde des ruines ?

Roger de BAZELAIRE

---

(19) On trouvera dans le remarquable ouvrage de C. Polin **L'esprit totalitaire** (Ed. Sirey, 1979) une analyse profonde de la notion de « patrimoine » qui recouvre l'idée traditionnelle de la propriété.

Nous pouvons citer, par exemple : « Un patrimoine n'est pas ce que l'on conserve comme une masse potentielle dont on pourrait à volonté mettre l'énergie au service de n'importe quelle fin, décidée par son propriétaire instantané, mais ce que l'on conserve parce qu'on y reconnaît une valeur intrinsèque qui va bien au-delà de sa valeur marchande ou de sa valeur d'usage. » (page 270).

C. Polin montre bien comment la notion traditionnelle de la propriété a d'abord été combattue par l'idéologie bourgeoise et son avatar éthique : l'individualisme.

L'AGONIE DE LA BÊTE *(suite)*
LA RÉPRESSION EN FRANCE

La France n'a pas échappé, ces derniers mois, à la furieuse répression qui s'est abattue sur les milieux non-conformistes européens. Nous en voulons pour preuve le cas de Daniel Milan, traditionaliste évolien, responsable de l'ancienne association « Présence Evolienne », dont l'inculpation repose sur une fausse expertise et dont nous publions ci-dessous le témoignage.

TEMOIGNAGE.

Les apologistes des Droits de l'Homme à l'ouvrage.

« J'ai été arbitrairement incarcéré du 2 octobre 1980 au 8 mars 1981, à la maison d'arrêt de Nice. Le juge d'instruction m'ayant sans aucune preuve et contre toute évidence inculpé de « menaces de mort » et de discrimination raciale.

Je fus durant cinq mois et huit jours livré à la haine hystérique, aux brimades et aux sévices de détenus et gardiens « antiracistes » ainsi que l'objet d'une campagne de presse calomnieuse orchestrée par la police, la justice et les groupes de pression.

Mon épouse ne put me rendre visite qu'au bout de deux semaines de détention et « pour les besoins de l'instruction » j'ai passé un mois dans un isolement total au cours duquel je reçus néanmoins dans ma cellule des menaces de mort et même une boîte d'excréments. Au retour d'un parloir, j'ai été agressé par un détenu « antiraciste » sous les yeux de deux gardiens dont un gradé « antiraciste » qui n'ont rien fait pour l'en empêcher et qui ont au contraire affirmé dans leur rapport que j'avais provoqué le détenu en question (évidemment ! ! !). Les « antiracistes » m'ayant interdit l'accès de la cour (promenade), je fus contraint à redemander mon isolement...

Libéré provisoirement le 8 mars 1981, je me trouvais

chômeur (je le suis toujours), dans un état physique lamentable qu'atteste un certificat médical. Si j'ai depuis récupéré en partie les 14 kilos que j'avais perdus, je reste néanmoins traumatisé.

Je n'ai retrouvé que partiellement l'usage de ma main gauche, suite à une tentative de suicide lors de mon incarcération, tant j'étais désespéré, consécutivement à l'état dépressif dans lequel je me trouvais et dont l'entière responsabilité incombe aux prétendus « antiracistes ». Je suis toujours dépressif et demeure traumatisé. Je suis encore un traitement médical approprié à mon état.

Je n'oublierai jamais tout ce que l'on m'a fait injustement subir ! ! ! Pourtant je n'éprouve aucune haine à l'égard de mes persécuteurs, car je sais que la malédiction du Dieu éternel ne tardera pas à s'abattre sur eux — tant ce qu'ils m'ont fait injustement subir illustre parfaitement ce qu'ils sont... La haine est l'instrument des faibles, je ne saurais me rabaisser à leur niveau.

Qualifier l'homme dont on désire briser la vie et que l'on veut discréditer en raison de ses opinions (au demeurant peu racistes, le seul racisme que je revendique est celui de l'esprit, de destinée commune) de « raciste », de fasciste, de « néo-nazi », d' « antisémite » est devenu monnaie courante. Le recours à de tels « arguments » atteste à lui seul la pauvreté intellectuelle et la bassesse de leurs auteurs.

Force m'est de constater que beaucoup de ceux qui prêchent avec tapage la tolérance, la non-violence, l'humanisme, l'amour du prochain et qui se parent de toutes les vertus — selon leurs critères — ne cherchent qu'à étouffer la voix de leurs innocentes victimes et à justifier toutes les atteintes aux libertés de ceux qui exposent des vérités qui les dérangent et qu'ils travestissent à leur manière. »

Daniel MILAN

Nous pensons que ce témoignage est suffisamment éloquent pour ne pas être commenté. Le reste est laissé à la réflexion de chacun.

ORIENTATIONS CULTURELLES

LE RECOURS AUX FORÊTS

Ernst Jünger : **Traité du Rebelle ou le Recours aux forêts.** Traduction française due à Henri Plard de l'ouvrage allemand paru en 1951 sous le titre **Der Waldgang.** C. Bourgeois éd., 1981 (150 p.) (1).

« L'inexorable encerclement de l'homme a été préparé de longue date par les théories qui visent à donner du monde une explication sans faille et logique, et qui progressent du même pas que les développements de la technique. On soumet d'abord l'adversaire à un investissement rationnel, puis à un investissement social, auquel succède, l'heure venue, son extermination. » (p. 39).

Tels sont les termes du combat inégal que décrit Jünger dans son livre ; le **Rebelle** (2) qui accepte cet enjeu radical et choisit la résistance, s'ouvre par-là à la question éthique par excellence.

Der Waldgang est ainsi une introduction, au sens littéral

---

(1) Une première édition française du **Traité du Rebelle** parut en 1957 aux Editions du Rocher en même temps que quatre autres essais de Jünger : **Polarisations, Traité du sablier, Le nœud gordien, Passage de la ligne. Passage de la ligne** (en allemand **Uber die Linie**) reprend la question du nihilisme comme destin planétaire. Heidegger en a donné un commentaire fort éclairant que l'on peut lire en traduction française dans **Questions I,** Gallimard, 1968 (page 195 et suivantes).

(2) A la fin de sa traduction, Henri Plard aborde la question difficile du titre : « J'ai traduit par « Rebelle », faute d'un équivalent français tout à fait exact, le mot allemand **Waldgänger,** emprunté lui-même à une coutume de l'ancienne Islande. Le proscrit norvégien, dans le haut Moyen Age scandinave, avait « recours aux forêts » : il s'y réfugiait et y vivait librement, mais pouvait être abattu par quiconque le rencontrait... ».

du terme aussi une initiation (3), à la décision (rupture, en un sens immédiat, et réintégration **par surcroît**) qu'implique toute situation de révolte authentique contre le monde moderne.

Le chemin qui conduit à la possibilité même de la question décisive dans laquelle naît le **Rebelle,** en ce seul lieu où elle peut être aperçue, ainsi posée et déjà résolue, est le plus long et le plus difficile. Essayons, modestement, d'en cerner les abords.

« Est **Rebelle** quiconque est mis par **la loi de sa nature** en rapport avec la liberté, relation qui l'entraîne dans le temps à une révolte contre l'automatisme et à un refus d'en admettre la conséquence éthique : le fatalisme. » (p. 44).

Le cas, le plus ordinaire, du **Rebelle** que Jünger met en scène au début de son livre est celui de l'homme qui refuse sa réponse conforme à la question « démocratique » d'un scrutin plébiscitaire. Notre homme, déjà trop extraordinaire, s'oppose au monopole étatique de la question **et** de la réponse ; le voici hors-jeu, en marge, paré bientôt des signes les plus évidents de la folie. Il est exclu, « isolé et privé de sa patrie, livré au néant » (p. 44). Il a contre lui, ni plus ni moins, « la marche de l'univers ».

Le **Rebelle** ainsi est d'abord l'exclu. Pourtant, tout exclu n'est pas proprement **Rebelle.** Le conservateur et le « marginal » sont, par exemple, des exclus. Mais ce qui les rassemble, en quoi aussi ils se ressemblent, est un commun refus du combat, un abandon, une égale incapacité à résister. Ils ne sont que des « retardataires ».

Opposée à ces figures passives du nihilisme moderne, le **Rebelle** correspond au nihilisme actif. Son activité ouvre à une vision intérieure du monde, originelle et prophétique, traditionnelle par conséquent. A plusieurs reprises dans l'ouvrage, Jünger s'interroge aussi sur la capacité traditionnelle de certaines organisations ou églises qui fourniraient au **Rebelle** le soutien exotérique que demande, malgré tout, sa rupture.

Le premier risque encouru par le **Rebelle** est bien le nihilisme. A ce risque, il est comme obligé. En un autre texte, Jünger écrivait : « C'est bien mal connaître son temps

---

(3) E. Jünger a abordé la question de l'initiation dans deux ouvrages : **Approches, drogues et ivresses,** Gallimard, coll. Idées ; **Voyage à Godenholm,** C. Bourgeois, éd. (repris en livre de poche).

que de n'avoir pas éprouvé en soi-même la force immense du néant et de n'avoir pas succombé à la tentation. » (**Uber die Linie,** Essai sur l'homme et le temps, p. 579.) La tentation du néant, vertige de l'abîme et du sans-fond est l'épreuve de notre temps, et plus encore, selon Jünger, « l'épreuve à laquelle le Temps soumet la force de l'homme » (p. 91).

Dans l'épreuve du nihilisme se manifeste la question éthique essentielle : « Quelle est donc cette question redoutable que le néant pose à l'homme ? C'est la vieille énigme du Sphinx. L'homme est interrogé sur lui-même : connaît-il le nom de l'être étrange qui se meut à travers le Temps ? Il est dévoré, ou reçoit la couronne selon qu'il répond. Le Néant veut savoir si l'homme est de taille à lui tenir tête, s'il vit en l'homme des éléments que nul temps ne désagrégera. » (p. 90).

Le Néant parle, son langage est la peur, cette peur « qui demeurera toujours le grand partenaire de nos dialogues, en toute délibération de l'homme avec lui-même » (p. 52). Pourtant la peur n'est pas le péril le plus grand. Le péril le plus grand est le « monologue » de la peur, quand « la peur a le dernier mot » (p. 52), c'est-à-dire la peur **dans** l'homme.

Mais « si, par contre, la peur est remise à sa place d'interlocutrice, l'homme peut à son tour prendre la parole. Il cesse alors de se croire cerné. Une autre solution que celle de l'automatisme se présentera à son esprit. C'est dire que désormais deux chemins s'ouvrent à lui, ou, en d'autres termes, que sa liberté de décision est restaurée » (p. 53).

Le courage n'est pas la négation de la peur ou une quelconque inconscience ; il est la parole de l'homme devant la peur, sa réponse.

La technique — en tant que forme unique et accomplie de la pensée représentative et moderne — a rendu la peur plus essentielle à l'homme ; elle l'a aussi rendue par-là plus invisible, moins repérable et d'autant plus efficace. En ce sens, l'homme technique court le plus grand danger, celui de ne plus voir la peur en face, de ne plus se préparer à son contact froid. Et quand elle ressurgit, elle prend l'aspect triomphant de la panique, investissant d'un coup l'homme et son monde.

Leviathan mais aussi **Titanic** sont les deux faces, la seconde oubliée, de l'attentat totalitaire de la technique. « Si l'on voulait nommer l'instant fatal, aucun sans doute

ne conviendrait mieux que celui où sombra le Titanic. La lumière et l'ombre s'y heurtent brutalement : l'hybris du progrès y rencontre la panique, le suprême confort se brise contre le néant. » (p. 48).

La résistance, le courage, la certitude claire de celui qui, une fois, a perçu « le frôlement des puissances infinies de l'être » et qui en garde une nostalgie active, tels sont les traits du **Rebelle** qui se décide alors pour le « recours aux forêts ».

La forêt est le monde du secret, le lieu où l'être advient comme éclaircie, quand la lumière prolonge sa puissance en des faisceaux visibles, non plus diffuse mais concentrée vers la terre (4).

En sa démarche solitaire, le « marcheur de la forêt » (c'est bien là le **Waldgänger**) s'ouvre à ce qui lui **donne** essence et puissance.

Le chemin forestier qui mène l'homme vers la mort, et tout près d'elle, ira peut-être aussi **à travers** elle. Car « la forêt, asile de la vie, dévoile ses richesses surréelles quand l'homme a réussi à passer la ligne. Elle tient en elle tout le surcroît du monde » (p. 82).

Le **Rebelle** peut devenir libre parce qu'il a appris qu'il est libre. Il a « découvert la grande surprise des forêts : la rencontre avec soi-même, le noyau inaltérable du soi, l'essence dont se nourrit le phénomène temporel et individuel » (p. 125).

Puissance et liberté vraies se dévoilent dans la forêt, dans le monde silencieux où se tient la vie comme mystère, hors des chemins urbains où règnent « la cruauté de la pensée rationnelle », le désir indéfini de l'homme technique, l'organisation cybernétique du monde-matière.

Le livre de Jünger renverse les termes de l'alternative commune : liberté-tyrannie. Il redonne consistance à la question personnelle (non individuelle) et éthique. « On peut

---

(4) Nous employons ici à dessein un vocabulaire que reconnaîtront les lecteurs de Heidegger. Le dialogue entre E. Jünger et M. Heidegger nous semble être un des plus forts pour atteindre à la pensée de notre ère atomique et planétaire.

Un récent voyage en R.F.A., et à Heidelberg en particulier, nous a fait douter de l'écho rencontré par ces deux penseurs outre-Rhin. Nul n'est prophète en son pays, soit. Mais d'abord : l'Allemagne est-elle encore un pays ?

dire que la tyrannie suspend et anéantit la liberté et, pourtant, la tyrannie ne peut devenir possible que là où la liberté s'est domestiquée et évanouie, ne laissant que sa notion vide. » (p. 42).

La tyrannie, forme moderne et universelle du pouvoir (politique et technique) ne prend que sur le vide de la liberté ; elle investit l'espace déserté par la liberté. Lutter contre la tyrannie signifie donc, d'abord, restaurer l'idée intérieure de la liberté éthique.

L'action de résistance qui constitue le **Rebelle** comme tel suit le chemin solitaire d'une lutte radicale de l'homme contre lui-même. Dans la fracture d'une conscience éclatée, il y a peut-être lieu pour quelque lumière.

Roger de BAZELAIRE

POUR LA CAUSE DES PEUPLES

Guillaume Faye : **Le Système à tuer les peuples.** Editions Copernic, 1981, 189 pages.

Avec **Le Système à tuer les peuples,** Guillaume Faye nous donne le livre le plus vigoureux qu'aient jamais produit les intellectuels de la « nouvelle droite ». Nous disons : le plus vigoureux, ce qui ne veut pas dire le plus fondamental.

Pour l'auteur de ce livre sans complaisance, l'antagonisme culture/civilisation est complètement dépassé : une civilisation reste encore humaine, alors que le Système « a quelque chose de mécanique et d'intemporel » (en fait, pour nous, le Système **finalise** la civilisation). Ce passage de l'une à l'autre nous a plongés dans un monde effarant, sans âme, que Guillaume Faye perçoit à juste titre comme un monde **mort :** « (...) alors que la société libérale se persuade qu'elle a construit un monde de prospérité, de libération et de progrès, la réalité sociale laisse apparaître un environnement **anorganique,** c'est-à-dire mort, sans vie intérieure (...) ».

A l'ombre d'une culture mondiale **(Weltkultur),** grandit, si l'on ose dire, un type humain unique : le petit-bourgeois planétaire. En attendant sa configuration parfaite, on assassine sans vergogne les territoires et on tue avec une efficacité proprement démoniaque les histoires. Plus de racines, plus de mémoire : déracinement et amnésie pour le droit de vivre (de survivre) dans le meilleur des mondes. Faye

a des phrases superbes : « L'homme du Système occupe un espace mort, alors que l'homme d'un peuple « habite en poète », c'est-à-dire en créateur, selon le mot de Heidegger. L'homme du Système n'est qu'un résident qui se situe sur un échiquier ; son « adresse » n'a rien d'un **lieu,** mais s'apparente à des **coordonnées** mathématiques ».

Monde de l'oubli et de l'espace mort, donc, mais aussi monde de l'économie totale où le consumérisme et l'américanisme règnent en maîtres. Il suffit de regarder autour de soi, avec des yeux non **made in U.S.A.,** pour comprendre que l'Europe est devenue une « américanosphère ». Pis : « L'Amérique est en nous » — « De plus en plus nombreux sont les produits culturels, les modes de vie, les styles de consommation qui apparaissent « américanomorphes » sans provenir des Etats-Unis ».

Mais qui dit économie totale veut une ère des régulateurs. Pour l'enfer matérialiste, on demande des administrateurs. Le **management** mondial poursuit son œuvre de dépolitisation : « L'essentiel, ce n'est pas que vous désapprouviez la tendance du gouvernement, c'est que vous ne voyiez rien à redire quand vous traversez une **drugstore** ou un supermarché ». La théorie du Système n'est alors que l'économie comme sa pratique n'est que la technique.

Ainsi s'élabore progressivement une idéologie mondiale, reposant sur la philosophie des droits de l'homme et sur l'optimisme technocratique. Ainsi encore s'organise un nouvel ordre mondial où les hommes ne vivent plus dans le **présent,** mais dans le pur **maintenant.** Ainsi enfin augmente l'entropie sociale où la famille « n'est plus le réceptacle de l'intimité, mais de la promiscuité ».

Guillaume Faye nous offre donc les réflexions d'une intelligence européenne qui souffre et se rebelle devant un Système qui tue les peuples. Sa contribution — à maints égards percutante et dépuratoire — aurait tout de même gagné à prendre un peu plus d'**altitude.** Si nous sommes, de plus, en bonne partie d'accord sur la cible à atteindre (bien que l'auteur semble timide lorsqu'il s'agit, non pas de désigner l'ennemi, mais de le **nommer**), nous ne le sommes ni sur la flèche à décocher ni sur l'arc à bander. Pour qu'un « non » opposé au Système soit authentique il faut qu'il contienne une valeur positive. Et ce n'est certainement pas le « paganisme moderne » que l'auteur croit voir présent, virtuellement et naturellement, dans la science et la technique qui conférera à sa négation une valeur positive. Seule la négation au nom de la Tradition peut prendre la pleine

puissance d'une affirmation. Il est peut-être moins important de savoir **ce que** l'on critique que **d'où** l'on critique. Quelques phrases du présent livre et quelques affirmations de Faye sur un éventuel « **paganisme sans divin** », recueillies dans un récent numéro d'**Eléments,** ne nous semblent pas relever d'un point de vue assez **élevé...**

Georges GONDINET

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

● Christophe Andruzac : **René Guénon - La contemplation métaphysique et l'expérience mystique,** éditions Dervy-Livres, 1980, 152 pages.

L'auteur tente d'analyser quelques points et quelques concepts intervenant autour de ce que Guénon avait le plus à cœur : la « Réalisation métaphysique ». Puis il essaie de comparer l' « expérience de l'être » dans sa formulation guénonienne à l' « expérience mystique » dans sa formulation sanjuaniste (de saint Jean de la Croix). Enfin, dans une perspective critique, il met en lumière les confusions majeures de quelques théologiens.

● Paul Le Cour : **L'Evangile ésotérique de saint Jean,** éditions Dervy-Livres, 1980, 208 pages.

« L'Evangile de Jean est celui d'une élite initiée. Il est en même temps l'évangile des mystes recherchant la connaissance et celui des mystiques assoiffés d'Amour, et c'est pourquoi de grands êtres comme Dante et Léonard furent johannites ». Pour l'auteur de **L'Ere du Verseau,** le véritable christianisme des premiers siècles, résurgence de la Révélation primitive occultée, constitue la véritable tradition de l'Occident. Saint Jean, le disciple préféré du Christ, révèlerait l'enseignement secret de son Maître.

● Jean-Marc Brissaud : **L'antisémitisme en Union soviétique,** Institut européen de recherches et d'études politiques et sociales (I.R.E.P. : B.P. 167-16, 75764 Paris cedex 16), 336 pages.

Le rôle des Juifs pendant la révolution d'octobre ; l'attitude de Lénine et de Staline envers les Juifs ; la liquidation de la culture yiddish par Staline ; l'antisionisme des dirigeants soviétiques ; l'antisémitisme actuel en Union soviétique. Cette histoire des Juifs d'U.R.S.S. est complétée par de nombreux exemples de textes antisémites soviétiques et par une présentation de photos et de documents peu connus.

● Albert Speer : **L'immoralité au pouvoir,** La Table Ronde, 1981, 286 pages.

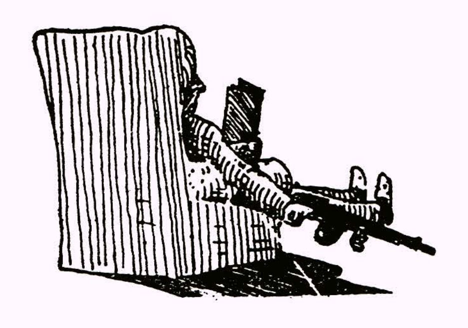
L'un des rares témoins encore vivants de l'Allemagne nationale-

socialiste a accepté un grand nombre d'entretiens personnels et d'enregistrements sur bandes magnétiques avec le responsable de cette édition, depuis 1975, date de la parution du **Journal de Spandau.** La dictature par la fascination ; la fascination de la technique ; Hitler, le mauvais génie ; l'architecture et la fonction d'autoreprésentation.

● Yann Moncomble : **La Trilatérale et les secrets du mondialisme.** Chez l'auteur : B.P. 24, 27330 La Neuve-Lyre (90 F franco). 1980, 361 pages.

« Nous aurons un Gouvernement Mondial que cela plaise ou non. La seule question est de savoir s'il sera créé par conquête ou par consentement. » Ainsi s'exprimait Paul Warburg, membre éminent de la haute finance internationale et du C.F.R., en 1950, devant les sénateurs américains.

De la Round Table à l'Institut Français des Relations Internationales, du Royal Institute of International Affairs et de tous ses homologues dans le Commonwealth, en Europe de l'Ouest comme dans les pays de l'Est, du groupe de Bilderberg à la Trilatérale, de la Pugwash à l'Institut Atlantique sans oublier le célèbre Council on Foreign Relations (C.F.R.) et les dizaines d'autres organisations à vocation mondialiste, l'auteur révèle des centaines de faits précis, cite des milliers de noms de personnalités, d'entreprises, de multinationales et de banques. Un livre qui, preuves à l'appui, fait le procès du mondialisme.



AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD :

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION DE « TOTALITE »

- **N°s 1, 2, 3, 11** : épuisés.
- **N° 4** (*) : D. Cologne : « Qu'est-ce que le générisme ? ». — J. Evola : « Race et Ascèse ». — C. Mutti : « Art totalitaire, Art national-socialiste — Sur l'Architecture nationale-socialiste ».
- **N° 5** (*) : J. Evola : « Histoire secrète de la Rome antique : les Livres Sibyllins ». — Dossier : Historiographie alternative. — E.T. : « Pour une historiographie traditionnelle : invitation à un débat ». — C. Mutti : « Mystifications de l'historiographie « officielle » et morphologie spenglerienne de l'histoire ». — D. Cologne : « Supplément aux théories de Vilfredo Pareto ». E. Houllefort : « Trois regards sur le fascisme comme phénomène européen ». — Les Edizioni di Ar : Naissance d'une nouvelle culture.
- **N° 6** : J. Evola : « La vision romaine du sacré (I et II) ». — C. Mutti : « La théocratie impériale de Frédéric II Hohenstaufen ». — P. Baillet : « A propos du livre **René Guénon, Témoin de la Tradition** ». — Dossier : La question féminine. — C. Mutti : « Bachofen et les féministes des deux sexes ». — V. Tomassini : « Homme féminin et femme virile ». — D. Cologne : « L'Homme est l'avenir de la Femme ».
- **N° 7** : J. Evola : « La vision romaine du sacré (III et IV) ». — C. Mutti : « Rome et La Mecque ». — Document : L' « Orchestre Rouge » contre Hitler et Staline. — Dharmadarshin : « La doctrine de l'Eveil et les écoles bouddhiques ». — R. Massi : « Bushidô, la voie des samouraï ». — P. Baillet : « Réponse à une lettre de M. Jean Robin ».
- **N° 8** : J. Evola : « La morsure de la tarentule ». — A. Medrano : « L'Islam et l'Europe. La valeur de la Tradition islamique pour la Révolution européenne (I) : L'idée d'Etat (khilâfa) ». — E. Houllefort et Feirefiz : « Quand l'Europe brûle à Téhéran... L'affrontement Tradition-Modernité en Iran ». — Les communautés mulsulmanes d'Europe. — Bibliographie islamique.
- **N° 9** : A. Medrano : « L'Islam et l'Europe (II) : La Guerre Sainte ». — C. Mutti : « Le renaissance islamique et le danger moderniste ». — R. Massi : « Bushidô, la voie des samouraï (II) : La voie des dieux et des héros ». — F. Cardini : « L'homme et la fête. Une approche phénoménologique ». — P. Baillet et G. Gondinet : « Deux livres sur la « culture de droite ». — R. Sermonti : « La logique de certains délires. Du communisme comme psychose ». — E. Houllefort : « La répression en Italie : C. Mutti libre, G. Freda en prison ».
- **N° 10** : G. Gondinet : « Les ambiguïtés du « gramscisme de droite ». — Occhiali : « Monothéisme et « paganisme ». — G. Giannettini : « La conquête de la « Terre du Milieu » (Analyse géopolitique du différend russo-chinois) ». — F. Ingravalle : « Pour une analyse du mouvement révolutionnaire en Italie ».
- **N° 12** : Dossier Tolkien.

Tous les numéros sont disponibles au prix de 10 F. N° 12 : 20 F.

(*) En voie d'épuisement.

L'idéogramme sous lequel naît cette revue est une version celto-germanique de la **Sonnenrad** ou roue solaire, symbole enraciné dans l'héritage indo-européen. Il s'agit d'un objet ornemental, à destination rituelle et sacrée, trouvée à Pfalheim (Allemagne) et datant de l'époque de la **Völkerwanderung.**

Deux cercles et une croix en composent la figure. Deux cercles concentriques : représentation de la totalité universelle et du Soleil — image du Principe suprême — qui en est le centre. La croix : symbole du Pôle, des quatre directions de l'espace, de l'équilibre et de l'harmonie. Croix formée par les rayons du Soleil, qui, prenant la forme de bras qui saluent l'aurore, finissent ou commencent — selon la perspective où on les envisage — par un pont ou une porte : élément d'union, d'initiation, de réintégration spirituelle.

Totalité et centralité, principe solaire et action sur le monde, plénitude olympienne : voici le message du symbole qui dirige notre action. Une action de **pont** et de **porte** pour aider des hommes européens à relier leur existence au centre et à l'origine de leur être.

Revue publiée par le Cercle Culture et Liberté
(association loi de 1901)

Directeur de la Publication : Georges GONDINET

Commission paritaire n° 59885

Imprimerie des P.P.I.P.D., 4 ter, rue du Bouloi - 75001 Paris
Dépôt légal : Automne 1981

